BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1111 81533
Sala Grande
Scansia 24 Palchetto 1h
N.° d'ord.

35. 3. 9.

Palat. XXIV
1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME QUARANTE-UNIE'ME.

58|586

HISTOIRE

GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-UNIÈME.

Biblioteca FONDO PALATINO Napoli

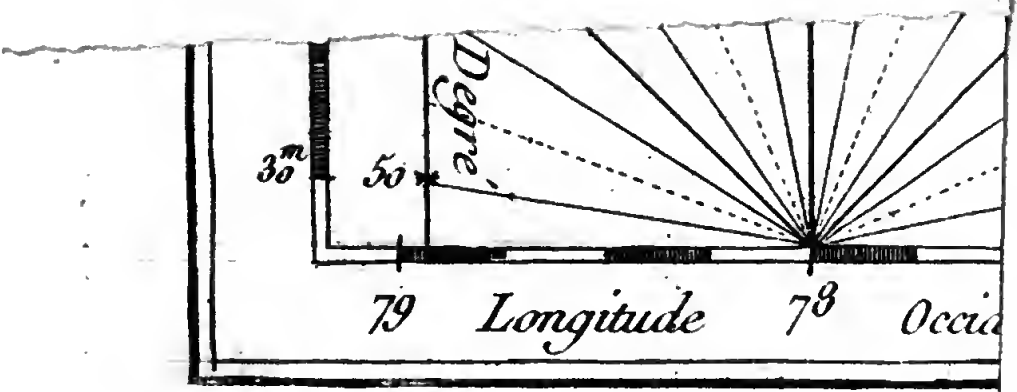
A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

FONDO PALATINO


Degree
30m
50
79
Longitude
78
Occi

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

SUITE DES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.

LE Voyage de Kæmpfer, la Deſcription du Japon, & celle de l'Iſle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'Intermedes, on ne remettra pas plus loin la ſuite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par les Détroits de

INTRODUCT.

Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Paſſages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raiſon qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Aſie, doit y faire joindre auſſi leur Deſcription ; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du ſujet qui reſte à traiter.

Voyageurs dont on a les remarques ſur les Détroits de Magellan & de le Maire.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Eſpagnole de ſept Vaiſſeaux. On a vû ſes projets & ſon ſort, dans la Deſcription des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en ſortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonſo *de Camargo* partit d'Eſpagne en 1539, avec trois Vaiſſeaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'à l'entrée du Détroit ; mais il eut tant à ſouffrir, dans le paſſage, qu'ayant été ſéparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le ſien, il arriva ſeul, & dans un état déplorable, au Port d'Arequipa, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage ; & le troiſiéme, déſeſpérant de ſurmonter

la violence des flots, prit le parti de retourner en Eſpagne. INTRODUCT.

D'autres Eſpagnols paſſerent le même Détroit en divers temps; & tous ces Voyages n'eurent pas un ſuccès plus heureux.

En 1578, François *Drake*, Anglois, paſſa le Détroit de Magellan, dans l'eſpace de treize jours, avec cinq Vaiſſeaux de ſa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne Eſpérance.

En 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Eſpagnol, venant du Pérou en Eſpagne par le même Détroit, y fonda la Colonie de Philippeville. On a déja remarqué que Winter, Capitaine d'un Vaiſſeau de la Flotte de Drake, avoit repaſſé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme lui, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des tréſors du Pérou.

Olivier *de Noort*, dont on a déja donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Pro-

INTRODUCT. vinces-Unies de la tyrannie des Eſpagnols, entreprit en 1599, de ſe rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde ; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de ſa Nation, qui après avoir employé dans la même année près de neuf mois à lutter contre les difficultés du paſſage, ſe vit forcé de revenir en Hollande, ſans avoir pû pénétrer juſqu'à la Mer du Sud.

En 1614, Georges *Spilberg* ſuivit les traces d'Olivier de Noort, pour ſoutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureuſement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & paſſa heureuſement le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, paſſa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke ſe trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût paſſé & repaſſé dans le même Voyage.

Scharp, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Iſthme

d'Amérique (1), ſe propoſoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du paſſage, il porta plus loin au Sud, & rentra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, ſans avoir eu la vûe d'aucune Terre, juſqu'à ſon arrivée dans l'Iſle de Nevis. INTRODUCT.

En 1695, une Eſcadre Françoiſe de ſix Vaiſſeaux, ſous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la guerre aux Eſpagnols, ſur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année ſuivante ; mais n'ayant pas ceſſé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner ſur ſes traces.

Ce ſont les obſervations de la plûpart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, ſous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il eſt aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été

(1) C'eſt-à-dire, qu'à l'exemple de pluſieurs autres Avanturiers, il ſe rendit par terre avec ſes Compagnons, ſur le bord de la Mer du Sud, où ſes brigandages lui procurerent des Vaiſſeaux.

INTRODUCT. pendant plus d'un ſiécle, par quelques Relations fort eſtimées (2). Telles ſont, 1°. Celle de Woodes Rogers; 2°. Celle d'Edouard Cooke; 3°. Celle de M. Freſier, Voyageur reſpectable à pluſieurs titres, qui jouit de ſa réputation dans un poſte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anſon, publiée par M. Walter, Miniſtre de l'Eſcadre Angloiſe dont il s'eſt fait l'Hiſtorien, & compoſée ſur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de perſonnes éclairées dans la même Eſcadre.

Comment on les va donner ſucceſſivement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déja donné l'extrait, vont paroître ici ſucceſſivement; avec cette difference, que ceux qui ont paſſé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conſéquent à d'autres Parties de ce Re-

(2) On ne parle point de celle de Gorneliſſ Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parce qu'elle ne contient rien qui ne ſe trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une Traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gobert, *in*-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, eſt à la fin de la premiere Partie de la Traduction Françoiſe d'Herrera.

cueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits; au lieu qu'une partie de ceux, qui ont pousſé leur courſe juſqu'à la Mer des Indes, ſeront préſentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

§ I.

Voyage du Chevalier Drake.

1577.

HACKLUYT, qui nous a conſervé le Journal Anglois de cette Expédition (3), nous apprend qu'elle fut long-temps myſtérieuſe; & que pour ſurprendre apparemment les Eſpagnols ſur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils ſe croyent preſqu'inacceſſibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, que

Motifs du Voyage & départ de l'Eſcadre Angloiſe.

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 730. Ce Voyage a été traduit en François Par F. de Louvencour, Sieur de Vauchelles, & publié à Paris chez Goſſelin en 1613. Le Traducteur remarque dans ſon Epître, adreſſée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtomer, que Drake enleva tant de richeſſes aux Eſpagnols, qu'à ſon retour il fit pour plus de huit cens mille écus de préſens à la Reine ſa Maîtreſſe, & à divers Seigneurs de ſa Cour. Il ajoûte, avec aſſez d'obſcurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payſan de Courtomer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

DRAKE. 1577. les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit deſtinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, ſous le commandement du Chevalier Drake, le 17 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année ſuivante, elle arriva heureuſement à la vûe du Bréſil. Les vents ne la favoriſerent pas moins juſqu'à la Riviere de la Plata, & de-là juſqu'au Port que Magellan avoit nommé S. Julien.

Punition exemplaire. 1578. Le premier ſpectacle qui s'offrit aux Anglois dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuſe Juſtice, ſur quelques Mutins de ſon Equipage. Drake en prit occaſion de ſe faire rendre compte de quelques deſordres, qui avoient éclaté dans le ſien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, ſe vit condamné, ſuivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur obſerve, comme une ſingularité ſans exemple ſur Mer, » qu'il demanda la Communion, & » qu'elle lui fut accordée; après quoi il » embraſſa le Général, il lui demanda » pardon, il pria pour la Reine & le » Royaume, il prit congé de la Com-

» pagnie, & marcha conſtamment à la » mort (4). DRAKE. 1578.

L'Eſcadre ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu juſqu'au lendemain. Le Canal parut fort ſinueux, comme s'il eût été ſans paſſage. Un vent contraire, qui ſe leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jetter l'ancre comme au hazard.

Obſervations de Drake ſur le Détroit de Magellan.

Le deſſein qu'on s'eſt propoſé, oblige ici de s'attacher aux moindres obſervations qui regardent le Détroit. » On y voit pluſieurs beaux Havres, où » l'on trouve de fort bonne eau douce : mais la principale commodité man- » que ; c'eſt-à-dire, que proche même » de la terre, on n'y trouve pas de fond » pour mouiller, excepté dans quel- » que riviere étroite, ou entre quel- » ques rochers. Ainſi, lorſqu'on y eſt » ſurpris de quelque vent contraire, ou » de quelque tourbillon, le danger n'y » eſt jamais médiocre. La terre, des » deux côtés, eſt bordée de montagnes » fort hautes, & couvertes de neige. » A l'Eſt & à l'Oueſt, on rencontre plu- » ſieurs Iſles, entre leſquelles la Mer » paſſe avec autant de force, qu'à l'en-

(4) Voyage de Drake, pages 25 & 26.

DRAKE. 1578. » trée même du Détroit. Sa largeur eſt » de deux lieues en quelques endroits, » & de trois ou quatre en d'autres, » mais nulle part de moins d'une lieue. » L'air y eſt très-froid. Cependant les » arbres y ſont toujours verds; & l'on » trouve, deſſous, quantité de bonnes » herbes (5).

Ignorance des Anglois. Des remarques ſi vagues, & de ſi peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (6). La fortune leur tenant lieu d'autres lumieres, ils eurent le bonheur de ſortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'eſt-à-dire, de faire en treize jours, un paſſage, où des Navigateurs moins heureux ont employé juſqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude: mais cette diſgrace même leur devint avantageuſe, en les faiſant tomber dans une Baye, où

(5) *Ibid*, page 28.

(6) On peut dire qu'elle eſt commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe, par la communication de lumieres qui ſe fait mutuellement.

ils mouillerent tranquillement. Cependant ils ſe virent dérivés enſuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the ſriends*, ou Baye de la ſéparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Iſle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une ſinguliere vertu (7).

DRAKE. 1578.

Baye de la ſéparation des Amis.

La ſuite de leurs courſes, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une ſcène continuelle de victoires & de proſpérités. Ils prirent un ſi grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols, & ſi richement chargés, qu'au commencement de l'année ſuivante, raſſaſiés d'or & d'argent, toutes leurs idées ſe tournerent à choiſir une route ſûre, pour retourner en Angleterre avec leurs tréſors.

1579.

Riche butin de la Flotte de Drake.

Il s'en préſentoit deux : celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus ; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue eſt effrayante. En ſe déterminant pour la ſeconde, il reſtoit encore à conſiderer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Eſpérance, ou monter le long

Il balance ſur le choix d'une route pour ſon retour.

(7) Voyage de Drake, p. 30.

DRAKE. 1579. de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir deſcendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Novergue. Deux raiſons porterent Drake à rejetter la route du Détroit de Magellan. Premiérement, les Eſpagnols, qui avoient eu le temps de raſſembler leurs forces ſur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à ſon retour, & pour des Vaiſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avoient pû l'être à ſon arrivée, & pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occaſion de s'enrichir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit eſſuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs Pilotes ne ſe rappelloient pas, ſans frayeur, les ſables qu'ils avoient obſervés ſur cette Côte.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (8), & cette opi-

(8) On ne trouve pas un mot du deſſein de paſſer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle pluſieurs fois. Comme ce n'eſt pas le ſeul point ſur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit

nion fut ſuivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par des calmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre. DRAKE. 1579.

Le 5 de Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint ſi froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à ſouffrir, & la peine croiſſant à meſure qu'on avançoit vers le Pôle arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Eſpagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, euſſent jamais abordé. Elle parut baſſe & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Eſcadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de Cabanes, qui bordoient le rivage. Froid exceſſif qui le fait retourner vers la Ligne. Découverte de la nouvelle Albion.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avan-

ſuppoſer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vaſſal de M. de Courtomer, contenoit quelques *Variantes*. Cependant on eſt aſſez en peine comment le Chevalier Drake eſpéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

DRAKE. 1579. cer des Maſſes flotantes, qui devoient être pour eux un ſpectacle fort nouveau. Ils s'approcherent des premiers Anglois qui deſcendirent ſur le ſable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des careſſes & des préſens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit diſtribuer parmi eux quelques piecés d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient abſolument nuds; mais léurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une eſpece de toile, compoſée d'écorce d'arbre. Leurs Maiſons, qui étoient fort près de la Mer, reſſembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'eſt-à-dire, qu'elles étoient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte, & une ouverture au ſommet, pour ſervir de paſſage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de ſapin & d'autres arbres, diſpoſés en cercle autour du foier, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Etat du Pays.

Douceur des Habitans.

Pendant tout le ſéjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne ceſſerent pas de recevoir la viſite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoient,

tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des ſacs remplis de feuilles ſeches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dreſſer les Tentes, ils s'arrêtoient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fléches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs préſens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent auſſi; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une ſorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prieres, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages ſe rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaiſir. Après cette lecture, ils s'approcherent modeſtement des Tentes; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (9).

DRAKE. 1579.

Ils prennent les Anglois pour des Dieux.

(9) Cette reſtitution, de quelque motif qu'elle pût venir, eſt aſſez ſinguliere pour faire remarquer que

DRAKE. 1579.

Il jugea que la nouvelle de ſon arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux, s'étant ſéparés des autres, lui firent connoître par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avoient diſtingué pour le Chef de ſa Troupe. Ils continuerent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils venoient de la part de quelque perſonne puiſſante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, ſur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une viſite. Le diſcours, dont ces ſignes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre à ſon tour, qu'il leur vouloit toutes ſortes de bien. Il leur offrit des préſens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur cauſer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre pluſieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air aſſez gra-

Le Roi du Pays viſite le Général Anglois.

le Traducteur ſe trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, They reſtored again, tous, thoſe things wich before we beſtowed upon them. *Page* 737.

cieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & ſon cortege pouſſoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une maſſe ou un Sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient compoſées de plumes de diverſes couleurs, & les chaînes paroiſſoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient ſa Perſonne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds; mais ils avoient le viſage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de differentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; &, ſans diſtinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque préſent. DRAKE. 1579.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation ſi douce, ne vouloit pas recevoir, ſans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup ſur la ſienne. Il donna ordre à ſes gens de ſe tenir ſous les armes, & de ſe ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces diſpoſitions. Il ſalua tous les An- Conduite extrêmement ſinguliere des Sauvages.

DRAKE. 1579.

glois. Celui qui portoit ſon Sceptre ; ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque choſe d'une voix baſſe, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui diſoit, & cette ſorte de harangue dura fort long-temps. Enſuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de ſon Cortege, après avoir fait ſigne au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arriere. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danſe, avec une grace & une meſure qui cauſerent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, ſon Cortege, & tout le Peuple ſuivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du ſpectacle & guéri de ſes défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en danſant, dans le Fort & dans les Tentes (10).

Drake ſe croit couronné Roi du Pays.

Après la danſe, le Roi s'aſſit, & preſſa le Général, par des ſignes, de s'aſſeoir près de lui. D'autres ſignes, par leſquels il continua de s'expliquer, ne ſemblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de ſervice : mais les Anglois ſe crurent bientôt obligés de leur donner un ſens plus étendu. Le Roi prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit ſur la tête de Drake. En-

(10) Pages 61 & précédentes.

ſuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout ſon Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux ; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Aioh*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les richeſſes du Pays fuſſent tranſportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa Patrie. DRAKE. 1579.

Exercice de Religion des Sauvages.

Le Peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, & parut ſe livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, pouſſés par la curioſité, voulurent être témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent pluſieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle autour de lui, jettoient des cris fort triſtes, en s'égratignant le viſage & ſe picquant la peau juſqu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirerent beaucoup la vertu; & leur folle erreur

DRAKE. 1579.

ne faiſant qu'augmenter, ils continuerent leurs Sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglois trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la nouvelle Albion.

Drake, ayant pris poſſeſſion du Pays, pour la Reine, ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de la nouvelle Albion; non-ſeulement parce qu'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ſes Côtes. Il fit graver, ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait (11) & les armes de la Reine, ſon propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorſqu'on eut fait les réparations néceſſaires au Vaiſſeau, le Général obſerva plus ſoigneuſement le Pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand

(11) Le Journal Anglois dit ſimplement qu'il fit clouer, ſur le pilier, une piece de Monnoie d'Angleterre.

nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit ſac, dans lequel ils mettent des proviſions pour la faim, lorſqu'ils ſont raſſaſiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robbe de leur Roi en étoit compoſée.

DRAKE. 1579.

Etrange ſorte de Lapins qui s'y trouvent.

Le départ de l'Eſcadre leur cauſa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre ſa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra pluſieurs Iſles, juſqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes ſortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, paſſant par les Iſles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Eſpérance, ſans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'eſt-à-di-

Retour de Drake en Angleterre.

1580.

DRAKE. 1579. re, trois ans, douze jours moins, après ſon départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureuſement au Port de Plimouth.

§ II.

Voyage de Pierre de Sarmiento.

1580. LE paſſage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma ſi vivement les Eſpagnols, que pour aſſurer la tranquillité de leurs Etabliſſemens, en fermant la ſeule voye qui les expoſoit alors à l'invaſion des Etrangers, ils prirent la réſolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroi du Pérou avoit envoyé deux Vaiſſeaux de Guerre, ſous le commandement de Pedro Serano, le plus habile Navigateur que l'Eſpagne eut dans ces Mers, pour donner la chaſſe à Drake, & lui enlever, s'il étoit poſſible, les richeſſes qu'il emportoit du Pérou; mais, les Anglois étant déja trop éloignés, Serano reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle maniere on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entrepriſe; & rempli de ſes obſervations, il vint en Eſpagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit aſſez de ſuccès, pour faire partir Diego Faris des

Occaſion du Voyage de Sarmiento.

Les Eſpagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Valdez, avec une Flotte de ving-trois Vaiſſeaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications. SARMIENTO. 1580.

Mais cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux eſpérances de la Nation Eſpagnole. A peine la Flotte étoit ſortie du Port de Cadix, qu'une affreuſe tempête en fit échouer cinq Vaiſſeaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reſte fut ſi maltraité par les flots, que Valdez ne put continuer ſon voyage qu'avec ſeize Voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à ſe radouber, ils ſe virent forcés de paſſer l'Hyver ſur la Côte du Bréſil, dans la riviere de Janeïro. Ils remirent en Mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxiéme degré de latitude Auſtrale, ils eſſuyerent une ſi rude tempête, que la moindre de leur diſgrace fut de ſe voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'eſpace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Iſle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occaſion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes &

Diſgrace de leur Flotte.

Sarmiento eſt nommé Gouverneur du Fort.

SARMIENTO, 1580. vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient deſtinées pour le Détroit.

Valdez, ſe roidiſſant contre l'infortune, laiſſa tous ſes Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ſes Vaiſſeaux qu'il ne put remettre en état de ſoutenir la Mer. Il lui en reſtoit dix, avec leſquels il ſe hâta de partir, pour donner la chaſſe à quelques Anglois qui avoient paru ſur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio-Janeïro. L'année ſuivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même voyage ſous de meilleures auſpices par la Mer du Sud, & débarqua heureuſement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Poſſeſſion, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jeſus*. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (12), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Eſpagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris dans ſa route, par le fameux

Sarmiento bâtit Nombre de Jeſus & Philippeville.

(12) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déſerte, jugea que tous les Eſpagnols étoient morts de faim.

Chevalier

Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduiſit en Angleterre. On a vû, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le ſort des Eſpagnols qu'il avoit laiſſés au Détroit. Il reſte à donner quelque idée de ſes découvertes, ſur le témoignage d'Argenſola, Hiſtorien des Moluques (13), & du Capitaine Edouard Cooke (14). SARMIENTO, 1580.

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant : mais il y découvrit des veſtiges de pieds humains, des dards, des rames & des filets. Ses gens monterent au ſommet de pluſieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Iſles & un Canal fort ſpacieux, qui les traverſoit. Quoique la plûpart de ces Iſles fuſſent déſertes, elles lui ſemblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, pluſieurs Indiens nuds, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une eſpece de Canot, qu'ils abandonnerent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, ſur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, compoſée de quelques Ses obſervations dans le Détroit.

(13) Livre 3 & 4. de ſon Voyage à la Mer
(14) Dans la Relation du Sud, pages 43 & 44.

SARMIENTO. 1580. pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (15), dans laquelle il vit un amas de petites broſſailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & pluſieurs petits ſacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Iſle à l'autre, il découvrit une Habitation, réguliérement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de latitude du Sud, ſur une Pointe qu'il nomma Saint Iſidore, il en trouva de fort traitables, qui ſe mêlerent familiérement avec l'équipage du Vaiſſeau. Entre les montagnes, il en vit une à peu de diſtance, qui vomiſſoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit, Sarmiento, vit des hommes hauts de trois *Verges* (16), & d'une groſſeur pro-

(15) On a déja remarqué qu'ils ſont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(16) C'eſt-à-dire, de neuf pieds. Quoique rien ne ſoit ſi poſitif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de pluſieurs autres Relations, il paroît bien ſurprenant que dans la ſuite tous les Géans du Détroit ayent comme diſparu, & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre, n'y ayent vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette groſſe Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus ſur la Côte des Patagons, qui eſt celle du Nord.

portionnée. Ses gens en saisirent un, qu'ils amenerent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de Feu, il ne fut pas moins surpris de trouver, à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO. 1580.

Ville & Bourg qu'il y découvre.

§ III.

Differens Voyages aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan.

LA Loi qu'on s'est imposée, dans l'Avertissement du trente-septiéme Tome, de passer légerement sur toutes les Relations qui ne portent point un caractere particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait obser-

SARMIENTO. 1580.

ver, par d'autres Relations plus exactes & plus completes, oblige ici de raſſembler, ſous un même titre, pluſieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour ſortir de l'obſcurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir ſervi comme de guides à des Obſervateurs plus éclairés.

THOMAS CANDISH. 1586.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (17), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaiſſeaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Deſiré*, ou *du Deſir* (18). Il en partit le 28, pour ſuivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude Auſtrale, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la ſonde fit trouver, à la diſtance d'un mille, huit braſſes d'eau ſur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre ſous le dernier, qui eſt à

(17) Son Journal ſe trouve dans la Collection d'Hacluyt, pages 803 & ſuivantes, ſous le titre d'admirable & heureux Voyage, &c. On nous y apprend qu'il fut compoſé par François Prety, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé ſous les ordres de Candish; que Candish étoit lui-même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Françoiſe de cet Ouvrage. Il eſt écrit fort groſſiérement.

(18) On en verra ci-deſſous, la Deſcription,

l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, sur le rivage, vingt-trois Espagnols, & leur Chef nommé Hernando; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de misere dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à Philippeville, dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où il se rétrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Oueſt & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des Pingouins, au Sud-Oueſt, tirant un peu vers le Sud.

CANDISH. 1587.

Son arrivée au Détroit de Magellan.

Quoiqu'une partie de ses remarques, sur l'établissement de Sarmiento, se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au dessein qu'on se propose, de les rappeller ici dans ses propres termes. » Philippe-» ville avoit quatre Forts, & chacune » de leurs faces avoit été montée d'une » piece de canon de fonte; mais les » Espagnols avoient pris soin d'enter-» rer cette artillerie, & l'on n'en voyoit » plus que les affuts. Candish ne man-» qua point de faire déterrer toutes les

Ses observations sur la Colonie Espagnole de Sarmiento.

CANDISH. 1587.

» pieces, & de les faire tranſporter à
» bord. La Place étoit ſituée, ſans con-
» tredit, dans l'endroit le plus favora-
» ble du Détroit pour le bois & l'eau.
» Elle avoit pluſieurs Egliſes. Les Loix
» y devoient être fort ſéveres, car on
» voyoit quelques Gibets, auxquels plu-
» ſieurs Criminels étoient encore atta-
» chés. Il paroiſſoit que les Eſpagnols
» y avoient été long-temps réduits à ne
» vivre que de moules & de limpets.
» Candish n'y trouva pas d'autres vi-
» vres, à l'exception de quelques Daims,
» qui deſcendoient des montagnes pour
» ſe rafraîchir au bord de la riviere.
» Ces Eſpagnols s'étoient flattés de ſe
» rendre les ſeuls Maîtres du Détroit:
» mais le Ciel fit connoître que ce n'é-
» toit pas ſa volonté. Pendant plus de
» deux ans qu'ils occuperent leur Ville,
» ils n'y virent rien croître & rien proſ-
» pérer. D'un autre côté, ils furent
» ſouvent attaqués par les Indiens, juſ-
» qu'à ce qu'ayant conſommé toutes
» leurs proviſions, ils moururent preſ-
» que tous de faim dans leurs maiſons,
» où les Anglois trouverent leurs Ca-
» davres tout vêtus. L'air en étoit en-
» core infecté. Ceux qui étoient demeu-
» rés vivans avoient pris le parti d'en-
» ſevelir, dans la terre, leurs meubles &

» tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force » d'emporter, pour abandonner cette funeſte demeure, & ſe mettre en chemin le long du rivage, dans l'eſpoir » d'y trouver de quoi ſoutenir leur miſérable vie. Ils n'avoient pris que » leurs arquebuſes & quelques uſtenciles; mais à l'exception de quelques » oiſeaux de mer, qu'ils avoient tués » par intervalles, ils n'avoient vécu, » pendant l'eſpace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorſqu'ils » rencontrerent Candish, ils étoient » déterminés à prendre leur route vers » la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient deux » femmes (19). CANDISH, 1587.

Candish changea le nom de leur malheureuſe Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conſervé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward (20) à cinquante-quatre. Il donna auſſi le nom de Baye d'Eliſabeth à une belle Baye ſabloneuſe, qui, ſuivant le calcul de ſa route, eſt à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau Il lui donne le nom de Port de Famine.

(19) Journal de Thomas Candish, *ubi ſuprà*, page 806.

(20) C'eſt une corruption, pour Forward.

CANDISH. 1587. douce, & quantité de Sauvages, avec leſquels il fit quelque liaiſon, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en eſt, dit-il, à deux lieux. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte, par eſtime, trente-quatre lieues juſqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ de quatre-vingt-dix lieues; & la latitude du débouchement eſt à peu près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (21).

Le reſte de ſon Voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les Côtes du Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (22).

(21) *Ibidem*, page 807.

(22) On trouve à la ſuite de ſon Journal, les Hauteurs de quantité de lieux, les ſondes, & les variations de l'Eguille ſur toute ſa route, par Thomas Fuller d'Ipſwich, qui étoit ſon Pilote. Hakluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnoit Drake, & qui repaſſa le Détroit, celui de Chidley & de Whech; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur,

1598. OLIVIER DE NOORT.

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déja trouvé place à la ſuite de Magellan, dans le Tome XXXVIII. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire ſervir à jetter du jour ſur la Relation de Pigafetta.

1598. SEBALD DE WEERT,

III. SEBALD DE WEERT, également célebre par les Iſles qui portent ſon nom, & par les malheurs qu'il eſſuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans ſon Journal (23), que le détail même de ſes diſgraces, qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Deſcordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps ſur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année ſuivante. Elle y entra fort heureuſement: mais les vents devinrent ſi contraires, que Sebald, après avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous les dan-

Ses diſgraces.

nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne paroît pas avoir jamais vû le jour.

(23) Au Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome I, page 609.

SEBALD DE WEERT. 1599.

gers d'une Mer terrible, & s'être vû séparé de ſes Compagnons, qui continuerent plus heureuſement leur route, fut contraint par la révolte de ſes gens, par la faim, & par le déplorable état de ſon Vaiſſeau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une ſi triſte ſituation ne lui avoit guéres permis de faire des obſervations utiles: cependant, on trouve, dans le Journal de ſes peines, pluſieurs circonſtances qui méritent d'être recueillies.

C'eſt de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Deſcordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient eſſuyés (24). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort maltraités par les Sauvages; & ſi l'imagination ne leur fit pas groſſir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, ſur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été diſperſée, Deſcordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Iſle qui eſt vis-à-vis de la même Baye. » Il y » trouva ſept Canots, remplis de Sau» vages, qui n'avoient pas moins de

1599.

Noms qu'il donne à différens Lieux.

(24) *Ibid*, page 654.

» dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur étoit rouſſe & la chevelure » fort longue. Auſſi-tôt qu'ils eurent » apperçu les Chaloupes, ils deſcendirent au rivage, d'où ils jetterent » une ſi grande quantité de pierres, » que les Hollandois n'oſerent s'en approcher. Alors, ſe flatant de leur » avoir inſpiré de l'effroi, ils ſe rembarquerent tous dans leurs Canots, » pour fondre avec de grands cris ſur » les Chaloupes. Le Vice-Amiral les » laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil, » & fit faire ſur eux une décharge, » qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre, ou dans leurs fureur » ils arracherent de leurs propres mains, » des arbres qui paroiſſoient gros de » neuf ou dix pouces, pour s'en faire » des retranchemens & des armes (25). » Tous ces Sauvages étoient entierement nuds, à l'exception d'un ſeul, » qui avoit autour du cou, une peau » de chien marin, qui lui couvroit le » dos & les épaules. Leurs armes étoient » des fléches d'un bois fort dur, qu'ils » lançoient vigoureuſement avec la » main, & dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeuroit dans » le corps de ceux qui en étoient bleſ-

SEBALD DE WEERT. 1599.

(25) *Ibid.* pages 651 & 652.

SEBALD DE WEERT. 1599.

» ſés, n'étant attachée au bout du bois, » qu'avec des boyaux de chiens marins; » & ce n'étoit pas ſans beaucoup de » peine qu'on l'en tiroit, parce qu'elle » pénétroit fort avant (26). La prudence obligea Deſcordes d'abandonner ces Furieux : mais d'autres Hollandois, qui furent ſurpris peu de jours après, ne ſe dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent pluſieurs de leurs gens ; & l'Amiral, ayant envoyé, au même lieu, des forces plus nombreuſes, » on n'y trouva plus ces hommes » cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, » mais on y vit d'horribles marques de » leur brutalité. Ils avoient inhumai- » nement défiguré les Cadavres des » Morts (27).

Ordre de Chevalerie Hollandoiſe.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éterniſer la mémoire d'un Voyage ſi extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, compoſé des principaux Officiers de la Flotte ; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la premiere célébration de cet Etabliſſement. Tous les Chevaliers prêterent, entre ſes mains, un ſerment ſolemnel, par lequel » ils promirent de ne jamais con-

(26) *Ibidem.* (27) Page 656.

» ſentir à rien qui fût contraire aux » loix de l'honneur, dans quelques pé- » rils & quelques extrêmités qu'ils puſ- » ſent tomber ; ni à rien, qui pût tour- » ner au deſavantage de leur Patrie. » Ils y ajoûterent particuliérement la » promeſſe d'expoſer leur vie contre les » Ennemis de leur Nation, & de faire » tous leurs efforts pour rendre les ar- » mes des Hollandois triomphantes, » dans les Pays d'où l'Eſpagne tiroit les » tréſors qu'elle employoit depuis tant » d'années à faire la guerre aux Pays- » bas. Cette cérémonie ſe fit à terre, » ſur la Côte Orientale du Détroit ; & » l'Ordre, ou la Confrairie, prit le » nom du *Lyon déchaîné*. L'Amiral fit » écrire les noms des Chevaliers ſur une » Table, qui fut placée, dans le mê- » me lieu, ſur un haut pilier, afin » qu'elle pût être vûe de tous les Vaiſ- » ſeaux qui tiendroient cette route ; & » la Baye reçut le nom de Baye des Che- » valiers.

SEBALD DE WEERT. 1599.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye-Cloſe*, par alluſion à divers malheurs, qui ne ceſſoient pas de pourſuivre la Flotte : mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal ; comme ſi tant de diſgraces avoient fait perdre, aux

SEBALD DE WEERT. 1599.

Hollandois, le ſoin de ces obſervations (28). De Weert ne laiſſe pas de s'attacher beaucoup à faire connoitre la figure & le caractere des Habitans. Un jour, dit-il, que ſes Matelots étoient à chercher des vivres, » ils découvri-» rent trois Canots conduits par des » Sauvages, qui ayant découvert la » Chaloupe, ſauterent à terre, & grim-» perent comme des ſinges, ſur les mon-» tagnes. On ne trouva, dans les Ca-» nots, que de jeunes Pingouins, des » Harpons de bois, de petites peaux » de bêtes ſauvages, & d'autres baga-» telles. Mais les Hollandois apperçu-» rent, au pied d'une montagne voi-» ſine, une femme, avec deux petits » enfans, qui faiſoit tous ſes efforts » pour ſe ſauver. Elle fut priſe, & con-» duite à bord, ſans qu'on remarquât » ſur ſon viſage aucun air de triſteſſe » ou d'émotion. Sa taille étoit médio-» cre, & ſa couleur rouſſe. Elle avoit » le ventre pendant, l'air farouche, les » cheveux courts & qui paroiſſoient » coupés juſqu'aux oreilles. Pour orne-» ment, elle portoit au cou des co-» quilles de limaçons; & par derriere, » une peau de chien marin, qui lui » couvroit les épaules, & qui étoit at-

Caractere & figure des Sauvages du Détroit.

(28) Pages 654 & 655.

» tachée ſous ſa gorge avec des cordes » de boyaux. Le reſte de ſon corps » étoit nud. Les mammelles lui pen- » doient comme des pis de vache. Elle » avoit la bouche grande, les jambes » tortues, & les talons fort courts. SEBALD DE WEERT. 1599.

» Elle refuſa de manger de la vian- » de cuite. On lui offrit quelques » oiſeaux, qui ſe trouvoient dans la » Chaloupe, & qu'elle reçut avidem- » ment. Son premier ſoin fut d'en » arracher les plus grandes plumes. En- » ſuite elle les ouvrit avec des coquilles » de moules, en les coupant derriere » l'aîle droite, au-deſſus de l'eſtomac » & entre les deux cuiſſes. Elle les » vuida, c'eſt-à-dire, qu'elle jetta le » fiel, les entrailles & le cœur; mais » ayant paſſé le foie ſur le feu, elle le » mangea ſi cru, que le ſang en cou- » loit de ſes levres. Pour vuider le » goſier, elle commença par le retour- » ner; & le tenant, d'un côté entre » les dents, de l'autre avec la main » gauche, elle le nettoya deux ou trois » fois de la main droite, & elle le man- » gea, ſans autre apprêt que de l'avoir » fait un peu chauffer. Les autres par- » ties du corps, elle les déchira de ſes » dents, avec tant d'avidité que le ſang » en ruiſſeloit ſur ſon ſein. Ses enfans

SEBALD DE WEERT. 1599.

» mangerent, comme elle, de cette
» chair crue. L'un, qui étoit une fille,
» paroiſſoit agée de quatre ans. L'au-
» tre ne pouvoit avoir plus de ſix mois,
» quoiqu'il eût déja beaucoup de dents,
» & qu'il marchât ſeul (29).

» Leur maniere de manger étoit ac-
» compagnée d'un air fort ſerieux,
» ſans que la mere fît jamais le moindre
» ſouris, pendant que les Matelots
» rioient avec éclat. Après ſon repas,
» elle ſe mit ſur les talons, dans la
» poſture ordinaire d'une guenon.
» Pour dormir, elle ſe plia comme en
» un monceau. Les genoux lui tou-
» choient au menton, & ſon petit en-
» fant, qu'elle tenoit entre ſes bras,
» avoit la bouche à ſa mammelle. On
» la retint deux jours à bord. De Weert
» la fit reconduire au rivage, après lui
» avoir fait mettre une robbe, qui
» avoit des demi-manches & qui lui deſ-
» cendoit aux genoux, avec un bonnet
» ſur la tête, & quelques grains de
» verroterie autour des bras & du cou.
» Il lui fit auſſi préſent d'un petit miroir,
» d'un couteau, d'un clou & d'une a-
» leſne, dont elle parut fort ſatisfaite.
» On vêtit le plus jeune de ſes deux en-
» fans d'une robbe verte, avec quel-

(29) Pages 669 & 670.

» ques grains de verre. L'autre fut rete- SEBALD DE WEERT. 1599.
» nu, & conduit en Hollande. Cette
» ſeparation parut chagriner la mere :
» cependant elle deſcendit volontaire-
» ment dans la Chaloupe, ſans faire
» aucun effort pour emmener ſa
» fille (30).

Cette femme ſauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modeſtes & plus traitables à de Veert, qui eut auſſi l'occaſion de les connoître. Après avoir pris la réſolution de quitter les Détroits, il réſolut auſſi de s'arrêter dans l'Iſle des Pingouins, pour en faire une proviſion, ſans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim ſur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye des Chevaliers ; mais n'en ayant pû rien obtenir, dans un paſſage où chacun étoit occupé de ſes propres beſoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite 1600.
Iſle des Pingouins qui eſt éloignée d'une lieue de l'autre. En chaſſant on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit deſcendu dans cette Iſle ; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ſes gens, il les avoit maſſacrés tous, à la

(30) Page 671.

SEBALD DE WEERT. 1600.

réſerve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobbée, mais qui avoit reçu neanmoins quelques bleſſures, dont elle faiſoit voir les cicatrices. Elle avoit le viſage peint, & ſur le corps une eſpece de manteau, de peaux de bêtes & d'oiſeaux, couſues avec aſſez d'art, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau qui lui couvroit modeſtement les cuiſſes. Sa taille étoit grande, & ſes forces paroiſſoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés aſſez court, au lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air ſatisfait, & qui lui fit entendre, par reconnoiſſance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiſeaux dans la plus grande des deux Iſles. On la laiſſa dans le lieu où elle étoit, quoiquelle parût ſouhaiter d'être tranſportée au Continent (31).

Iſles de Sebald, & d'où leur vient leur nom.

Enfin Sebald de Weert ſortit du Détroit le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux ſéjour, dans ces horribles Parages. Le 24, ſe trouvant à la vue de trois petites Iſles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna ſon nom,

(31) Page 681.

qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de ſon origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à ſoixante lieues du Continent, à cinquante dégrés quarante minutes. SEBALD DE WEERT. 1600.

Après quelques nouvelles courſes, le Vaiſſeau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-ſix hommes, qui lui reſtoient de cent cinq, avec leſquels il étoit parti pour les Détroits (32).

IV. GEORGES SPILBERG (33) prit auſſi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour ſe rendre aux Moluques avec une Flotte de ſix Vaiſſeaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui préceda la connoiſſance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir diſputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maire & à Corneliſſ Schouten, qu'il rencontra l'année ſuivante, Jacques le Maire & Corneliſſ Schouten, dans l'Iſle de Java, ne put ſe perſuader de la verité de leur récit. » Pendant leur longue na- GEORGES SPILBERG. 1614.

Ce qu'il penſoit de la découverte du Détroit de le Maire.

(32) Page 688.

(33) Le même dont on a déja donné un Voyage aux Indes Orientales.

GEORGES SPILBERG. 1614.

» vigation, dit il, ces gens-là n'avoient » découvert, ni de nouvelles terres, » ni de nouveaux Peuples, avec qui » l'on pût trafiquer. Ils racontoient » ſeulement qu'ils avoient trouvé un » nouveau paſſage, different du paſſa- » ge connu; quoiqu'il n'y eût aucune » apparence, puiſqu'ils avoient em- » ployé quinze mois & trois jours dans » leur voyage juſqu'à Ternate, & que » de leur aveu ils n'avoient eu que des » vents favorables. Il les appelle de » prétendus faiſeurs de découverte (34); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber ſur quelques autres, la gloire réelle de leur ſuccès. » Nous é- » tions informés, dit-il, qu'il y avoit, » au Sud, d'autres paſſages que celui » de Magellan, comme on le lit dans » l'Hiſtoire des Indes Orientales, écri- » te en Eſpagnol par le Pere Joſeph de » Coſte. Cet Hiſtorien dit, à la fin du » Chapitre X, que Dom Gava Mendo- » za, Gouverneur du Chili, ayant en- » voyé le Capitaine Ladrihlero, avec » deux Vaiſſeaux, pour chercher un » paſſage qui eſt au Sud de Magellan, il » le trouva, & s'éleva par cette route » en haute Mer, courant du Nord au

(34) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, page 556.

Sud, ſans ſuivre le Détroit. Pluſieurs autres Hiſtoriens ont tenu pour certain qu'il y avoit, dans le Détroit même de Magellan, un paſſage du côté du Sud, par lequel on ſe met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du Chili (35). GEORGES SPILBERG. 1614.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à ces apparences de jalouſie, Spilberg s'eſt rendu lui-même aſſez célebre, pour n'être pas incommodé de la réputation de ſes Concurrens. Son Journal repréſente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puiſque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Oueſt, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais la plûpart de ſes obſervations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractere particulier qui les diſtingue, on ſe borne, ſuivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de Magellan (36). Idée de ſon Journal.

Il arriva le 25 de Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nomme de Virginie; mais il y trouva le 1615.

(35) *Ibid*, pages 503 & 504.
(36) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES SPILBERG. 1615.

fond ſi mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit ſon cours à l'Oueſt Nord-Oueſt.

Ses obſervations ſur le Détroit de Magellan.

Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il ſe trouva proche du Pays, qu'il appelle les ſept Montagnes, où il fut ſurpris de ne ſe trouver que ſur dix braſſes d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort baſſes, qui lui parurent fort ſemblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faiſoit croire l'entrée du Détroit impoſſible à de ſi gros Vaiſſeaux, éclaterent en murmures. Quelques-uns propoſerent d'aller paſſer l'Hyver au Port Deſiré, à l'exemple de Candish & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Eſpérance, pour ſe rendre delà aux Indes Orientales. Spilberg déclara d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverſer le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choiſir. Cette réponſe, courte, prompte & réſolue, impoſa du reſpect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaiſſeaux entrerent dans le Détroit, avec un vent de l'Oueſt, & de l'Oueſt Quart de Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre ſur vingt-huit à

:ente braſſes, proche de la Côte Sep- GEORG
:ntrionale. Les Courans, pouſſés le SPILBERG.
endemain par un vent d'Oueſt Quart 1615.
e Sud-Oueſt, ſe précipiterent ſi im-
étueuſement hors du Détroit, qu'on
ie pût mettre à la voile de tout le jour.
-e ſoir, l'Amiral, ayant entrepris de
/irer le cable, dériva ſur un banc, où
ia profondeur n'étoit que de ſeize à
dix-ſept braſſes. Pendant le reſte de la
nuit, il fut jetté hors du Détroit; &
l'eſpace de deux jours il ſe vit ſeul, &
forcé de demeurer à mâts & à cordes.
Cependant il rentra le 2 dans la bou-
che du Détroit, courant d'abord au
Sud-Eſt Quart de Sud, & peu à peu
plus à l'Oueſt, pour s'avancer ſur la
Côte Septentrionale. Enſuite, il fit
l'Oueſt Nord-Oueſt, toujours la ſonde
à la main. Cette précaution étoit ſi
néceſſaire, que le lendemain, à l'ar-
rivée du jour, il découvrit, en levant
l'ancre, quantité de bas-fonds autour
de lui. Lorſqu'il fut dans le Détroit,
il rencontra un banc, d'un quart de
lieue de large, où la profondeur dimi-
nua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit
braſſes d'eau, à cinq. Après avoir évité
cet écueil, il vit le premier Pas du
Détroit, qui n'avoit pas une demie-lieue
de large; & le flot l'ayant porté dans

GEORGES SPILBERG. 1615.

le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, ſur la terre de Feu, un homme de très-grande taille, qui ſe montra pluſieurs fois ſur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre eſt un lieu fort ſec, où les Dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaiſſeau. On traverſa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le ſecond Pas.

Il donne des noms à differens lieux.

Le 4, on porta le Cap à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, avec un vent de Nord Nord-Oueſt, & le ſoir, on mouilla ſur ſeize braſſes, à la pointe du ſecond Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de Viane, engagea l'Amiral à deſcendre, pour viſiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux Autruches, que toute leur viteſſe ne put leur faire ſuivre longtemps. Ils trouverent une riviere fort large, dont les rives étoient bordées d'arbriſſeaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, Cap de Viane. Sur le ſoir, après s'être avancé juſqu'à la pointe du ſecond Pas, & s'être approché des Iſles des Pingouins, qui ſont

au

au nombre de trois, il leur donna les noms ſuivans : à celle qui eſt au Sud, le nom d'Iſle de la grande Côte ; à celle du milieu, celui de la grande Patagone, ou d'Iſle des Géans ; à celle qui eſt au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'Iſle de la Cruche. Sa curioſité le fit deſcendre dans l'Iſle de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, ſans doute à la maniere du Pays, avec peu de terre ſur eux, & des fléches à l'entour. Il fut ſurpris de l'art avec lequel ils étoient enſevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire ; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, compoſés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins luſtrées que des perles. Spilberg les fit recouvrir ſoigneuſement de terre. Il ne trouva rien, dans les Iſles, qui fût propre à ſervir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des Pingouins. GEORGES SPILBERG. 1615.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Eſt, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de Port de Famine, parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de pluſieurs Forts. Enſuite,

GEORGES SPILBERG. 1615.

rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Eſpagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut ſurpris, vers le ſoir, après avoir mouillé ſur trente braſſes, & fort près du rivage, de voir ſur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verds, avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un paſſage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & ſon regret fut d'être ſéparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart-de-Sud-Eſt, juſqu'à une grande Pointe, derriere laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade eſt très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Oueſt, pour aller au troiſiéme Pas, devant lequel il mouilla le ſoir, ſur quarante-deux braſſes. Le matin du jour ſuivant, il fit viſiter une autre Baye; & deſcendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau dou-

ce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de Baye du Poivre. GEORGE SPILBERG. 1615.

On remit à la voile, avec des vents ſi variables, qu'on eut beaucoup de peine à repaſſer la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Iſle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le ſoir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reſte de ſa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye Deſcordes. Tous les Officiers ſe raſſemblerent, avec une joye extrême d'avoir ſurmonté tant de dangers, & de ſe revoir après une ſi longue ſéparation. Quelques-uns avoient apperçu, ſur le rivage, pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Eſpagne, dont ils avoient paru fort ſatisfaits: mais, entendant tirer ſans ceſſe aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait diſparoître. Spilberg prit occaſion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages, qui avoient beſoin de rafraîchiſſemens, trouverent, dans la Baye Deſcordes, une grande abondance de Moules & d'autres co-

GEORGES SPILBERG. 1615.

quillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du creſſon de Mer, du perſil, du perſil de Macédoine, & des graines rouges d'arbriſſeaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le ſoir, ſur ſeize braſſes, près d'une petite Iſle, ſuivie de ſept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé ſur vingt-cinq braſſes, derriere une Iſle qui ſe préſente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il deſcendit dans l'Iſle, où du ſommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable paſſage qui conduiſoit à la Mer du Sud (37) : mais ſes inſtructions, dit-il, portoient de ſuivre le Détroit de Magellan, ſans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, ſur vingt-cinq braſſes, l'excellence des eaux, qui forment une riviere en tombant des montagnes, & qui ſe rendent

(37) *Ibidem*, page 503.

dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de ſon nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put réſiſter à la curioſité de faire chercher le paſſage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de pluſieurs beaux oiſeaux lui fit permettre, à quatre de ſes gens, de deſcendre pour les tuer : ils ſe virent attaqués auſſi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de groſſes maſſues, qui en aſſommerent deux. Cette diſgrace ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une aſſez groſſe riviere qui vient s'y décharger : mais cette entrepriſe faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le pouſſant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, ſur les bords de la riviere, pluſieurs petites hutes, où les Sauvages faiſoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand eſpace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pê-

GEORGES SPILBERG, 1615.

GEORGES SPILBERG. 1615.

cherie. La mort d'un de ſes gens, qui ſe nommoit Abraham Pieters, lui fit donner, à cette riviere, le nom de Riviere d'Abraham.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal preſqu'auſſi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuoſité, & qui s'étendoit à l'Oueſt Nord-Oueſt. Le vent & la marée favoriſant la Flotte, on réſolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la ſeule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui ſont proche du Cap Maurice. C'étoit un ſpectacle aſſez ſurprenant, de voir de ſi gros Vaiſſeaux, comme enfoncés dans cet eſpace, aller de nuit à la voile ſur une eau ſi profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (38). Le 5, on obſerva que le Canal s'élargiſſoit; & bientôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le ſoir & toute la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'appercevoir le Cap du Sud, aſſez reconnoiſſable par ſa hauteur en écore, & par quelques Pointes, qui reſſemblent à de petites tours. Avant midi, on débou-

(38) Page 506.

qua le long de la Côte Méridionale, à la vûe de pluſieurs dangereux écueils, & de pluſieurs petites Iſles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Iſles, qui ſe préſentoient à l'avant, cauſerent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles ſont au bout du Canal de Magellan, à peu près comme les Sorlingues ſont à l'extrémité du Canal d'Angleterre. Auſſi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues, comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Iſles qui les précedent. GEORGES SPILBERG. 1615.

Il ajoûte que cette quantité d'Iſles & d'écueils rendent la ſortie du Canal d'autant plus dangereuſe, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puiſſe mouiller & ſe mettre à l'abri dans le beſoin. Auſſi-tôt qu'on a doublé le Cap Deſiderado, qui eſt d'une forme extraordinaire, on commence à ſe trouver dans une Mer fort agitée. » Ainſi, dit-il, après les périls du Détroit, » il reſte à vaincre de nouveaux obſtacles. Toutes les Relations en rendent » témoignage, & je le confirme par le » mien (39).

Après être entré fort heureuſement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y ren-

(39) Page 507.

GEORGES SPILBERG. 1615. dit long-tems redoutable aux Eſpagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Dom Rodrigue de Mendoza ; & n'ayant pas ceſſé de répandre l'épouvante ſur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour ſe rendre aux Moluques (40), par les Iſles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Iſle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617.

1616.

1617.

1623. JACQUES L'HERMITE.

V. En 1623, c'eſt-à-dire, environ ſix ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Naſſau, Amiral des Provinces-Unies, réſolurent, pour la premiere fois, de faire viſiter ce nouveau paſſage. La mort

(40) Jean Corneliſz de Moye, Ecrivain de ſon Vaiſſeau, & vraiſemblablement Auteur du Journal, y deſſina une Carte de ces Iſles & de Botton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-ſeulement les ſituations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les ſondes. » Je » me ſuis appliqué, dit-il, » à tout obſerver, pendant les diverſes navigations que j'y ai faites. Je » n'ai rien marqué que je » n'aie vû ou ſondé moi-» même. C'eſt par cette raiſon qu'on y trouve certains Pays qui ne ſont „ pas entiérement deſſinés, & vers leſquels, „ du côté de l'Oueſt, gît „ un bas fond de quatre à „ ſix braſſes de profondeur, fond de roche, „ ainſi que me l'ont aſſuré „ pluſieurs Pilotes qui y „ ont navigé, & qui ont „ vû clairement le fond. „ *Ibidem*, pages 560 & „ 561.

de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans ſon retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître ſur la vérité de ſon Journal & ſur le témoignage de ſes Aſſociés, paroiſſent avoir été la ſeule cauſe d'une ſi longue incertitude. L'HERMITE, 1623.

JACQUES L'HERMITE fut choiſi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puiſſante qu'ils euſſent envoyée dans ces Mers, & cette diſtinction lui fit donner le nom de Flotte de Naſſau. Elle étoit compoſée d'onze Vaiſſeaux montés de mille ſix cens trente-ſept hommes, entre leſquels étoient ſix cens Soldats, diſtribués en cinq Compagnies, & de deux cens quatre-vingt-quatorze pieces d'artillerie. Les Colleges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envie, aux frais de cet armement. Le Voyage, juſqu'au Détroit, fut très-long, ſans aucun obſtacle qui parût capable de le retarder. On n'eut que le premier de Février 1624, la vûe du Cap de Pennas, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva ſur vingt-cinq braſſes de fond. 1624.

L'Hermite avoit pris ſa route par l'Iſle d'Annobon. » Il lui fut impoſſible,

L'HERMITE. 1624.

» dit-il, de connoître ſi le Détroit de
» le Maire eſt bien placé dans les Car-
» tes par rapport à cette Iſle. La plû-
» part des Pilotes, quand ils ont na-
» vigé dans la haute Mer, ont la mau-
» vaiſe habitude de ne mettre, dans
» leurs Cartes, que la moitié du poin-
» tage, & du nombre de lieues qu'ils
» ont parcourues. Au contraire, lorſ-
» qu'ils font route au large, & qu'ils
» ſoupçonnent néanmoins d'être proche
» des terres, ils mettent, dans leurs
» Cartes, le double du chemin qu'ils
» ont fait. Il arriva auſſi, dans la Flotte
» de Naſſau, qu'en arrivant aux trente-
» uniéme degrés & demi, les pointa-
» ges des Pilotes ſe trouverent fort dif-
» ferens : mais, au Cap de Pennas,
» ils s'accorderent preſque tous, quoi-
» qu'on n'eût pas fait moins de quatre
» cens lieues ſans avoir la vûe d'aucune
» terre. L'Hermite en conclut qu'il eſt
» plus ſûr de ſe régler par ſa propre ex-
» périence & par les régles de l'art, que
» par les Cartes (41).

Comme ſes inſtructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Bréſil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de

(41) Journal de la Flotte de Naſſau, Tome IV. de ce Recueil. *Pages* 640 & précédentes.

cette riviere, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut pouſſé bien loin à l'Eſt, par les vents de Sud-Oueſt ; d'où ceux qui veulent paſſer le Détroit de le Maire, doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Bréſil & la ranger le plutôt qu'il eſt poſſible (42). L'HERMITE, 1624.

Laiſſons le reſte de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas ſoupçonné d'être, ſi l'un des Pilotes, qui avoit fait le voyage en 1619, avec les Caravelles d'Eſpagne, ne l'eût reconnue à la forme de ſes Montagnes. Cette Bouque ne laiſſe pas de ſe faire diſtinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales, qui ſont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le Pays des Etats, ſont hautes, montueuſes, & entrecoupées ; & le côté Occidental, qui ſe nomme le Pays de Maurice, offre pluſieurs collines rondes, fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaiſſeaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté,

(42) *Ibid*, page 691.

L'HERMITE. 1624. depuis, le nom de Baye de Verſchoor. Ils ſe mirent auſſi-tôt ſous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Eſt, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit ſous le vent : mais lorſqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, eſt entre la ſeconde & la troiſiéme Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaiſſeau à l'ancre. C'étoit une raiſon d'avancer ; & l'on crut enſuite pouvoir jetter l'ancre hors de la Baye. Heureuſement, les gens du Vaiſſeau nous apperçurent aſſez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le deſſus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze braſſes d'eau, ſur un fond preſque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaiſſeaux que nous avions vûs au dehors. Le troiſiéme ne put mettre à la voile. Avant midi, la brume fut ſi épaiſſe, qu'elle nous dérobba la vûe des terres, de l'un & de l'autre côté. Enſuite, la Pointe

Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Eſt, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes. L'HERMITE. 1624.

Il paroitra ſurprenant que nous euſſions employé neuf mois à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation: mais l'unique raiſon, qui la fit durer ſi long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous paſſâmes la Ligne dans une ſaiſon peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs meſures pour la paſſer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la courſe fort prompte & fort heureuſe (43).

Le 3, à la hauteur de cinquante-ſix degrès, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaiſſeaux qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Verſchoor qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés.

(43) Page 693.

L'HERMITE. 1624. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit: mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés ſous voiles, pendant la nuit ſuivante; & le lendemain, ils avoient viſité les Bayes du côté Occidental du Détroit, ſans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verſchoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaiſſeaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu ſon nom d'un Pilote, nommé Valentin Janſz. Verſchoor ayant auſſi donné le ſien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour viſiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Riviere où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point aſſez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, ſans en pouvoir obtenir de beſtiaux ni d'autres rafraîchiſſemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poiſſon, du goût & de la figure du Merlan: mais n'y étant point à couvert du vent d'Eſt, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient

venus à bord, avant que de nous avoir découvert. L'HERMITE, 1624.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la distance de trois lieues au Nord Nord-Oueſt. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on obſerva que la déclinaiſon de l'Aiguille étoit conſiderable, quoique les Bouſſoles differâſſent les unes des autres. L'après midi du même jour vers cinquante-ſix degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à ſept lieues Oueſt; d'ou l'on conclut que les Courans portoient furieuſement à l'Eſt, contre l'eſtime des Pilotes, qui croyoient, ſur le temoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Oueſt. Auſſi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Oueſt du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Oueſt-Nord-Oueſt. En le doublant, on appercut, entre lui & le Cap le plus voiſin à l'Oueſt, un grand Golfe, qui entroit dans les terres auſſi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On ſe flatta d'y trouver quelque bonne Baye: mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit, l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16, à cinqurnte-ſix dégrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Eſt,

L'HERMITE. 1614. on eut la vûe de deux Iſles, qui ſont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne ſont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Oueſt. Le 17, un vent Oueſt-Nord-Oueſt ayant fait craindre, à l'Amiral, de dechéoir, pendant la bonace, au deſſous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Naſſau; & s'y étant avancé l'eſpace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente braſſes, ſur un fond comme de chaux. Le lendemain quelqnes Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Briſans, dans un mouillage fort ſûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui deſcendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée juſqu'aux Chaloupes. Le bois & le leſt n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troiſiéme Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'Aiguade, & ne marquerent rien de farouche. Cependant, ſans leur avoir fait la moindre inſulte, dix-ſept Hollandois, qui retournerent le 24, au ruiſſeau, furent aſſommés par ces Barbares. On ne trou-

va, ſur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers : ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (44). L'HERMITE, 1624.

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis ſur un Yacht, nommé le Lévrier, pour viſiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade où l'on avoit vû monter de la fumée, & qu'il nomma Baye du Levrier, il y avoit paſſé la nuit à l'ancre ; qu'étant deſcendu le matin, il avoit trouvé quelques Hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir ; que de-là il s'étoit avancé à l'Eſt, & qu'après avoir traverſé un grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Eſt du Cap de Horn ; qu'il étoit allé jetter l'ancre derriere un Cap, au-de-là d'une Iſle, qu'il avoit nommée Terhaltens, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il aſſura auſſi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, eſt diviſée en pluſieurs Iſles ; que pour paſſer dans la Mer du Sud, il n'eſt pas néceſſaire de doubler le Cap de Horn ; qu'on peut le laiſſer au Sud, en entrant par l'Eſt dans la Baye de Naſſau, & gagner la haute Mer par l'Oueſt de

(44) *Ibidem*, page 697.

L'HERMITE. 1624.

ce Cap : que comme on voit par-tout des Anſes, des Bayes & des Golfes, dont la plûpart s'enfoncent dans les terres autant que la vûe peut s'étendre, il eſt vraiſemblable qu'il y a des paſſages dans la grande Baye de Naſſau, par leſquels on pourroit traverſer dans le Détroit de Magellan (45).

La plus grande partie de la Terre de Feu eſt remplie de Montagnes ; mais avec un mêlange de belles Vallées & de Prairies, arroſées de ruiſſeaux très agréables. Entre cette Terre & les Iſles, il ſe trouve pluſieurs bonnes Rades, où des Flottes entieres peuvent être à couvert. Le bois & le leſt y ſont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les Montagnes paroiſſent arides, elles ſont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Eſt, par la violence des vents oppoſés, qui ſoufflent ordinairement dans ce climat. La même Terre, qui produit tant d'arbres, eſt creuſe, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on meſure facilement avec un bâton, en le faiſant pénétrer juſqu'à la roche. Les vents ne ceſſent preſque jamais d'y régner, & les tempêtes y ſont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attri-

(45) Page 698.

buer aux grandes exhalaiſons qui ſortent des eaux, & qui ſont impétueuſement pouſſées de l'Oueſt à l'Eſt. Elles s'élevent, dit-il, ſi ſubitement, qu'à peine laiſſent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne ſuffiſent pas pour affermir un Vaiſſeau, quoiqu'à l'abri de la Côte même, d'où vient le vent. Il renverſe les Chaloupes, ſoit qu'elles ſoient à la toüe, ſoit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route à l'Oueſt, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'eſt le ſeul moyen de ſe délivrer des vents d'Oueſt, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme. L'HERMITE. 1624.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occaſion d'obſerver, que les Habitans de cette Terre naiſſent auſſi blancs que les Européens. Leurs Enfans paroiſſent tels que les nôtres : mais enſuite, ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Les uns ont le viſage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reſte du corps très-blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres ſont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun ſe peint & ſe bigarre à ſon gré. Ils ſont d'une taille puiſſante & bien propor-

L'HERMITE. 1624

tionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne ſont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nuds; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles ſont peintes, comme leurs maris; & leur parure conſiſte dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes ſe couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles puſſent le ſupporter. Leurs hutes ſont compoſées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en eſt ronde; mais elles ſe terminent en pointe, par une petite ouverture, qui ſert de paſſage à la fumée. Les meubles ſe réduiſent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des inſtrumens de pêche, tels que des lignes & des hameçons, aſſez ſemblables aux nôtres, quoiqu'ils ne ſoient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fleches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe

eſt un os tranchant, & garni de petits crochets; au plus grand nombre, des maſſues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne ſont jamais ſans ces redoutables inſtrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui ſont à quelques lieues d'eux, vers l'Iſle de Terhaltens, & qui ſont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le ſont preſqu'entiérement de rouge (46). L'HERMITE. 1624.

Leurs Canots ſont extrêmement ſinguliers. Ces Barbares ont l'adreſſe de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils ſçavent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent ſur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaiſſeaux ſur le chantier, juſqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite conſiſtence. Alors, ils la garniſſent, d'un bout à l'autre, de pieces de bois, qui la traverſent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots eſt de dix à ſeize pieds, ſur en-

(46) Page 701.

L'HERMITE. 1624.

viron deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir ſept ou huit hommes, ſans aucune ſorte d'élancemens aux côtés ; & la plûpart nâgent auſſi vîte que les Chaloupes à rames.

Ces miſérables Indiens reſſemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & ſanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque beſoin naturel, lorſqu'ils ſont enſemble, ils ſe ſatisfont ſur le champ, avec autant de ſaleté que d'impudence. Ils ne connoiſſoient pas encore les armes de l'Europe ; & ne s'imaginant point qu'elles puſſent leur nuire ; ils prenoient les mouſquets par le bout, & les lames des ſabres à pleines mains. Cependant la ruſe & la perfidie leur ſont ſi familieres, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occaſion de les ſurprendre & de les maſſacrer.

Quoique les Hollandois n'euſſent pas trouvé de beſtiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui porterent un Soldat de la Flotte à s'avan-

cer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vû paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit auſſi d'autres rafraîchiſſemens: mais la crainte de ſe livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoiſſoit ſi bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (47). L'HERMITE. 1614.

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante cinq minutes, & qu'il eſſuya ſucceſſivement deux tempêtes de l'Oueſt: ce qui lui donne occaſion d'obſerver que la plûpart des Navigateurs s'étoient trompés juſqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas poſſible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit dans la Mer du Nord. Ils ſuppoſoient fauſſement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obſtacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & que par conſéquent il eſt incomparablement plus aiſé de venir du Chily traverſer le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'eſt, en allant par le Détroit au Chily, de mon-

(47) Page 703.

L'HERMITE. 1624. ter au Sud pour ſe délivrer des vents d'Oueſt (48). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient ſans diſcontinuer, ne fuſſent des vents aliſés; parce qu'ils ne lui auroient pas laiſſé d'eſpérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il ſe repréſentoit des tempêtes continuelles, des brûmes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient diſperſer ſes Vaiſſeaux; d'autant plus que ſes inſtructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Iſle Juan Fernandez, où il n'étoit pas poſſible de ſe rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'aſſembler le Conſeil, pour recueillir les avis, dans la ſuppoſition que les vents d'Oueſt ne ceſſaſſent point de ſouffler. On propoſa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y paſſer l'Hyver : mais après en avoir peſé tous les dangers, on réſolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'eſperance de doubler le Cap. Cette réſolution parut la plus ſage, lorſqu'après s'être avancé juſqu'à ſoixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Eſt, avec lequel on fit route ſi légerement, que le 28

(48) Page 704.

du

Au même mois on découvrit la Côte du Chily (49). L'HERMITE, 1624.

La Flotte paſſa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occaſion de ruiner le Commerce Eſpagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelques Pays, dont elles puſſent conſerver la poſſeſſion. Mais les Hollandois avoient trop compté ſur l'eſpoir de trouver les Indiens diſpoſés à ſe révolter contre l'Eſpagne, ou ſur l'affoibliſſement des forces de cette Couronne. Après diverſes tentatives, qui ne ſervirent qu'à faire éclater leur ambition, ils ſe virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour ſe rendre aux Indes Orientales, par les Iſles Marianes. L'Hermite étoit mort le 2 de Juin, dans l'entrepriſe actuelle de s'emparer de Lima (50). Schapenham, qui avoit ſuccedé au Commandement général, ne ſe diſtingua que par de cruelles exécutions (51). Enfin, las de maſſacres & SCHAPENHAM. 1625.

(49) Page 705.

(50) Page 721.

(51) Le 14 de Juin, il fut réſolu qu'on tueroit tous les Priſonniers Eſpagnols, à la réſerve de trois Vieillards. Les raiſons d'une exécution, ſi peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y

SCHAPENHAM. 1625.

d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Iſles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Inſulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchiſſemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Eſpagnols, puiſque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoiſe, juſqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra le 14, à dix dégrés & demi de latitude du Nord, une Iſle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette eſtime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf dégrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ſes Cartes, & qui lui parut aſſez peuplée. Mais ce qui ſemble mériter plus d'attention, ayant réſolu, le 23, de prendre ſon cours au Sud Sud-Oueſt, juſqu'à la hauteur de trois dé-

avoit ni ſervice, ni profit à eſpérer; que de les relâcher, c'étoit bleſſer toutes les régles de la prudence, à cauſe des inconvéniens qui en pouvoient réſulter, outre que les Eſpagnols en auroient fait des riſées. Il n'y avoit donc pas de voie plus ſûre que de leur ôter la vie. *Ibid*, p. 724. Le matin du 15, on pendit vingt & un Eſpagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient ſur le rivage, *ibidem*. A la priſe de Quaiaquil, on fit priſonniers dix ſept Eſpagnols, qui furent jettés dans la Mer. *Page* 733.

grés, il arriva dans l'eſpace de huit jours à la vûe des Moluques, ſans avoir eu celle des Philippines. De-là, paſſant par l'Iſle d'Amboine, où ſon penchant, pour la cruauté, lui fit ſaiſir l'occaſion de châtier rigoureuſement quelques Rebelles, dans les Iſles de Cambelle & de Louhou, il ſe rendit à Batavia. Sa Flotte y fut diſperſée, par de nouvelles diſpoſitions du Conſeil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaiſſeaux, dont on lui avoit conſervé le commandement, il mourut à bord près de l'Iſle Boſtoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam. SCHAPENHAM. 1625.

Ses deux Vaiſſeaux mouillerent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Eſpérance, & rentrerent heureuſement au Texel, le 9 de Juillet (52). 1626.

(52) Page 709. Le reſte du Journal n'a de curieux que le crime & le ſupplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet évenement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On ſe plaignit à l'Amiral, que pluſieurs „ Malades, qui avoient „ pris des remedes de „ Weger, étoient morts, „ d'une maniere à faire juger qu'il y avoit eu quelque choſe d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral, & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhorterent à confeſſer ſon crime. Il refuſa de parler; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la queſtion. On le mit à demi-nud;

„ & dans cet état, on ſuſ-
„ pendit, à ſon corps, ſix
„ des plus peſans pierriers.
„ Il s'en reſſentit ſi peu,
„ qu'il eut l'inſolence de
„ le déclarer aux Commiſ-
„ ſaires, en affectant de
„ les défier. Cette inſenſi-
„ bilité, pour la douleur,
„ l'ayant fait ſoupçonner
„ de quelque ſortilege, on
„ acheva de le dépouil-
„ ler, & on lui trouva ſur
„ la poitrine un ſachet,
„ qui couvenoit une peau
„ & une langue de ſer-
„ pent. On revint à l'exa-
„ miner. Comme on le
„ menoit à la Chambre
„ du Conſeil, il fit un ſi
„ grand effort, quoiqu'il
„ eût les mains liées, qu'il
„ ſauta dans la Mer, pour
„ s'y noyer. Un Trom-
„ pette du Vaiſſeau, s'é-
„ tant jetté auſſi tôt après
„ lui, le ſoutint ſur les
„ flots; mais le Chirur-
„ gien s'efforçant d'aval-
„ ler de l'eau, pour s'en-
„ foncer plutôt, & pour
„ entraîner le Trompette
„ avec lui, d'autres Ma-
„ telots, qui ſe jetterent
„ auſſi dans la Mer, eu-
„ rent la force de les ſou-
„ tenir & de les ramener
„ dans la Chaloupe Après
„ cette tentative, Weger
„ ſe voyant ſi bien obſervé
„ qu'il perdit l'eſpérance
„ d'échapper, confeſſa
„ qu'il étoit originaire de
„ Louvain, & Licencié en
„ Médecine; qu'il avoit
„ donné la mort à ſept
„ hommes du Bord, par-
„ ce qu'il avoit trop de
„ peine à les gouverner;
„ qu'il s'étoit propoſé de
„ manger à la table de
„ l'Amiral, & que ſi cette
„ diſtinction lui eût été
„ refuſée, il avoit pris la
„ réſolution d'empoiſon-
„ ner l'Amiral, le Vice-
„ Amiral, & tous les Of-
„ ficiers qui lui auroient
„ été contraires, que de-
„ puis long-temps, il
„ avoit eu l'intention de
„ faire pacte avec le Dia-
„ ble, mais que malgré
„ toutes ſes invocations il
„ n'avoit pû l'engager à
„ paroître; que depuis qu'il
„ étoit priſonnier, il s'é-
„ toit efforcé de ſe tuer,
„ ou de s'étouffer, ſans
„ l'avoir pû. On le ſoup-
„ çonnoit encore d'avoir
„ commis d'autres cri-
„ mes: mais on ſe con-
„ tenta de cette confeſſion
„ volontaire, & le Conſeil
„ lui fit donner la mort.
Ibidem, pages 681 & ſui-
vantes.

§ IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough.

INTRODUCT.

ON apprend d'un fameux Voyageur (53), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Eſpagnols, ſur cette frontiere de leurs Etats d'Amérique ; avec ordre d'établir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entrepriſe n'eut pas le ſuccès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut ſéparé d'un petit Vaiſſeau, qui accompagnoit le ſien, & perdit enſuite une partie de ſes gens, qui ſe laiſſa prendre par les Eſpagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuſes pour les Géographes & les Navigateurs (54). On raconte que Char-

(53) Voyage de M. Anſon, Tome I, pages 245 & ſuivantes.

(54) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anſon, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voiſines, dreſſée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & ſupérieure ſur quelques points à celle de M. Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des differentes parties de ces Détroits. *Ubi ſuprà*, page 249.

INTRODUCT. les II, avoit fondé de ſi grandes eſpérances ſur cette expédition, & qu'il en attendoit le ſuccès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit paſſé aux Dunes, à ſon retour, il alla au-devant de lui dans ſa Berge juſqu'à Graveſcend (55).

1669. Ce Voyageur ſortit de la Tamiſe le 36 Septembre 1669, à bord d'un Vaiſſeau de Roi de trente-ſix pieces de canon, nommé le *Swipſtakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commiſſion ſpéciale; avec une Flute du port de ſoixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de ſon Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante proviſion de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de braſſelets, de haches, de ſerpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de ſonnettes, de boëtes, de linge ouvré, de toile, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait obſerver que la pointe du Lezard, en Angleterre, eſt à cinquante degrés dix minutes de latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de longitude, parce qu'il prit

Départ, & proviſions de Narborough.

(55) *Ibid*, page 148.

toujours ſa longitude de cette Pointe (56).

NARBOROUGH. 1669.

Dans l'eſpace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Bréſil, il vérifia, comme il avoit déja fait dans quelques autres Voyages, que la ſaignée contribue beaucoup à ſoutenir la ſanté contre les exceſſives chaleurs, & que c'eſt en particulier un ſouverain remede contre la fievre chaude. Il s'applaudit auſſi d'une méthode, qu'il avoit toujours ſuivie dans la diſtribution des vivres, & qu'il croit très propre à prévenir les différends ſur un Vaiſſeau : c'étoit de ne pas faire meilleure chere que le moindre de ſon Equipage : » En gé-» néral, dit-il, nous buvions tous du » même tonneau, & nous mangions » des mêmes proviſions, tant qu'elles » duroient. Je ne ſouffrirai jamais qu'un » de mes Officiers ait un bon morceau » par ſon choix. Il faut que le ſort le » donne. Les portions étoient diſtri-» buées à ceux, que nommoit un hom-» me à qui je faiſois bander les (57) » yeux.

Préſervatif vérifié ſur Mer contre les maladies des climats chauds.

(56) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale, Amſterdam, 1738, *page* 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Nerbrough*.

(57) *Ibid.*, page 24. A-

NARBOROUGH. 1669.

Observations depuis le quarante-ſeptiéme dégré de latitude du Sud, juſqu'au Détroit de Magellan.

Le 21. de Février, on eut la vûe de la Terre, à l'Oueſt ; & c'eſt proprement ici que commencent les obſervations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la ſonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une braſſes ſur un fond de petites pierres & de ſables. La terre, aux environs, n'eſt pas trop élevée ; mais plus loin elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord-Oueſt du Vaiſſeau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte qui court au Sud, eſt médiocrement haute ; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les ſommets ſont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une eſpece de Baye, on eut dix-ſept braſſes, ſur un fond rude. La terre qu'on découvrit clairement, paroiſſoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, ſur les Montagnes, ni dans les Vallées ; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

vec cette bonne nourriture, & le ſecours de la ſaignée, en paſſant le Tropique du Cancer, perſonne n'eut de fiévre chaude pendant le Voyage. *P.* 25.

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Oueſt. Depuis trois jours la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par eſtime, à quarante-ſept degrés quatorze minutes de latitude Auſtrale. La diſtance Méridienne, depuis le Lezard à l'Oueſt, étoit de 1014 lieues; un mille $\frac{7}{10}$. La longitude, priſe du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{6}{10}$. La variation de l'Aiman 18 degrés à l'Eſt. Narborough craignit d'avoir paſſé le *Port Deſiré*. NARBOROUGH. 1669.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans ſa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaiſſeau faiſoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage eſt une chaîne de pointes de terre, & de rochers ſéparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye de Veaux marins, on trouve une petite Iſle, qui n'eſt qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui eſt couverte de fiente d'oiſeaux. La marée eſt extrêmement rapide, entre cette Iſle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Iſle eſt environnée de roches détachées. Le bord du Continent eſt bas & ſabloneux; mais en avançant dans les terres, on trouve de large Dunes & des Mon- Baye des Veaux marins.

NARBOROUGH. 1669.

tagnes. Les Anglois donnerent à l'Iſle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une maſſue, qu'ils avoient vûe flotter, & qui diſparut à leurs yeux. Au Nord-Oueſt ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, Baye de Spiring ou des Eperlans, qui a trois petites Iſles de médiocre hauteur. Sa largeur eſt de ſept milles, & ſon enfoncement d'environ trois lieues. Sur ſa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Oueſt, il y a des rochers noirs, ſemblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Naborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort eſcarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit auſſi des Bayes baſſes & de l'herbe ſur les Montagnes, mais ſans bois, & ſans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Eſt, de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'eſt un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes ſablonneuſes. Six petites Iſles de rochers ſont face à cette Pointe; l'une à la portée du fuſil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, eſt celle qu'on nomme l'Iſle des Pingouins, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Eſt

Iſle de Tomahauke.

Iſle des Pingouins.

au Sud Sud Oueſt, ſur un demi-mille de largeur de l'Eſt à l'Oueſt. Cette Iſle n'eſt compoſée que de rochers eſcarpés, excepté vers le milieu, qui eſt graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'eſt la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins, & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins, dans l'eſpace d'un quart d'heure. Il en auroit pris auſſi facilement trois milles, ſi ſa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chaſſer en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton ſur la tête, à meſure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions, & terraſſeroient un homme qui ne ſe tiendroit pas ſur ſes gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers ſéparés. Le fond eſt de mauvaiſe tenue, entre ces Iſles, & hors de la pointe la plus avancée. NARBOROUGH. 1669.

C'eſt au Nord de ces Iſles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Oueſt le *Port Deſiré*. Narboroug obſerva qu'on peut le découvrir, de l'Iſle des Pingouins. Il en eſt à trois lieues. Vers le milieu de Port Deſiré.

NARBOROUGH. 1669.

la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut eſt marqué de raies noires, cauſées par la chûte des eaux. Le ſommet en eſt plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye, la terre eſt bordée par des rochers eſcarpés, qui reſſemblent à de grandes murailles, & ſous leſquels il s'eſt formé un enfoncement ſabloneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute eſt ſéparée du Vaiſſeau.

Le Vaiſſeau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ſes deux Chaloupes, dans l'eſperance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu ſur le rivage, & brûler de l'herbe ſeche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ſes gens monta ſur les haureurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il ſonda le Havre en baſſe marée. Le mouillage y eſt très bon pour les grands Vaiſſeaux, pourvû qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois, & n'a preſque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes, & ſur des Dunes aſſez

larges, on voit quelques buiſſons, & de l'herbe ſeche & longue, qui croît en touffe. Le terroir eſt aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & ſemblable à du terreau. NARBOROUGH. 1669.

On n'avoit apperçu, juſqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narbourough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derriere des buiſſons, & ſur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta ſur une hauteur, où ſes gens avoient laiſſé, le jour auparavant, quelques braſſelets, ſous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que perſonne n'y avoit touché, il y laiſſa tout. Dans un lieu ſi déſert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couroient ſur les Montagnes. La curioſité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois ſauvages, dont les feuilles ſont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verds. Entre pluſieurs ſortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui reſſemblent à l'Ivraie & Productions naturelles du Port Deſiré.

NARBOROUGH. 1669.

dont les fleurs ſont blanches & jaunes. Il en trouva un autre, qui differe peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchiſſement très ſalutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à ſe reſſentir du ſcorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, ſont en abondance ſur le rivage, au pied des rochers. Une petite Iſle fort peuplée de Veaux marins, offre auſſi quantité d'oiſeaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buiſſons, & qui ſe laiſſent prendre ſur leurs nids.

Narborough y paſſe l'Hyver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber ſon Vaiſſeau. D'ailleurs, la vûe portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorſqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux ſources d'eau douce ; l'une dans une petite Anſe, à demi mille du rivage, en remontant la riviere ; l'autre dans une Vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaiſſeau étoit venu mouiller. Ces ſources ſont petites, & l'eau en eſt un peu ſaumache ; » car dans » ces Vallées arides, le terroir eſt natu-

» rellement ſalé : la terre & les rochers » ſont couverts de ſalpêtre, comme d'un » verglas.. NARBOROUGH. 1669.

Pendant qu'on travailloit au Vaiſſeau, Narborough pénétra dans diverſes parties du Pays. A deux milles au Nord-Oueſt, il le trouva plein de hauteurs, aride, ſans bois & ſans eau. On y voit néanmoins des Vallées aſſez baſſes, mais ſeches, dont la terre eſt la nature du ſalpêtre, & quelques buiſſons diſperſés, dont la feuille reſſemble à celle de l'Aubépine. Les plus petits produiſent une eſpece de petites noix de galle, dont la graine eſt auſſi piquante que le poivre. Le terroir, en général, eſt graveleux & ſabloneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creuſant, on y trouve du ſable, mêlé de gravier & de roche, ſans aucun ſigne de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pieces de roches. Du haut des Montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des Dunes à peu près ſemblables à la terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la premiere fois, dans ce terroir, s'y fatignent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neufs bêtes qui reſſembloient à des Daims, mais plus hautes, le cou plus Deſcription du Pays.

NARBOROUGH. 1669.

long, la tête ſans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorſqu'il en fut à la portée du fuſil, elle prirent la fuite, en henniſſant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur griſe, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne puſſent voler, elles ſe ſauverent par la vîteſſe de leur courſe. Un chien, qui fut lâché ſur elles en coupa une; mais ſans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les Montagnes.

Iſle des Veaux marins. Combien les Anglois en tuent.

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ſes deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une maſſue & d'un bâton, avec leſquels il entra dans le Havre de l'Iſle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'eſpace d'une demie-heure, ſes gens en tuerent quatre cens. Auſſi-tôt qu'ils étoient aſſommés, d'un ſeul coup qu'on leur donnoit ſur la tête, il leur faiſoit couper la gorge, pour les ſaigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles eſt ordinairement celle d'un Veau. Ils reſſemblent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le muſeau. La femelle n'a pas moins de reſſemblance, par devant, avec la Lionne,

excepté qu'elle eſt toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval ; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere. Ils ſont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, juſqu'à deux nâgeoires, ou deux pieds forts courts, qui en ſont l'extrêmité. Ils en ont deux autres à la poitrine ; de ſorte qu'ils peuvent marcher ſur terre, & grimper même ſur les rochers & ſur des montagnes aſſez hautes. Ils ſe plaiſent à coucher au ſoleil, & à dormir ſur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair eſt auſſi belle que celle de l'Agneau, très bonne dans ſa fraîcheur, & meilleure encore lorſqu'on la tient un peu dans le ſel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'aprêter, étoient des plus jeunes, & tetoient encore leurs Meres. Elles bêlent en arrivant à terre & les Petits s'en approchent en bêlant, comme des Agneaux. Une vieille Mere en allaite quatre ou cinq, & chaſſe ceux qui ſe préſentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraiſſer les

NARBOROUGH. 1669.

Uſage qu'ils en font.

NARBOROUGH. 1669.

plus gros, dont ont tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres uſages du Vaiſſeau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut auſſi bonne aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en ſervoient, pour leurs ſalades, qui étoient compoſées de feuilles de pois verds & d'autres herbes.

Llamas ou Guanacos.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, ſemblable aux Daims, dont il avoit déja rencontré quelques-uns, mort, & ſans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine aſſez longue, couleur de roſe ſeche. Sous le ventre, ſa laine étoit blanche. Il étoit de la groſſeur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le muſeau, & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou, de l'eſpece de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou Guanacos. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bézoar, ſur un ancien récit de quelques Eſpagnols des Indes occidentales; mais ſes recherches furent inutiles. Dans la ſuite, il rencontra pluſieurs troupes de ces animaux, au nombre

de trente & de quarante. Il vit auſſi des Renards, des Chiens ſauvages, & cinq ou ſix Lievres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'apperçut point d'autres oiſeaux, que des Milans, ſemblables à ceux de l'Europe, & de petits oiſeaux qui reſſemblent aſſez à la Linotte. Entre pluſieurs ſortes de Mouches, il vit de groſſes abeilles. NARBOROUGH. 1669.

Quelques Anglois du Vaiſſeau, qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes ; d'où Narborough conclut, que les ſeules richeſſes de cette Côte ſont l'abondance extraordinaire du poiſſon. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les Veaux marins, Pingouins & les autres oiſeaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui ſont extrêmement gras. Il vit nâger des Véaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poiſſon dans la gueule. Abondance de poiſſon.

Un autre jour, il remonta la riviere avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Iſle, qui eſt couverte de broſſailles & s'étreciſſant au-deſſus, elle tourne au Sud-Oueſt. Dans ce détour, on rencontre une au- Inſcription laiſſée par Jacques le Maire.

NARBOROUGH. 1669.

tre Iſle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buiſſons. Narborough deſcendit dans cette Iſle. Il fut ſurpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroiſſoit avoir fait partie d'un mât, dreſſé avec ſoin, & ſur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inſcription en Langue Hollandoiſe (58), qui portoit les noms de Jacques le Maire & ſes Compagnons, avec l'année & le deſſein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite

(58) L'Auteur a pris ſoin de conſerver juſqu'à l'ordre des lignes:

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Geneaenet eendracht
En Hoorn Gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertok-
ken met een
Schip d'een-
dracht Den
January:
M. D C. X V I.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Ares Claſſen.
Jan Corns Schots.
Claes Janſſen Ban.

boéte de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais ſi mangée de rouille, qu'il fut impoſſible d'y rien déchifrer. Narborough grava, ſur la planche, avec ſon couteau, le nom de ſon Vaiſſeau, & la date de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Iſle, l'Iſle de le Maire. De-là, étant paſſé au rivage du Nord, il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les Guanacos, les Renards, les Lievres, les Chiens & les Chats ſauvages ſe préſenterent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chaſſé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal eſt de la groſſeur d'un Hériſſon, & ne lui reſſemble pas mal. Il porte, ſur ſon dos, une écaille, dont il ſe couvre comme d'une cuiraſſe, & qui ne peut être entammée par la morſure des chiens. On vit des Rats, en pluſieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches ſur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches, quelques Perdrix, & quantité de Milans; mais

NARBOROUGH. 1669.

Iſle de le Maire.

Armadillo, animal ſingulier.

NARBOROUGH. 1669.

on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traverſa une petite Baye, d'environ deux mille de long, & large de trente pieds, qui forme une Iſle de la même longueur. Il nomma cette Iſle, l'Iſle des Lievres, parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une ſeule troupe.

Narborough prend poſſeſſion du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le 25 de Mars, après avoir pris la réſolution de partir le jour ſuivant, il dit à ſon Equipage: » Meſſieurs, vous » êtes témoins qu'aujourd'hui je prens » poſſeſſion de cette Côte, du Port » Deſiré, & de tout le Pays des deux » côtés, pour S. M. Charles II, Roi » de la Grande-Bretagne, & pour ſes » Héritiers. Enſuite il fit tirer trois » coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre pou- » voit s'attribuer, ſur un Pays où le » Maire & d'autres Voyageurs avoient » relâché avant les Anglois.

Le lendemain (59) il fit voile au

(59) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 16 de Mars, à ſix heures du matin, lorſque le Soleil parut ſur l'horiſon à l'Orient, la Lune ſe coucha ſous l'horiſon à l'Occident, après s'être éclipſée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à ſix heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de difference entre le Méridien de Londres & le Mé-

Nord, avec plus de ſoin, que jamais, de vérifier ſes obſervations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (60), d'où il ſuivit la Côte, à trois lieues de diſtance, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il apperçut, à l'Oueſt, une petite Iſle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face eſt élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes ſont

NARBOROUGH. 1669.

Obſervations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

ridien du Cap Blanco. Ce Cap eſt à quarante ſept dégrés vingt minutes de latitude Méridionale, au Sud-Eſt de l'Amérique. Il vit l'Eclipſe au Sud-Eſt de l'Amérique, à ſoixante-dix dégrés de longitude Oueſt du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entiere, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant ſon calcul, le Cap Blanco eſt à ſoixante neuf dégrés ſeize minutes de longitude Oueſt du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juſte, quoiqu'il en eût été plus ſûr, ſi la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainſi le Cap Blanc eſt à quarante-ſept dégrés vingt minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-un dégrés cinquante-ſix minutes de longitude Oueſt du Lezard. Diſtance Méridienne à l'Oueſt 1014 lieues, un mille $\frac{6}{10}$ du Lezard. Le Port Deſiré eſt à quarante ſept dégrés quarante-huit minutes de latitude du Sud, & à ſoixante un dégrés cinquante-ſept minutes de longitude Oueſt du Lezard. L'Iſle des Pingouins eſt à quarante-ſept dégrés cinquante-cinq minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-un dégrés cinquante-ſept minutes de longitude Oueſt du Lézard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-ſept degrés trente minutes à l'Eſt. *Ibid*, *pages* 68 *& précédentes*.

(60) A quarante-huit dégrés dix minutes de latitude, ſur la Côte des Patagons.

NARBOROUGH. 1669.

rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre eſt baſſe, avec une Pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, eſt plein de rochers. A deux lieues de cette petite Iſle, on trouva vingt-trois braſſes, ſur le même fond de ſable noir. Le Vaiſſeau s'approcha juſqu'à cinq mille de la Côte; & de l'Iſle, juſqu'au Port Saint-Julien, on ſila, la ſonde à la main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, fond de ſable fin & noir. Lorſqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Iſle, le rivage court Sud Sud-Oueſt & Nord Nord-Eſt. A l'extrêmité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & eſcarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît diviſé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'éleve en rond juſqu'au ſommet. C'eſt-là qu'eſt le Port Saint-Julien.

Sa ſituation.

L'embouchure eſt au milieu de la (61) Baye; mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de

(61) A quarante-neuf dégrés dix minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-trois dégrés dix minutes de longitude du Lezard. La variation de l'Aiman ſe trouve de ſeize dégrés dix minutes à l'Eſt.

la

la découvrir de la Mer. On eſt obligé, dans la baſſe marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, eſt élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui ſe terminent en pain de ſucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Iſle à Saint-Julien. NARBOROUGH. 1669.

Narborough fit jetter l'ancre dans la Baye, ſur douze braſſes, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyé pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaiſſeau y pouvoit être en ſûreté : mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute eſpérance de la revoir. L'Equipage parut allarmé de ſe trouver réduit à naviguer ſeul, dans une Mer orageuſe & ſur des Côtes inconnues, ſans aucune reſſource, ſi l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur repréſentant les richeſſes du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough l'encourage.

NARBOROUGH. 1669.

Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumieres & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la ſenne jettée à l'Eſt, ramena cinq cens poiſſons, gris & couverts d'écailles, de la groſſeur du mulet, & quantité d'huitres & de moules, qui ſe trouvent ſur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin ſalé, rendirent la joie & le courage aux Anglois.

Salines du Port S. Julien.

Le 22, Narborough viſita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & ſur lequel il trouva deux pouces d'épaiſſeur d'un ſel très-blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux ſacs; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de deſſous l'eau. Ce ſel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Voyages de Narborough dans les Terres.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint ſi forte, & les tempêtes ſi fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de ſerrer les agrets, pour remettre au Printems le paſſage du Détroit. Le mouillage étoit ſûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gi-

bier & d'oiſeaux. Narborough, ayant fait goûter ſon projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ſes découvertes & de ſes obſervations (62). Le 6 de Mai, il fit ſept ou huit milles dans les terres au Nord-Oueſt. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes, couvertes d'herbes. Sur le ſommet des Montagnes, comme dans le fond des Vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huitres, les unes ſur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes

NARBOROUGH. 1669.

(62) Le 7 de Juin, vers le ſoir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit diſtinctement les Etoiles qui ſont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre ſont près du Pôle. Narborough en remarqua pluſieurs autres, de la premiere & de la ſeconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des obſervations; particuliérement l'Etoile au Sud de l'Ariadne; celle qui eſt à la tête de l'Hydre; celle qui eſt dans l'œil du Pan; celles qui ſont à la ſerpe de Tucan, & celles qui ſont à ſa cuiſſe & à ſon dos; celles qui ſont à la tête, à l'aîle & au corps de Grus. Mais les plus grandes ſont celles du premier pied du Centaure & de la Croiſade. Les autres Etoiles ſont de la troiſiéme, de la quatriéme & de la cinquiéme grandeur. On remarquoit auſſi fort diſtinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle eſt le pied de la Croiſade, & qui ſe voit toujours à plein, lorſque la Croiſade eſt ſur l'Horiſon, comme elle y eſt toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemiſphère Méridional, ne differe point de celui de l'Hemiſphère Septentrional: mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des obſervations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui eſt à la queue de la petite Ourſe au Nord. *Ibid, pages 80 & précédentes.*

NARBOROUGH. 1669.

qu'il eût jamais vûes, car elles avoient juſqu'à ſept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient là depuis le Déluge univerſel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne ſource d'eau dans les montagnes, & pluſieurs ſalines à ſix milles dans les terres.

Or trouvé dans des écailles de Moules.

Un Volontaire du Vaiſſeau ſe promenant dans une petite Iſle, qu'on nomma l'Iſle de Juſtice, rencontra deux écailles de Moule, attachées enſemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement ſurpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui ſembloit avoir été battu au marteau. On voyoit ſouvent des Autruches, des Guanacos, & des Renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y euſſent couché, & des reſtes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir, car la chair qui reſtoit autour des os paroiſſoit crue. Narborough demeura perſuadé que c'étoient des Sauvages, & que le

Traces d'hommes.

feu qu'ils allumoient ne ſervoit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfans. Il ne douta point qu'ils ne viſſent les Anglois, & que la crainte ne fut la ſeule raiſon qui les empêchoit de ſe faire voir. Mais la vie qu'ils menent, dans ces affreux déſerts eſt plus miſérable que celle des [illegible]es ſauvages. Ils doivent même ſe trouver quelquefois dans une extrême diſette, puiſque tous les lieux où les Anglois pénétrerent, ſont également dépourvûs de fruits, d'herbes & de racines. A l'Oueſt les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vûe, que hauteurs ſur hauteurs, ſans arbres & ſans buiſſons. Les ſommets de ces Montagnes ſont aſſez unis; &, dans pluſieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'eſt que de la neige fondue, puiſque l'eau ceſſe de couler lorſqu'il n'y reſte plus de neige.

NARBOROUGH. 1669.

Miſérable vie des Sauvages.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'eſpace de quatre mille à l'Oueſt, virent, ſur une Montagne, ſept Indiens, qui les découvrirent auſſi, & dont trois vinrent à quelque diſtance au-devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les fléches, une peau ſur leurs épaules, une autre ſur la tête; & aux pieds, des

Les Anglois en rencontrent ſept.

NARBO-ROUGH. 1669.

morceaux de peau qui leur ſervoient de ſouliers : le reſte du Corps étoit nû ; mais ils avoient le viſage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher aſſez pour ſe laiſſer toucher, ſembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Eſpagnols, ils n'oſoient ſe fier à ce qui leur reſſembloit. Ils reculoient à meſure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faiſant ſigne de retourner au Vaiſſeau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroiſſoit ſortir du fond de leur goſier, *ozse, ozse.* Cependant ils prirent quelque bagatelle qu'on leur jetta, telle qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont il ne voulurent pas goûter. Ils n'avoient point de braſſelets. Leurs regards étoient extrêmement farouches ; mais ils étoient bienfaits quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroiſſoient fort timides, auſſi prirent-ils la fuite, lorſqu'ils en purent trouver l'occaſion. Le reſte de leur troupe s'étoit arrêté ſur la Montagne.

Inventaire d'un paquet enlevé aux Sauvages.

Dans un autre Voyage, quelques Anglois trouverent un paquet de peau, & deux Chiens attachés enſemble au pied d'un buiſſon. Pluſieurs Indiens,

qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peaux, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brasselets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des fléches, des écailles de Moules & d'Armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos, cousues ensemble, avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de Moules paroissoient formées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté. Les Chiens lui parurent une sorte d'Epagneuls, assez gros, & si familiers qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise, mais on les avoit peint de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

NARBOROUGH. 1669.

Leurs Chiens.

NARBOROUGH. 1669.

Malgré cette triſte peinture du Pays des Patagons, Narborough aſſure que du côté de l'Oueſt, où il fit près de vingt mille, » la terre eſt en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes ſortes de beſtiaux; » qu'il n'y manque que du bois pour » bâtir, & que les Montagnes n'y étant » pas trop hautes, ni l'air mal ſain, il » n'y a peut-être pas de meilleure Contrée en Amérique (63), il y trouva un ruiſſeau d'eau douce, & des étangs d'eau ſalée, d'une aſſez grande étendue. Les Guanacos s'y préſentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autruches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus groſſes & plus griſes que les nôtres, des Bécaſſines, des Oies ſauvages, & quantité de petits oiſeaux; des Milans, de petits Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens ſauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuſe ou féroce, ni rien qui puiſſe incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (64).

Jugement de Narborough ſur le Pays des Patagons.

Cette opinion, ne l'empêcha point de retourner vers le milieu de Septembre, au Port Deſiré, pour y faire

L'Auteur vante les rafraîchiſſemens de cette Côte.

(63) Page 90. (64) Page 91.

de nouvelles proviſions de Veaux marins, de Pingouins & d'œufs de ces Oiſeaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la même abondance, au Port S. Julien. Il vante extrêmement les rafraîchiſſemens de cette Côte. » Pourvû » qu'on ait du ſel, dit-il, on s'y pour- » voit fort bien, & je puis aſſurer que » ces proviſions ſe conſervent quatre » mois & plus, lorſqu'on s'entend bien » à les ſaler. On trouve autant de ſel, » qu'on en veut, au Marais de S. Ju- » lien, & je crois même qu'en Eté, » on en peut faire au Port Deſiré, car » il y a du ſel ſeché dans des trous de » rochers. Il y a auſſi pluſieurs baſſes, » où l'on peut creuſer, pour en tirer » du ſel, après y avoir fait entrer l'eau » de la mer. Outre les Pingouins, on » y voit quantité de Pies de mer, de » Canards, de Mouettes, de Pigeons » blancs de mer, de Plongeons, qui » ont la gorge blanche, & de Foul- » ques (65).

NARBOROUGH, 1669.

Mais il eſt temps de ſuivre Narborough au principal théâtre de ſes obſervations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & ſix jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé Beachy-head, & la Montagne de Saint

Il met à la voile près le Détroit.

(65) Page 96.

NARBOROUGH. 1669.

Yves (66). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la riviere de Sainte Croix va ſe jetter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau temps (67). C'eſt-là que la riviere de Galleoges ſe joint à la mer. Le 22, il ſe vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (68).

Sillage du Vaiſſeau.

Dans tout ce parage, c'eſt-à-dire, depuis le Cap des Vierges, juſqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & deſcend : elle a ſon cours, comme ſur les autres Côtes. On compte ſix heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux eſt de quatre braſſes ; & les Anglois remarquerent qu'à onze heures, lorſque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quan-

(66) A cinquante degrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés trente-ſept minutes à l'Eſt.

(67) A cinquante & un degrés trente minutes de latitude du Sud.

(68) Ce Cap, qui eſt au Nord de l'entrée, eſt à cinquante-deux degrés vingt-ſix minutes de latitude, & à ſoixante cinq degrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lézard ; & à la diſtance Méridienne de 1062 lieues à l'Oueſt du Lézard. On y trouva la variation de l'Aiman, de dix-ſept degrés à l'Eſt. *Ibidem, pages 98 & précédentes.*

tité d'herbes qui ſe détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaiſſeau ſe trouvoit devant la *Pointe de Poſſeſſion*, d'où il ſuivit la Côte Septentrionale. La ſonde, qui fut jettée partout, donna 22, 18, 16, 12. & 9 braſſes, ſur un fond ſabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit ſuivant leur poſition; d'autant plus qu'il ne connoiſſoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris ſeulement qu'il eſt ſerré entre des terres qui ſemblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir. NARBOROUGH. 1669.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord Nord-Eſt. Il porta au Sud-Oueſt-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit ſi forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaiſſeau ſur des briſans qui ſont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze braſſes à côté, vers le Canal. Ces briſans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repouſſé par la marée, & combattu par le vent, qui Embouchure du Détroit.

NARBOROUGH. 1669.

devint Nord-Oueſt, fut contraint de ſortir du Détroit, & de jetter l'ancre à vingt-cinq braſſes, ſur un fond de cailloux, pour y paſſer toute la nuit.

Diſtance du premier au ſecond, & ſa deſcription.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, juſqu'au ſecond. La route, de l'un à l'autre, eſt au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, & au Nord-Eſt-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au ſecond, il y a ſept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord juſqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le ſecond Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A ſa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Eſt, forme une Baye, & préſente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit braſſes, ſur un fond de ſable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent ſouffle entre le Nord Eſt & le Sud-Oueſt, il faut mouiller à l'Oueſt. Les vents d'Oueſt regnent beaucoup dans ce Canal.

Second Détroit.

Narborough, avançant la ſonde en main, dans le ſecond Détroit, trouva vingt-huit & trente braſſes, ſur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale, de ce Détroit, forme

une Baye à la pointe Orientale, & n'eſt qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Oueſt-Sud-Oueſt, & Eſt-Nord-Eſt. A la ſortie, qui eſt à l'Oueſt, la Côte eſt de rochers blancs, eſcarpés, & la partie Méridionale ſe forme en pointe. La Côte du même côté tourne au Sud-Eſt depuis cette pointe, & court enſuite au Sud; ſon rivage eſt bas. La Côte Septentrionale, qui eſt de rochers blancs, offre une pente propre à débarquer, & tourne au Nord: elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre braſſes d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Oueſt de ce Détroit, on remontre trois Iſles, qui paroiſſent autant de rochers eſcarpés, & qui forment un Triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Oueſt-Sud-Oueſt. La plus petite & la plus orientale, s'appelle S. Barthelemi; la plus grande & la plus occidentale, *Eliſabeth*; & celle du milieu, qui eſt la plus méridionale, l'Iſle Saint Georges, nommée auſſi l'Iſle des Pingouins, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Eliſabeth, ſur un fond de ſable fin &

NARBOROUGH. 1669.

NARBOROUGH. 1669.

noir, à huit braſſes : la pointe orientale de l'Iſle leur demeuroit au Sud-Quart-d'Eſt.

Iſle Eliſabeth.

Le lendemain, Narborough ne put réſiſter à la curioſité de deſcendre à terre. Il s'y trouva, preſqu'auſſi-tôt environné de dix-neuf Inſulaires, auxquels il fit quelques préſens, qui les rendirent fort traitables. Enſuite il ſonda le Canal, entre l'Iſle d'Eliſabeth, & celle de Saint Barthelemi : ſa largeur eſt environ d'un mille ; ſa profondeur de trente-huit braſſes au milieu, & de neuf à dix, près du rivage, ſur un fond graveleux.

Peinture des Inſulaires.

Les Inſulaires, qu'il eut le tems d'obſerver mieux en retournaut à bord, ſont d'une taille médiocre & ramaſſée ; mais aſſez bien faits. Ils ont le viſage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ſerrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes ſur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps eſt peint de rouge, détrempé avec de la graiſſe ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, ſont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement eſt

de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, faufilées enſemble, ſans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecoſſe portent l'eſpece de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets ſont des peaux d'oiſeaux, avec les plumes; & pour chauſſure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils ſont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorſqu'ils ſont en action; & demeurant nuds, depuis la tête juſqu'aux pieds, ils ne paroiſſent pas ſenſibles à la plus forte gelée, qui faiſoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil ſur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une piéce de peau à la ceinture. Elles ſont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des braſſelets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille eſt un peu moins haute, & leur viſage moins plein. Elles parlent auſſi d'un ton plus doux. Le langage des hommes eſt rude & groſſier: ils répétoient ſouvent le mot *Urſa*;

NARBOROUGH. 1669.

NARBOROUGH. 1669.

& ſi quelque choſe leur déplaiſoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du goſier. Ils ſe nourriſſent indifferemment de chair & de poiſſon, c'eſt-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'apperçut point qu'ils euſſent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît reſpecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approcherent d'eux ſans crainte, l'arc & deux fleches à la main. La longueur de leurs arcs eſt d'environ quatre pieds; & celle de leurs fléches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles ſont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguiſé, & de deux plumes : la corde eſt un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, ſemblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Iſle, vis-à vis la Terre-ferme.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, ſur un fond graveleux, & huit braſſes d'eau. La marée y monte & deſcend de dix pieds, ſans pouvoir incommoder les Vaiſſeaux. Deux ruiſ-

NARBO ROUGH. 1669.

eaux d'eau douce y coulent à peu de diſtance. Elle eſt entourée d'arbres, fort ſemblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamétre, & de quarante pieds de long, & dont le bois eſt propre à la charpente. On y trouve auſſi des Groſeliers ſauvages, & pluſieurs autres arbriſſeaux. Après avoir employé plus de trois heures à le viſiter, Narborough, lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa ſituation eſt à neuf lieues au Sud de la Baye de Sueeptakes (69). Elle offre une Pointe ſabloneuſe & baſſe, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui eſt chargée de quelques arbres.

Sa Deſcription.

Cette Baye d'eau douce gît Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la diſtance de ſix lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne ſe montre point, lorſqu'on vient du Nord, juſqu'à ce qu'on ſoit Nord-Oueſt & Sud-Oueſt, avec la Pointe de Sainte-Anne; car la Baye eſt dans un petit coin, au Nord-Oueſt, & la terre, à ſon Oueſt, eſt baſſe, en pointe & ſabloneuſe. En avançant un peu dans les terres qui l'environnent, on trouve des

(69) L'Auteur ne déſigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de ſon Vaiſſeau.

NARBOROUGH. 1669.

Vallées remplies de beaux arbres verds, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & reſſemblent à celles du Bouleau. Pluſieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, ſemblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été ſans Habitans. En venant du Nord, on voit ſur la Pointe de Sainte-Anne, d'aſſez grands buiſſons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, eſt pleine de rochers, ſans en être plus dangereuſe, & l'on peut la ſuivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine*.

Deſcription du Port de Famine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois dégrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-huit dégrés neuf minutes de longitude Oueſt du Lézard (70). Il y parcourut les terres, en divers endroits, ſans y trouver aucune eſpece d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux ſortes d'arbres, qui ſoient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (71); l'autre, qui reſſemble au Hêtre; mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trou-

(70) A la diſtance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt, ſuivant l'Eſtime.

(71) L'Auteur le prend pour le Winterbark, qui ſe vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

ve de deux pieds & demi de diamétre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y ſont aſſez bonnes, quoique le terroir ſoit aride & ſabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord Queſt du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des Montagnes fort hautes, dont les ſommets paroiſſent nuds & ſtériles : quelques-unes ſont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élevent en pointes. On trouve ſur le rivage, & dans l'eau douce, des Canards & des Oies ſauvages, & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough eſt porté à croire que les Montagnes ne ſont pas ſans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit ſigne de la main vers les Montagnes. NARBOROUGH. 1669.

Le Cap Forward eſt la terre la plus méridionale du grand Continent de l'Amérique (72). Ce qu'on découvre du Pays, derriere ce Cap, n'offre que des Cap Forward.

(72) A cinquante trois degrés cinquante-deux minutes de latitude du Sud, & à ſoixante huit degrés quarante minutes de longitude Oueſt du Lézard, à la diſtance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Oueſt. La variation de l'Aiman s'y trouva de ſeize degrés à l'Eſt.

NARBOROUGH. 1669.

rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest regnent le plus.

Baye de Wood.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il se trouva devant le Cap de Hollande, près duquel sont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Descordes, celle de Forteſcüe, & le Cap Galant, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & Monmouth, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Forteſcüe. Plus, à l'Ouest, sont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap Galant n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de Forteſcüe à l'Ouest. On croiroit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest; car la Côte Méridionale cour-

Differentes Isles, & leurs noms.

Bras Anglois.

si fort vers le Nord-Oueſt, qu'elle ôte la vûe de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Iſle Charles, l'autre plus à l'Oueſt. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit pluſieurs de ces animaux. NARBOROUGH, 1669.

Depuis le Cap Forward juſqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Oueſt Quart-de-Nord-Oueſt; depuis le Cap de Hollande juſqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Oueſt Nord-Oueſt; depuis le Cap Galant juſqu'à une Pointe baſſe vers l'Oueſt, trois lieues au Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale, juſqu'aux Iſles que Narborough nomma les *Iſles Royales*. Il donna le nom d'Iſle *Rupert*, à l'Iſle la plus Occidentale, qui n'eſt éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Paſſage*, à la Pointe baſſe, qui eſt vis-à-vis de l'Iſle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du paſſage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Eliſabeth, à la Pointe qu'il nomma la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en

Cap de Hollande.

Cap Galant.

Iſles Royales.

Pointe des Baleines.

NARBOROUGH. 1669.

vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Baye d'Elisabeth, & Rivieres de Saint Jerôme.

Le Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Riviere de Saint Jerôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Isles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une riviere d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe ; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, Riviere de Batchelor. Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sabloneux. Cette Rade de la Riviere de Batchelor reçut des Anglois, le nom de Rade d'York.

Riviere de Batchelor.

Le Cap de Quade eſt ſur la Côte Septentrionale. Il eſt compoſé de roches eſcarpées, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé ſur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une eſpece de coude, la terre, des deux côtés, ſemble ſe joindre; mais l'entrée du Paſſage ſe découvre à meſure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'eſt que de quatre milles. Ses deux Côtes ſont eſcarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, ſur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui ſe nomme la Baye de *Ridder*. Narborough n'y entra point; mais, ſi le mouillage eſt bon, c'eſt la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaiſſeaux à couvert de toutes ſortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du paſſage juſqu'au Cap de Quade, en eſt le plus tortueux, d'où Narborough prit occaſion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Iſles, à l'Eſt du Cap de Quade.

NARBOROUGH. 1669.

Baye de Ridder.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, ſur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade,

Cap Monday ou du Lundi.

NARBOROUGH. 1669.

un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'eſt-à-dite du Lundi. La largeur du Détroit y eſt de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anſes & des Iſles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, ſtériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Oueſt, & court Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, juſqu'au Cap Upright, c'eſt-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui eſt un rocher eſcarpé ſur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond ſur deux cens braſſes, à la portée du fuſil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, pluſieurs Anſes, & quantité de petites Iſles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles ſont en falaiſes. Vers midi, on paſſa devant une autre Iſle, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Iſle Weſtminſter*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites

Iſle de Weſtminſter.

petites Iſles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers* ou de Gens de Loi. De l'Iſle de Weſtminſter, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large. NARBOROUGH. 1670.

Depuis le Cap Monday juſqu'au Cap Deſſeada, qui eſt à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud (73), la direction du Détroit eſt Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, & Sud-Eſt Quart-de-Sud. Ces deux Caps ſont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quade juſqu'à celui de Deſſeada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Oueſt demi Quart-d'Oueſt juſqu'à la Mer du Sud. Narborough nomme ce bras, *Long-reach*, ou Bras long, tandis que ſes gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y ſont continuellement élevées, pleines de rochers ſtériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade juſqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aſpect de cette terre, la Cap Deſſeada.

Terres nommées Déſolation du Sud.

(73) A ſoixante-douze degrés cinquante-ſix minutes de longitude Oueſt du Lézard; diſtance de 1149 lieues du même Méridien. Variation de l'Aiman, dix minutes à l'Eſt.

NARBOROUGH. 1670.

nomma *South Déſolation*, c'eſt-à-dire, Déſolation du Sud. Le Cap *Pillar*, eſt à cinquante-trois degrés cinq minutes de latitude du Sud, & à ſoixante-douze degrés quarante-neuf minutes de longitude Oueſt du Lézard.

Suivant l'eſtime du ſillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ſes bras & ſes divers replis, cent ſeize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, juſqu'au Cap Deſſeada. Narborough obſerve ici, que pour ſortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut paſſer devant ce dernier Cap.

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

» Lorſque vous ſerez devant le Cap » Pillar, faites route, dit-il, au Sud-» Eſt Quart-d'Eſt, & même encore plus » à l'Eſt. Ne perdez pas de vûe la Côte » Méridionale; il y a, vers celle du » Nord, un ſi grand nombre d'Iſles & » de Golfes, qu'on pourroit s'y mé-» prendre & s'y briſer.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Iſles, aſſez proches l'une de l'autre. La plus Orientale eſt ſeule; & ſa figure eſt celle d'une mule de foin, ou d'un pain de ſucre. Les trois autres ſont plates. Elles ſont au Nord Nord-Oueſt du Cap Pillar, à ſix lieues de

distance ; & au Sud-Oueſt du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les Iſles de *Direction*. Il conſeille de doubler ces Iſlots, pour gagner l'embouchure du Détroit. NARBOROUGH. 1670.

Après la fatigue & l'ennui d'un ſi long paſſage, le Vaiſſeau Anglois ſe trouva ſur une Côte d'Iſles, peu éloignées du Continent, qui laiſſoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de Montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Iſles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de ſecours à tirer pour ſes beſoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Noſtra-Sennora-del Socoro, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Eſt, elle s'éleve en rond. Vers le centre, elle eſt plus baſſe qu'aux deux bouts, ce qui forme une eſpece de Selle. Au Sud, elle eſt bordée de rochers. Au Sud-Eſt, à l'extrémité de l'Iſle, on en voit deux fort pointus, qui ſont joints enſemble, & dont le ſommet eſt tout blanc de fiente d'oiſeaux. Cette Iſle a cinq ou ſix mares d'eau douce ; mais elle eſt ſans fruits, & preſque ſans herbe, parce que les bois y ſont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête ſauvage, & preſque pas d'autres oiſeaux que des

Les Anglois vont relâcher à l'Iſle de N. S. del Socoro.

NARBOROUGH. 1670.

Milans, des Oyes ſauvages, & des Mouettes ; en un mot, rien qui pût ſervir à leur nourriture (74). Ils paſſerent dans une autre Iſle, plus proche du Continent, qui leur parut reſſembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur eſt de quatre lieues, du Nord au Sud, & ſa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans ſon Routier, la nomma, de ſon propre nom, l'Iſle de Narborough, avec la frivole cérémonie d'en prendre poſſeſſion au nom du Roi d'Angleterre (75). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Iſles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Iſle qui reçoit le nom de Narborough.

On ne le ſuit, dans cette route, & juſqu'à Baldivia, ſur la Côte du Chili, d'où les obſtacles qu'il trouva de la part des Eſpagnols (76), & la fuite de plu-

(74) N. S del Socoro eſt à quarante-cinq degrés de latitude du Sud, & à ſoixante-onze dégrés quarante-deux minutes de longitude Oueſt du Lézard. Variation de l'Aiman, onze dégrés à l'Eſt.

(75) Il s'imagine, dit-il, qu'une Anſe du Continent, qui eſt d'environ trois lieues au Sud-Eſt de cette Iſle, eſt l'endroit qui eſt nommé S. Domingo, dans le Routier, à quarante-quatre dégrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(76) Pour concluſion des éclairciſſemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint perſuadé que ſi les Anglois pouvoient obtenir du Roi d'Eſpagne, la liberté du Commerce ſur cette Côte, ils en tireroient de très grands avantages. Les Habitans, dit-il, le deſirent beaucoup ; mais les Gouverneurs Eſ-

ſieurs de ſes gens, l'obligerent de retourner bien-tôt vers l'Europe, que pour l'accompagner à ſon retour, & le voir repaſſer, de la Mer du Sud, dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la deſcription fait le principal objet de cet Article. Ainſi, remettant la ſuite de ſes Obſervations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on paſſe à le repréſenter au commencement de l'année ſuivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit ſi claires, qu'il voyoit quelquefois à la diſtance d'une lieue. NARBOROUGH. 1670.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne ſe comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Deſſeada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Iſles de Direction, qui ſont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Oueſt de ce Cap. Une heure après, lorſqu'il les eut au Nord, à la diſtance de trois lieues, la ſonde ne put lui faire trou- 1671. Retour de Narborough par le Détroit de Magellan.

pagnols n'oſent y conſentir ſans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y ſoient contraints par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaiſſeaux de vingt ou trente pieces de canon, qui ſeroient en état de ſe mocquer de leurs défenſes. *Pages* 171 & 172.

NARBOROUGH, 1671.

ver fond que ſoixante-dix braſſes. On étoit à cinq heures du matin : le temps ne fut pas plutôt éclairci, qu'il apperçut le Cap Deſſeada, quoiqu'il reſtât encore de l'obſcurité ſur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Eſt du Vaiſſeau, à huit lieues de diſtance. Dans un temps clair, on le découvre de quinze ou ſeize lieues, comme celui de Pillar ; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais, d'Oueſt Sud-Oueſt, il gouverna Eſt Quart de Sud-Eſt, pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit, au-deſſus de l'eau, quantité de briſans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Oueſt du Cap Deſſeada, où les vagues s'alloient briſer avec une violence épouvantable. Le même ſpectacle ſe préſentoit juſqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuſe. A neuf heures du matin, le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaiſſeau, à la diſtance d'un mille & demi. Narborough fut ſurpris de ne trouver alors que cinquante-deux degrés, cinquante-une minutes de latitude du Sud, dans le même endroit, où, ſuivant ſon eſtime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux de-

grés cinquante-huit minutes. Il conseille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap sur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On est sûr alors de découvrir les quatre Isles de Direction, qu'il est toujours aisé de reconnoître à la description qu'il en a donnée. Lorsque le vent est à l'Ouest, les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité contre ces Isles, dont la plus Orientale est éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar est une pointe de rochers escarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Desseada fait la pointe Occidentale, & n'est gueres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Desseada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Est, & ne présente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Ouest du même Cap, à la distance d'environ quatre lieues, les brisans sont en grand nombre, & paroissent au-dessus de l'eau, comme des ruines de plusieurs anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncés: ce sont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois dégrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart-d'Ouest des Isles de Direction;

NARBOROUGH. 1671.

Conseils importans pour ceux qui rentrent dans le Détroit.

NARBOROUGH. 1671.

tant la premiere entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvû qu'on ait la vûe de la terre, le paſſage eſt ſans danger: mais ſi l'on vouloit entrer de la Mer du Sud, dans le Détroit, ſans l'avoir déja traverſé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Oueſt à l'Eſt, parce qu'à la ſortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit vers le Nord, il y a quantité d'ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Paſſage, que le Détroit même. On répete, avec Narborough, que le plus sûr eſt de ſuivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux, il faut gouverner Eſt Quart de Sud-Eſt, enſuite Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt Quart-d'Eſt. C'eſt dans cette direction, que le Canal court juſqu'au Cap de Quade (77).

Côte Septentrionale & ſes dangers.

Toute la Côte Septentrionale, tirant vers l'Eſt, depuis le Cap de Victoire, juſqu'au Cap Forward, eſt un Pays affreux, plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Détroit, à la diſtance de quinze lieues, vers l'Eſt, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Iſles hautes, bordées de rochers. On rencontre auſſi de

(77) *Ibid.* pages 182 & précédentes.

grandes Bayes, & des Anſes, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le Paſſage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on ſeroit expoſé mille fois au naufrage, ſurtout ſi le vent étoit à l'Oueſt, & le temps couvert; ce qui ne diſcontinue gueres pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte, entre le Cap de Victoire, & le Cap de Quade, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir. NARBOROUGH. 1671.

Le 6 Janvier, au ſoir, il jetta l'ancre devant la Riviere de Batchelor, avec la ſatisfaction d'y être à couvert des vents d'Oueſt & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui eſt d'ailleurs excellent ſur ſept, huit, neuf, dix ou onze braſſes, ſeroit celui du Sud, qui le traverſe; ſi la mer y pouvoit devenir fort haute; mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'eſt que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la riviere, l'eſpace de quatre milles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils euſſent pris le temps de la haute marée. Ils marcherent l'eſpace de cinq ou ſix mil- Obſervations ſur la riviere de Batchelor.

NARBOROUGH. 1671.

les, dans le Pays ; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inacceſſibles. Pluſieurs petits ruiſſeaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des caſcades naturelles dans les lieux eſcarpés. Les rochers ſont d'une eſpece de marbre blanc ; & les autres reſſemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits ; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déſerts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Riviere de Segars.

On remit à la voile, pour ſe rendre au Port de Famine. La vûe de la Riviere de Segars, devant laquelle on paſſa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, ſon Lieutenant (78), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêcherent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, juſqu'au ſoir du 14 de Février, où le Vaiſſeau ſortit heureuſement du Détroit, on ne vit qu'un ſeul Indien, qu'on ne put même

(78) L'Editeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finiſſant ici ſon Journal, ce qui ſuit eſt tiré de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du Swepftakes, qui continua le ſien juſqu'en Angleterre

engager à venir à bord. Il étoit nud, ſans arc & ſans fleches. On crut comprendre, par ſes ſignes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour ſortir d'eſclavage. NARBOROUGH. 1671.

Depuis le Cap Deſſeada, juſqu'à l'Iſle Eliſabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve en abondance, du bois & de l'eau douce; mais de cette Iſle, juſqu'au Cap des Vierges, les Anglois en chercherent inutilement dans pluſieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrerent dans celle de Gregoire, qui eſt après le Cap du même nom, cinq ou ſix milles, à l'Eſt du ſecond Détroit. Toutes ces Bayes ſont ſabloneuſes, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut dans une petite Anſe ſabloneuſe, trois ancres, au-deſſus des traces de la haute marée. Il deſcendit au rivage, dans l'eſperance d'y trouver du canon, & d'autres reſtes de quelque Vaiſſeau ſubmergé. Un de ſes Matelots y trouva quelques inſtrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclairciſſemens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancres

Cap & Baye de Grégoire.

Débris d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

NARBOROUGH. 1671.

étoient Eſpagnoles. A cinq ou ſix milles aux environs, la terre eſt remplie de Rats, qui ſe retirent dans des trous, comme les Lapins : quantité de coquilles, qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de Limpets.

Peuplade de Rats.

L'eau douce manque au Port Deſiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough qui avoit été ſi ſatisfait des rafraichiſſemens du Port Deſiré, y envoya ſa Chaloupe pour y faire de l'eau ; mais ſon étonnement fut extrême de la voir revenir ſans en avoir pû tirer plus de cinq ou ſix tonneaux, & d'une eau même qui étoit ſaumache. Il n'explique pas la cauſe de ce changement.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

Trois mois & demi, d'une heureuſe Navigation, firent arriver le Vaiſſeau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'eſtime de Peket, Lieutenant de Narborough, la difference de la longitude, depuis le Cap Blanco juſqu'au Cap Lézard en Angleterre, eſt de ſoixante degrés quarante-cinq minutes $\frac{5}{10}$, & la diſtance Méridienne, huit cens quarante lieues (79).

(79) *Ibidem*, pages 200 & précédentes.

§ V.

VOYAGE DE FROGER,

ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan.

INTRODUCTION.

Origine du deſſein de ce Voyage.

VERS l'année 1686, quelques Flibuſtiers de l'Iſle Saint Domingue fatigués d'avoir battu pendant pluſieurs années les Côtes de Carac, de la Nouvelle Eſpagne & de l'Iſle de Cube, ſans voir leur fortune plus avancée, réſolurent de tourner leurs brigandages ſur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoiſſoient deux Paſſages; l'un par terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui eſt incomparablement plus court, avoit été tenté avec ſuccès par quelques autres Avanturiers; mais outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui ſont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Eſpagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courſes. Le Paſſage du Détroit leur paroiſſant plus sûr, ils prirent cette route; & d'heureuſes témérités leur firent traverſer, ſans diſgrace, des écueils qui effrayent les plus habiles

Flibuſtiers qui paſſent dans la Mer du Sud.

INTRODUCT. Navigateurs. Ils ſe firent long-temps redouter des Eſpagnols du Chili & du Pérou, par les deſcentes continuelles qu'ils firent ſur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaiſſeaux, qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal diſciplinée, n'étoit pas capable de conduire ſes entrepriſes avec beaucoup d'ordre.

Conduite qu'ils y tiennent. D'ailleurs, les plus riches marchandiſes paroiſſant embarraſſantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite, ils ſe contentoient de les rançonner. Lorſqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou ſix mois, ils choiſiſſoient au large, quelqu'Iſle déſerte, où ils paſſoient le temps dans une vie ſenſuelle; & leurs proviſions n'étoient pas plutôt épuiſées, qu'ils retournoient au pillage.

Par quelles avantures ils repaſſent le Détroit. Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant ſept ans, ils penſerent à repaſſer dans la Mer du Nord. Ils ſe raſſemblerent dans l'Iſle Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui ſe ſentirent preſſés du deſir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le haſard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de

ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons ſans regret, & ſe mirent dans une Barque, réſolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent, ſur la Côte du Pérou, cinq Vaiſſeaux Marchands, entre leſquels ils choiſirent celui qui leur parut le plus propre à ſoutenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils ſe flatterent de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obſtacles ſembloient diſparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point juſqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils ſe virent réduits à conſtruire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richeſſes; & quoique leur nombre fût diminué par la faim & la miſere, les plus heureux arriverent à l'Iſle de Cayenne. INTRODUCT.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Iſle, & que d'autres retournerent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant ſe conſoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un ſecond Voyage, dans la Mer du Sud, & paſſerent en

INTRODUCT. France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ſes ſervices à M. de Genes, qui paſſoit pour unhomme entreprenant. Il lui fit goûter ſon deſſein. M. de Genes ſe rendit à la Cour, pour l'expliquer lui même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propoſitions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laiſſa le choix des Vaiſſeaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partiſans, que pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction s'intereſſerent dans ſon armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curioſité de voir une autre Hemiſphere, & l'eſperance de s'enrichir, engagerent à faire la Campagne avec lui (80).

Caractere de Froger. Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiariſé avec l'Hiſtoire du Monde, ſaiſit cette occaſion de ſervir utilement ſa Patrie. Il partit dans le deſſein d'obſerver tout ce qui merite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer ſur-tout à faire des

(80) Il publia ſa Relation, en 1698, lorſqu'il vit, dit-il, dans l'Epître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le ſilence ur leur Expédition. Un vol. *in*-12, à Paris, chez Michel *Brunet*.

Cartes particulieres de l'entrée des Ports & des Rivieres, ſoit par lui-même, ſoit en réformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précedé. On fait cas, en effet, de ſes Deſcriptions & de ſes Plans. Il en a retranché les détails inutiles ; & juſqu'à lui, la Marine Françoiſe n'avoit rien eu de plus exact ſur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt. INTRODUCT.

1695. Eſcadre Françoiſe, & ſon départ.

L'Eſcadre de M. de Genes étoit compoſée de ſix Vaiſſeaux (81). Elle ſortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695 ; & ſe trouvant le premier de Juillet, à la vûe du Cap-Verd, elle prit des rafraîchiſſemens à l'Iſle Françoiſe de Gorée. Froger en donne la Deſcription, & s'étend ſur les Négres de Rufiſque,

(81) On doit toujours le nom des Vaiſſeaux à l'Hiſtoire de la Marine : 1°. Le Faucon Anglois, de quarante-ſix pieces de canon, & de deux cens ſoixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2°. Le Soleil d'Afrique, de trente deux pieces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du Parcy, Capitaine de Frégate légere 3°. Le Séditieux, de vingt-ſix piéces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de la Roque, Capitaine de Frégate légere. 4°. La Félicité, Corvette de huit pieces de canon, & de quarante hommes. 5°. La Glouronne, Flute de dix pieces & de quatre hommes. 6°. La Féconde, Flute, de quatre pieces & de vingt hommes. Ces deux Flutes, portoient deux Mortiers & ſix cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

FROGER. 1695.

ſans rien ajouter à ce qu'on a vû, ſous toutes ſortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Eſcadre François alla porter la guerre, dans la Riviere de Gambra, ou Gambie, au Fort Anglois de Saint James, qui ſe rendit avec peu de réſiſtence. Les Rois Afriquains, de pluſieurs Contrées voiſines, rendirent honneur au Pavillon de France. Enſuite M. de Genes, traverſant la grande Mer qui ſépare l'Afrique du Bréſil, arriva le 24 de Novembre aux Iſles de Sainte-Anne, qui ſervoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorſqu'ils entreprirent la Conquête du Bréſil. Elles n'en ſont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui eſt entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre du côté de la Terre ferme, une Anſe fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les ſeuls rafraîchiſſemens qu'on y trouve, ſont quelques fruits ſauvages, du pourpier, & de petites ceriſes canelées, qui ont à peu près le goût des nôtres; mais on eſt réjoui par le chant d'une infinité de petits oiſeaux, qui rempliſſent les Bois dont ces Iſles ſont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal, eſpece de petit Moineau, dont

Son Expédition à la Riviere de Gambie.

Cardinal.

les aîles & la queue ſont noires, & le reſte du corps d'une couleur d'écarlate très vive, ſi toutes ſes obſervations n'étoient tombées ſur le Colibri, petit oiſeau de la groſſeur du Hanneton & d'un plumage verd. C'eſt un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire ſa ſubſtance des fleurs, comme les Abeilles; ſon nid eſt de la groſſeur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il eſt fait d'un coton très fin, & ſuſpendu à des branches fort menues (82). Les deux autres Iſles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaiſſeaux peuvent paſſer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anſe fort commode pour carener les Vaiſſeaux, & celle du Sud n'eſt qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Iſles, on apperçoit, ſur la Côte, un petit Bourg Portugais. FROGER. 1695. Colibri.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on ſe trouva devant deux grandes Roches, aſſez éloignées l'une de l'autre, qui s'élevent comme deux pains de ſucre à l'embouchure de la Riviere de Janeïro. La deſcription de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faiſons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui Cap de Frie.

(82) Page 62.

FROGER. 1695.

de l'entrée de la Riviere. Après avoir payé assez cher les rafraîchissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Isle *Grande*. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de Bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entieres d'Orangers & de Citroniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Matelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil, pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le Matelas comme neuf (83). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Description de l'Isle Grande.

Poire de Mapou.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeïro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouvel-

(83) Page 85.

ler l'eau & le bois dans l'Anſe de l'Iſle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne ſera pas ennuyeuſe par ſa longueur. Les obſervations de Froger ſeront réduites à celles qui lui ſont propres, ou qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement des Relations précédentes. FROGER. 1696.

Juſqu'à la fin de Janvier, on ne ceſſa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois ſpectacles, plus ſurprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dormoient ſur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiſeaux, qui ſuivoient le Vaiſſeau comme des Canards. Le 31, la Mer fut ſi couverte de petites Ecreviſſes rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (84). Trois ſpectacles extraordinaires.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñez-de-las-Barreras, dont les Terres Cap S. Yñez de-las-Barreras.

(84) Pages 87 & 88.

FROGER. 1696.

ſont baſſes & paroiſſent ſtériles. La plûpart de ceux qui ont navigué ſur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vûe d'un Vaiſſeau, les Sauvages font de grands feux, & des ſacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le faſſe périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des Vierges (85), expoſa l'Eſcadre à donner ſur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à ſe dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer auſſi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le ſoir à l'entrée de la Baye de *Poſſeſſion*. Ainſi les François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit de ſi terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la ſaiſon, où de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas conſtam-

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

(85) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Deſcription ne ſe trouvent point dans les autres Relations.

ment ces deux avantages ; mais la variété même du temps, qui les arrêta au milieu de la courſe, prouve aſſez qu'ils manquerent de patience à leur tour. FROGER. 1696.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublerent le Cap Entrana (86), pour aller mouiller à l'entrée de la Baye Boucaut, où ils virent quelques Baleines, & quantité de Marſouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoié juſqu'à midi, pour réſiſter à la marée contraire, ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en eſt plate & ſtérile. Elle n'a ni eau ni bois ; mais on y voit des Bécaſſines, & d'autres oiſeaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les terres, apperçurent même des Bœufs ſauvages & des Chevres. Le rivage offre d'ailleurs une quantité de Jambles & de Moucles, dont quelques-unes peſent juſqu'à demie-livre ; & les coquilles ſont d'une beauté charmante. Cap Entrana. Baye du Boucaut.

Le 26, on doubla le Cap Grégoire ; & ſur le midi, on mouilla une petite

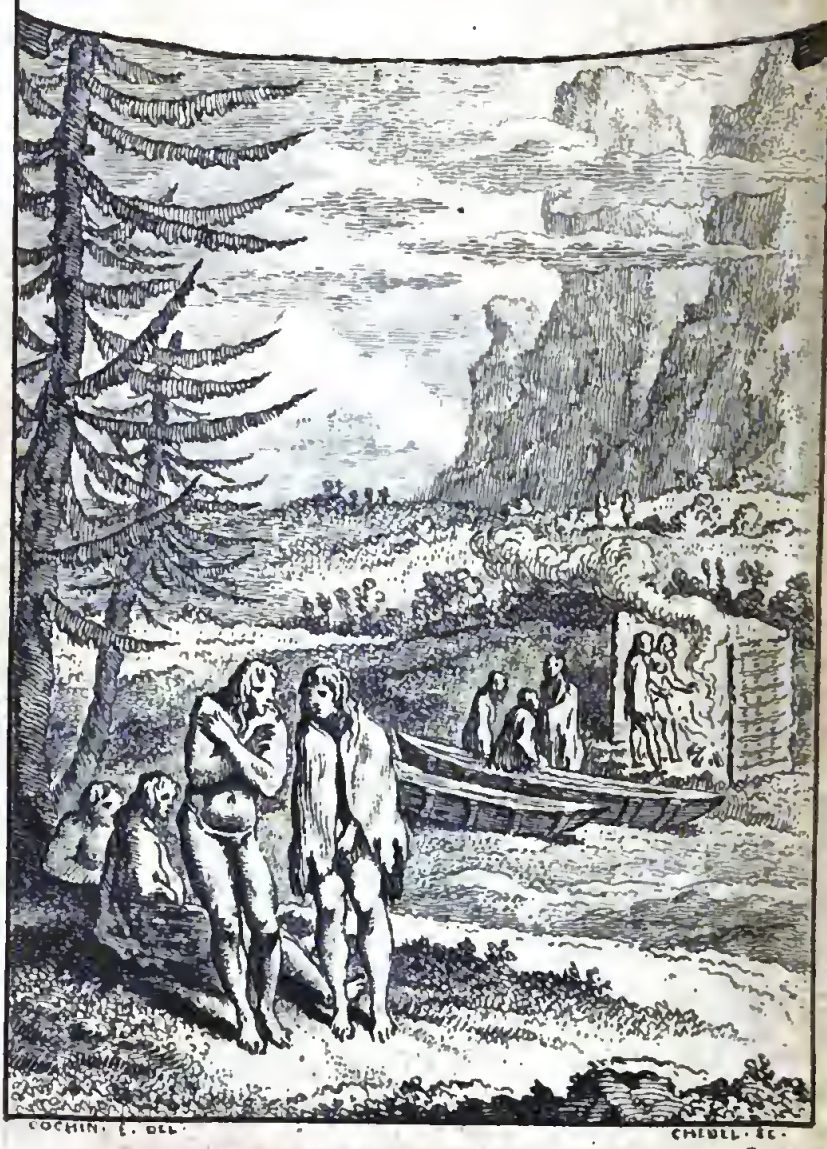
(86) Ce nom eſt nouveau, mais c'eſt la même Iſle que les Anglois nomment Iſle des Pingouins, parce qu'ils y en trouverent un grand nombre.

FROGER. 1696. lieue au-deſſous de l'Iſle Saint Geórges, dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Iſle eſt d'une lieue. Elle eſt haute & ſeche. On y trouve des Champignons, des Oiſeaux de Mer, & quelques Caſes de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublerent pendant les jours ſuivans, firent différer à lever l'ancre juſqu'au 21. On rangea d'aſſez près l'Iſle de Saint Georges, la ſonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne ſe trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée ſur la Carte. L'adreſſe des Pilotes ſauva l'Eſcadre de ce danger. On mouilla, le ſoir, à ſix lieues de l'Iſle de Saint Georges, dans une Anſe où la Côte s'éleve agréablement, & commence à ſe couvrir de Bois. Elle a de petites Rivieres, où l'on peut faire de très bonne eau. Le Selery, les Groſeilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiſeaux de Mer y ſont en abondance.

Iſle Saint Georges.

De cette Anſe, où l'on fut retenu juſqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui eſt pleine de rochers, on fit de très bonne

Habitans du detroit de Magellan, nommés Patagons; leurs Barques, leurs Chaumines &.°



COCHIN. f. DEL. CHIBEL. SC.

T. XI. N.° XI.

bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la premiere fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont repréſentés avec tant d'exagérations, juſqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaller des ſeaux de vin. Ils parurent fort ſobres, & le plus haut n'avoit pas ſix pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui conſtruiſoient, ſur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prierent les François, par divers ſignes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, ſembloit exercer quelque autorité ſur les autres. Ils avoient des frondes & des fleches, avec cinq ou ſix petits Chiens, qui leur ſervoient apparemment pour la Chaſſe. Leurs fleches étoient armées de pierre à fuſil, taillée en langue de ſerpent. Au lieu de fer, dont on obſerva qu'ils n'avoient aucune connoiſſance; ils ſe ſervoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déja donné la deſcription: mais les François virent leurs Caſes, qui ne conſiſtent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils

FROGER. 1696.

Premiers Sauvages que les François rencontrent.

FROGER. 1696.

entrelaſſent, pour ſe garantir des injures de l'air (87).

Le 25, des vents variables & contraires obligerent le Chef d'Eſcadre de mouiller ſous le Cap Forward. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le ſoir au Cap de Hollande, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui ſortoient d'entre deux Montagnes, & ſouvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on ſe vit forcé de retourner au mouillage qui ſe préſenta le premier; ce fut deux lieues au-deſſus du Cap Forward, dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter juſqu'au 3 de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Riviere, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommerent Baye Françoiſe, & donnerent à la Riviere le nom de M. de Genes (88).

Baye Françoiſe, & Riviere de Genes.

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5, ils reconnurent la Baye de Famine, où les Eſpagnols, qui s'y étoient établis ſous le regne de Philippe II, ſeroient encore, ſuivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient

(87) Page 97. (88) Page 100.

pas été mangés par les Sauvages (89). Cette Baye eſt grande ; le fond en eſt bon. Pluſieurs grandes Plaines, dont elle eſt environnée, paroiſſent capables de culture, & le gibier y eſt en abondance. FROGER, 1696.

Les jours ſuivans furent terribles, par la violence des coups de vents, qui repouſſerent un Vaiſſeau de l'Eſcadre juſqu'à la Baye Françoiſe. Ils redevinrent favorables le 9 ; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires juſqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Eſcadre paſſa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conſeil : la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on ſe détermina, ſi le vent ne changeoit pas dans l'eſpace de deux jours, à retourner vers l'Iſle Grande, pour y renouveller les proviſions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laiſſe pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient ſi légerement de réſolution. » Il n'y avoit pas un Matelot, » dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir » de faim, que de retourner ſur ſes tra-

Les François abandonnent leur entrepriſe.

(89) Page 101.

FROGER. 1696.

» ces. Ils s'accoutumoient déja à man-
» ger des Rats, & les payoient quinze
» ſols, prix courant (90). Il ajoute,
» que pour mieux les jouer, le vent
» redevint favorable auſſi-tôt qu'ils fu-
» rent ſous les voiles, & leur fit faire
» encore une tentative, qui n'eut pas
» plus de ſuccès.

L'Eſcadre va ſe rafraîchir à S. Salvador.

Quelques heures leur ayant ſuffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrerent dans la Mer du Nord le 7 d'Avril: les Côtes du Bréſil leur promettoient les mêmes ſecours qu'ils y avoient déja trouvés. Ils ſe rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de Saint Salvador, dont Froger fait une deſcription (91), qui ſera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes réſolut de viſiter la Cayenne, Iſle Françoiſe, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis en 1677, par M. le Maréchal d'Eſtrées, après en avoir été chaſſés deux fois depuis 1635, premiere année de leur poſſeſſion.

Elle ſe rend à l'Iſle de Cayenne.

Sa Route.

L'Eſcadre quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvûe de toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & doublant le Cap

(90) Page 104. (91) Pages 134. & ſuiv.

Saint Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui eſt dangereuſe, par ſes bancs de roches, & parce que les grains y ſont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint Auguſtin, dont on ſe croyoit à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22, ayant paſſé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portoient vers l'Oueſt. Ils continuerent de courir au large, pour ſe mettre à la hauteur du Cap d'Orange (92). Le 27, lorſqu'ils ſe croyoient encore à plus de ſoixante lieues de terre, ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuſe, & qu'elle étoit un peu douce; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones, qui, par ſa rapidité conſerve la douceur de ſes eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours ſuivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils ſuivirent à trois & quatre lieues, ſans trouver jamais plus de cinq & ſix braſſes d'eau, ils reconnurent le Cap d'Oran-

FROGER. 1696.

Eau du Fleuve des Amazones.

(92) Les Hollandois, après avoir paſſé la Ligne, ſont obligés de venir reconnoître ce Cap, pour ſe rendre à Surinam, & de ſuivre la Côte avec le Courant. *Page* 151. On commence, de ce Cap, à voir des Montagnes dans le fond des terres. *Pag* 153.

FROGER. 1696. ge, le 30; & le même jour, ils doublerent une groſſe Roche, nommée le Connétable, qui eſt à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillerent, vers ſix heures du ſoir, à trois lieues au Nord de l'Iſle, devant cinq petits Iſlots qui en ſont fort proche.

Les Courans étant d'une violence extrême ſur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Iſle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parce que la Mer étoit baſſe. On ſe ſervit, autant qu'il fut poſſible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Iſle, où il y a ſi peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée ſous le canon de la Ville, à une portée de piſtolet du rivage.

Deſcription de l'Iſle de Cayenne. L'Iſle de Cayenne eſt ſituée à la Côte de la Guaiane, à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle eſt formée par deux bras de Riviere, & ſa circonférence eſt d'environ dix-huit lieues. Froger la repréſente aſſez haute ſur le bord de la Mer, & ſi marécageuſe dans ſon milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'au-

0 k
5 m
3 4 d
E DE
CAIENNE
Environs

Biblioteca
PALATINO
Napoli

N°. 4

tre. Les Marais ſont couverts de Mangles fort épais, qui croiſſent juſques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelaſſement forme une eſpece de chauſſée, ſur laquelle en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues ſans mettre pied à terre (93). FROGER. 1696.

La ſituation de la Ville eſt à l'Occident de l'Iſle, où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle eſt défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par differentes batteries, qui montent à près de ſoixante piéces de canon. Sa Garniſon étoit alors de deux cens hommes de troupes reglées, & le nombre de ſes Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Iſle, ou à peu de diſtance ſur la Côte, & qui, à la moindre allarme, ſont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de Feroles, avoit l'adminiſtration ſuprême de la Juſtice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne; mais, ſans parler des édifices, il ajoute uniquement que les Jéſuites,

(93) On a vû, dans les Relations d'Afrique & d'Aſie, que les branches de ces arbres ſe courbent vers la terre où elles prennent racines, & forment des Bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

FROGER. 1696. qui ſont chargés de l'adminiſtration ſpirituelle, ont une Egliſe dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Iſle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal ſain, non-ſeulement parce que le terrein y eſt plein de Bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient preſqu'auſſi-tôt qu'ils voyoient le jour : mais depuis que l'Iſle ſe défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureuſement, & leurs enfans ſont robuſtes.

Son Commerce. Le principal commerce de l'Iſle conſiſte en Sucre & en Rocou ; mais il ſe fait peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Eſclaves pour y travailler. Auſſi les Navires y paſſent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaiſon. Les marchandiſes, que l'on y porte de France, ſont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes ſalées. Les Bœufs y ſont très rares. Il eſt même défendu d'en tuer, ſans une permiſſion expreſſe, parce qu'on veut leur laiſſer le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Ferremens, pour traiter avec les

Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare : mais les Flibuſtiers, qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magaſins & des Habitations. FROGER. 1696.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque temps, un Commerce aſſez avantageux d'Eſclaves, de Poiſſon ſec, & de Hamacs avec les Indiens de la Riviere des Amazones : mais depuis quelques années, les Portugais voulant s'y établir, faiſoient cruellement maſſacrer tout ce qui s'oppoſoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Riviere, & ſe propoſoit d'en chaſſer les ennemis de ſon Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Iſle, il avoit découvert que la Riviere des Amazones a des Mines d'argent.

Ses productions.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Iſle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle eſt très fertile auſſi en Maiz & en Manioc. Il y croît de la Caſſe, des Papaies, des Pommes d'Acapou, de la Vanille & de la Pite, eſpece d'herbe, dont la côte ſe teille comme le chanvre. Le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie, dont Froger croit qu'il

FROGER. 1696. ruineroit le Commerce, ſi l'uſage en étoit permis en France (94).

L'Ebene noire, la verte, le bois de Lettre, le bois de violette, & d'autres bois de Teinture & de Menuiſerie, ſont communs dans l'Iſle. Le Poiſſon & le Gibier y ſont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil eſt de la groſſeur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le muſeau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne eſt une eſpece de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il eſt alerte & careſſant; mais voleur, & très ſenſible au froid, comme les Sagouins du Bréſil. On trouve, dans l'Iſle de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre pluſieurs ſortes d'oiſeaux, les Perroquets y ſont d'une beauté ſinguliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverſes couleurs, en les frottant du ſang de certains Reptiles. Les Bois ſont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oi-

(94) Page 162.

ſeau de la groſſeur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir ſur le dos & blanc ſous l'eſtomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan eſt noir, rouge & jaune. Sa groſſeur eſt celle d'un Pigeon. On admire particuliérement ſon bec, qui eſt preſqu'auſſi gros que ſon corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'Ebene & de l'Ivoire. Sa langue eſt une ſimple plume, fort étroite (95). Les Flamands de Cayenne ne ſont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes, comme les Canards; & leur plumage eſt d'un ſi beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes. FROGER. 1696.

Le Gouvernement de Cayenne n'eſt pas renfermé dans les bornes de l'Iſle. Il s'étend plus de cent lieues ſur le bord du Continent. A l'Oueſt, il a la Riviere de Marouy, qui le ſépare de la Colonie Hollandoiſe de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, ſur les Rivieres de Parou & de Macabu. Ce Pays eſt habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles ſont preſque Son Gouvernement.

(95) Page 164.

FROGER. 1696.

ſans ceſſe en guerre; mais leurs exploits n'aboutiſſent qu'à s'enlever mutuellement quelques Priſonniers. Ces Indiens ſont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & ſe colorent de Rocou. Leurs cheveux ſont noirs, longs & plats. Ils vont nuds, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, paſſée entre les jambes. Leurs ornemens ſont des couronnes de plumes de différentes couleurs, & des braſſelets de raſſade. La plûpart ſe percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piece d'argent, ou un gros grain de criſtal verd, qui vient de la Riviere des Amazones. On diſtingue une Nation entiere, où l'uſage eſt de ſe faire un trou fort large à la levre d'en-bas, & d'y paſſer un petit morceau de bois, auquel ce criſtal eſt attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait diſtinguer. L'unique habillement des femmes eſt un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une ſimple feuille de Carret.

Habillement des Indiens.

Les hommes ſe ſervent de leur arc, avec beaucoup d'adreſſe, pour la Chaſſe & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail; de la Poterie, qui n'eſt pas moins eſtimée; & des Pa-

Leur induſtrie.

niers, emboîtés ſi parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, ſur leurs callebaſſes, diverſes figures, qu'ils enduiſent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais, avec cette induſtrie, ils ſont extrêmement pareſſeux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cauſe jamais d'inquiétude. Il n'y a que le beſoin préſent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes ſoient accouchées, ils ſe hâtent de retourner à leurs Maiſons, ils ſe bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils ſe mettent au lit, où les voiſins viennent leur rendre viſite & leur donnent de ridicules conſolations. Leurs habitations ſont compoſées de pluſieurs longues caſes, qu'ils nomment Carbet, où pluſieurs Familles vivent enſemble ſous un Capitaine. Ils ſe nourriſſent de Caſſave, de Maïs, de Poiſſons & de Fruits. Les hommes vont à la Pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la Guerre. Froger, qu'on ne peut ſoupçonner ici d'une fauſſe imputation, puiſqu'il écrivoit ſur le témoignage des Jéſuites du Pays (96), aſſure

FROGER. 1696.

Quelques-uns de leurs uſages.

(96) Page 156.

FROGER. 1696.

qu'ils mangent la chair de leurs Priſonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux pluſieurs Fêtes, pendant leſquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils paſſent le jour en danſes rondes, mêlées de feſtins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'eſt une compoſition de Caſſave & de Fruits, qu'ils font bouillir enſemble. Leur ignorance eſt digne de compaſſion. Ils adorent les Aſtres; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une ſeule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la ſurprennent dans le crime. Ils portent le reſpect fort loin pour les Vieillards. Lorſque la Mort en enleve un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, ſans autre cérémonie que de s'enivrer; mais après lui avoir laiſſé le temps de pourrir, ils aſſemblent les Habitans des Carbets voiſins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur Ouicou, pour l'avaller dans une Fête éclatante (97).

Leur Religion.

Etrange reſpect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Antoine Biet, qui publia, en

(97) Pages 171 & précédentes.

1674 (98), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Françoise, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de Camargue, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont le principal, qui est Cayenne, se jette dans la Mer, à l'Oüest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Oüest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une

FROGER. 1696.

Description de l'Isle Cayenne, par Antoine Biet.

D'où elle tire son nom.

(98) A Paris, *in* 4° chez Clousier.

FROGER. 1696.

Pointe de Ceperou où le premier Fort fut construit.

ſe nomme la Pointe de Ceperou. C'eſt à cette Pointe, que dans l'entrepriſe dont Biet raconte l'Hiſtoire, on conſtruiſit un Fort, ſur une petite colline, qui prend ſa racine de la Mer, & monte doucement juſqu'à ſa cime. Il étoit dans une ſituation aſſez commode, excepté qu'on n'y pouvoit eſpérer d'eau que par le ſecours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits, à cent pas de la colline, mais, dans la ſuppoſition d'un ſiege, il ne pouvoit être d'aucun uſage pour la Place. Le mouillage eſt excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croiſſant, plus de cent Vaiſſeaux à l'ancre, ſous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la diſtance d'un pied. C'eſt un autre petit Port, en forme auſſi de croiſſant, dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher, le rivage de la Mer eſt un beau ſable, d'un quart de lieue de longueur, juſqu'à l'embouchure d'un petit ruiſſeau, qui tarit par intervalles. Tout l'eſpace, depuis le Fort juſqu'au Ruiſſeau, eſt un terrein plat & capable de culture.

De l'autre côté, du même Ruiſſeau, on rencontre une colline, qui, s'avan-

vançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine ſort ſous une Roche. Cette colline, qui fait la ſeconde corne du croiſſant, porte le nom de *Conobebo*. Elle eſt de la même hauteur que celle de Ceperou ; & du côté qui regarde l'Eſt, elle eſt ſuivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'eſpace d'un grand quart de lieue, ſous le nom d'Anſe de Conobebo. Le terrein en eſt plat, & formé par une autre colline, qui s'avance auſſi en Mer, & qui ſe nomme *Romata*. Le rivage, qui ſuit à l'Eſt, en tire le nom d'Anſe de Romata. C'eſt encore un parfaitement beau terrein ; mais il n'eſt arroſé d'aucun ruiſſeau. L'extrêmité de cette Anſe eſt fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anſe ou le Rivage de Remire, qui eſt de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'eſt au milieu de cette Anſe que dans les deux premieres tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine juſqu'à une petite Riviere, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs,

FROGER. 1696.

Pointe de Conobebo.

ROGER. 1696.

on ne pouvoit eſperer d'y faire jamais un Port ſûr & commode. La petite Riviere, dont on vient de marquer l'éloignement, eſt extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Iſle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées juſqu'au ſommet; & le reſte du terrein, qui eſt fort uni, ſe trouve mêlé de Savanes, ou de belles Prairies, dont les herbes ſont excellentes (99).

Création fort ſinguliere de leurs Capitaines.

Biet, dont la ſageſſe & la piété ſont des garants continuels pour la vérité de ſes récits, du moins lorſqu'il les fait ſur le témoignage de ſes propres yeux, rapporte quelques uſages fort ſinguliers des Peuples voiſins de l'Iſle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections ſe font après une Guerre, & ſont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premiérement, raconte Biet, celui qui aſpire à cette grande diſtinction, déclare ſes vûes en revenant dans ſa Caſe avec une rondache ſur la tête, baiſſant les yeux, & gardant un profond ſilence. Il n'explique pas même ſon deſſein à ſa femme & à ſes en-

(99) Voyage Equinoxial, ou Relation &c. pages 95 & précédentes.

fans. Mais ſe retirant dans un coin de la Caſe, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laiſſe à peine la liberté de ſe remuer. On ſuſpend au-deſſus, le Hamac qui lui ſert de lit, afin qu'il n'ait occaſion de parler à perſonne. Il ne ſort de ce lieu que pour les néceſſités de la nature, & pour ſubir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui impoſent ſucceſſivement. FROGER. 1696.

On lui fait garder, pendant ſix ſemaines, un jeûne fort rigoureux. Toute ſa nourriture conſiſte daus un peu de Millet bouilli & de Caſſave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voiſins viennent le viſiter matin & ſoir. Ils lui repréſentent, avec beaucoup de force, que pour ſe rendre digne du rang auquel il aſpire, il ne doit craindre aucun danger ; que non-ſeulement il aura l'honneur de la Nation à ſoutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait ſouffrir une mort cruelle ; que le travail & la fatigue ſeront deſormais ſon ſeul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modeſtement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à ſupporter, s'il tom- Épreuve ſans exemple.

FROGER. 1696.

boit entre les mains des Ennemis de ſa Nation. Il ſe tient debout, les mains croiſés ſur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, ſur le corps, trois grands coups, d'un fouet compoſé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorſque les Capitaines ſont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'eſpace de ſix ſemaines. On le frappe en trois endroits du corps; au mammelles, au ventre & aux cuiſſes. Le ſang ruiſſelle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus legere marque d'impatience. Il rentre enſuite dans ſa Priſon, avec la liberté de ſe coucher dans ſon lit, au-deſſus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont ſervi à ſon ſupplice.

Elles finiſſent encore plus ſinguliérement.

Si ſa conſtance ſe ſoutient pendant ſix ſemaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'aſſemblent, parés ſolemnellement, & viennent ſe cacher aux environs de la Caſe, dans des buiſſons, d'où ils pouſſent d'horribles cris. Enſuite, paroiſſant tous avec la fléche ſur l'arc,

ils entrent bruſquement dans la Caſe ; ils prennent le Novice, déja fort extenué de ſon jeûne & des coups qu'il a reçus ; ils l'apportent dans ſon Hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la premiere fois, par un diſcours préparé ; & pour eſſai de ſon courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il ſe remet dans ſon lit. On amaſſe autour de lui, quantité d'herbes très fortes & très puantes, auxquelles on met le feu, ſans que la flamme puiſſe le toucher, mais pour lui en faire ſentir ſeulement la chaleur. La ſeule fumée, qui le pénétre de toutes parts, lui fait ſouffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans ſon Hamac ; & s'il y demeure conſtamment, il tombe dans des pamoiſons ſi profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeller ſes forces ; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il eſt dans ces ſouffrances, tous les autres paſſent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorſqu'ils croyent le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils

FROGER, 1696.

FROGER. 1696.

rempliſſent de groſſes Fourmies noires, dont la piqûure eſt extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il ſe leve; & s'il a la force de ſe tenir debout, on lui verſe, ſur la tête, une liqueur ſpiritueuſe, au travers d'un crible. Il va ſe laver auſſi-tôt, dans la Riviere, ou la Fontaine la plus voiſine; & retournant à ſa Caſe, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer ſon jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiſeaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, juſqu'à ce qu'il ait repris ſon ancienne force. Alors, il eſt proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient à ſa dignité. Cependant ce rude apprentiſſage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en poſſeſſion d'un Canot, qu'on doit avoir fait ſoi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (1).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode auſſi étrange pour la création des Piaies ou des Médecins.

La méthode du Pays, pour faire les Piaies (2), qui ſont les Médecins, n'eſt

(1) *Ibidem*, pages 376 & ſuivantes.
(2) Froger donne ce nom à leur Divinité.

pas moins remarquable. Celui qui aſpire à cette grande diſtinction, paſſe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit ſervir en recevant ſes inſtructions. L'Ancien obſerve s'il a les qualités néceſſaires. L'âge doit être au-deſſus de vingt-cinq ans. FROGER. 1696.

Lorſque le temps de l'épreuve eſt arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il eſt exténné juſqu'à manquer de force. Les Anciens Piaies s'aſſemblent, & ſe renferment dans une Caſe, pour lui apprendre le principal myſtere de leur Art, qui conſiſte dans l'évocation de certaines Puiſſances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au lieu de le foueter, comme les Capitaines, on le fait danſer avec ſi peu de relâche, que dans ſa foibleſſe il tombe ſans connoiſſance. Mais on la lui rappelle, avec des ceintures & des colliers remplis de groſſes Fourmies noires. Enſuite, pour le familiariſer avec les plus violens remédes, on lui met, dans la bouche, une eſpece d'entonnoir, par lequel on lui fait avaller un grand vaiſſeau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cauſe des évacuations qui vont juſqu'au ſang, & qui durent pluſieurs jours. Alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puiſſance de

FROGER. 1696.

guérir toutes ſortes de maladies. Cependant, pour la conſerver, il doit obſerver un jeûne de trois ans, qui conſiſte, la premiere année, à ne manger que du Millet & de la Caſſave; la ſeconde, à manger quelques Crabbes avec cette eſpece de pain; & la troiſiéme à ſe contenter d'y joindre encore quelqnes petits oiſeaux. Mais la plus rigoureuſe partie de cette abſtinence, eſt la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de ſe faire appeller à la viſite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puiſſances infernales ne mérite pas le ſoin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonſtances: mais ſon récit demande plus d'attention lorſqu'il vante la connoiſſance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, » avec leſ- » quelles ils font des cures admirables. » Ils ont des racines, qui guériſſent les » plaies les plus empoiſonnées, & qui » ont la force d'en tirer les fléches rom- » pues. Biet aſſure qu'il en a vû les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Iſle de la Barbade (3). Pourquoi les François de la

Simples d'une vertu admirable.

(3) *Ibid.* pag. 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques obſervations curieuſes ſur la Langue de cette Côte. Elle eſt, dit-il, d'une ſinguliere ſtérilité.

Cayenne,

Cayenne, à qui ces connoiſſances doivent être familieres, ne nous communi- FROGER. 1696

Comme ces Sauvages ne connoiſſent aucune ſorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur ſervent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le miniſtere des ſens. Auſſi n'a-t-on pas beſoin de beaucoup de temps ni de peine pour les entendre. » Des huit parties de l'Oraiſon, dont » nous compoſons un diſcours, ils n'en ont que » deux; ſçavoir, le nom » des choſes, & le Verbe, » pour repréſenter les actions & les paſſions. Ils » ont deux ſortes de Noms, » le Subſtantif & l'Adjectif; mais ſans diſtinction de Nombre, ſans » Cas & ſans Articles. S'ils » veulent nommer du Pain, » ils diſent *Meiou*. S'ils » veulent dire qu'il appartient à Pierre, ils diſent » *Meiou Pierre*. Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le ton ſeul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils ſe ſervent du mot *Papo*, qui ſignifie tous. Lorſqu'ils veulent repréſenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom Taponimé, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une ſeule terminaiſon pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoutent la négation *Oua*, qui ſignifie proprement Non. Par exemple, les François ſont bons, *Francici troupa*: les François ſont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonſtratifs, moi, toi, lui, qui ſervent pour tous les poſſeſſifs, & pour diſtinguer les Perſonnes des Verbes. *Aou* ſignifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Moté*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe ſubſtantif, ni de Conjugaiſon des Verbes, ni de paſſif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que juſqu'à quatre: 1, Annik; 2, Oko; 3, Otona; 4, Acourabamé. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* ſignifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils ſe ſervent de leurs nœuds. Bien joint, à pluſieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a

FROGER. 1696. quent-ils pas un tréſor plus précieux que toutes les productions de leur Iſle?

Intempérance des gens de Mer. L'Eſcadre Françoiſe paſſa trois ſemaines à rétablir ſes Malades. Froger fait une remarque badine ſur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours à Cayenne, un Vaiſſeau Marchand, chargé de Vin & d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Eſcadre reçurent leur ſoldé pour un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une ſi belle occaſion, ils bûrent, en huit jours, non-ſeulement la cargaiſon du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Iſle.

1697. M. de Genes fit lever l'ancre le 25; & paſſant par la Martinique & la Guadeloupe, ſans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, juſqu'aux Iſles Açores, on ne ceſſa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles ſont jet-

Retour de l'Eſcadre à la Rochelle.

pû recueillir. Une ſingularité qu'il faut obſerver encore, c'eſt qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoûtent à la fin du mot, *bo* ou *bon*; & les femmes ajoûtent *ri*. Par exemple, pour dire, *je vais à Ceperoy*, un homme dit, *aou Ceperoubo*, ou *Ceperoubon niſan*; une femme, *aou Ceperiri niſan* Biet n'explique pas d'où cette difference eſt priſe. *Ibid*, *pages 594 & ſuivantes.*

tées fort au large par la rapidité des Courans, & diſperſées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui regnent continuellement ſur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Eſcadre vint mouiller heureuſement (4) devant la Rochelle. PROCOPE. 1697.

§ VI.

Voyage de Woodes Rogers, aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

DE pluſieurs Obſervations politiques, qui ſervent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour ſur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conſéquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne ſe ſont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonſtances ayant changées depuis le INTRODUCTION.

(4) Un Vaiſſeau que les vents en avoient ſéparé le 14, étoit entré dans le Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands, pour faire du Chocolat à ſon Equipage. Cette liqueur étoit aſſez nourriſſante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parce qu'elle leur étourdiſſoit la tête. *Page* 216 & 217.

INTRODUCT. commencement du dix-huitiéme siécle, il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entrepriſes.

Eclairciſſement ſur les Voyages des Anglois par le Sud-Oueſt.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de ſa Nation, juſqu'au temps de ſon départ. Il repréſente l'Eſpagne ſi jalouſe du Commerce de la Mer du Sud, que dans ſes Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, ſans quelque dure reſtriction, que leurs Vaiſſeaux touchaſſent au rivage de cette Côte. » Les tréſors immenſes des Indes Occi-» dentales ſe rendoient, dit-il, tous les » ans au Port de Cadix, où la plûpart » des Nations de l'Europe avoient plus » ou moins d'intérêt. Nos marchandiſes » y étoient embarquées tous les ans, » ſous les noms de nos Facteurs Eſpa-» gnols, ou vendues aux Marchands de » cette Nation, qui les envoyoient aux » Indes pour leur compte ; & nous » avions, au retour, de l'or, de l'ar-» gent, & d'autres richeſſes. Il y avoit » d'ailleurs un Commerce ſecret, par » la voie de la Jamaïque, ſur les Côtes » de la Mer du Nord ; mais il ſe faiſoit » avec beaucoup de riſque, parce que » les Garde-Côtes Eſpagnols enlevoient » tous les Vaiſſeaux Anglois qu'ils pou-

» voient ſurprendre. Cependant, com- INTRODUCT.
» me nous leur fourniſſions de meil-
» leures denrées, & à plus bas prix, qu'ils
» ne les avoient de leurs Galions, non-
» ſeulement leurs Marchands, mais
» leurs Garde-Côtes mêmes trafiquoient
» ſourdement avec nous, lorſqu'ils y
» voyoient de la ſûreté.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Eſpagne, juſqu'à la grande Alliance de 1701. La Maiſon d'Autriche, incapable par elle-même de ſe remettre en poſſeſſion de cette Couronne, implora le ſecours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ſes Alliés, des frais de la guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Eſpagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaiſſeaux chargés des productions de leurs Manufactures, ſous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour eſſayer d'y établir quelque Commerce (5). Le ſuccès avoit ſi bien ré-

(5) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il ſe vante d'avoir une Copie. *Voyez ci-deſſous.*

INTRODUCT. pondu à leurs eſpérances, qu'ils continuerent d'y faire un trafic d'une vaſte étendue, & que dans une ſeule année, on y vit juſqu'à dix-ſept de leurs Vaiſſeaux, de guerre ou Marchands. » Woodes Rogers ne craint pas d'avan- » cer, ſur des témoignages, qu'il croit » certains, que dans les premieres an- » nées de ce ſiécle, ils rapporterent en » France, ſans aucune exagération plus » de cent millions de riſdales, qui mon- » tent preſqu'à vingt-cinq millions de » livres ſterling; outre ce qu'ils acque- » roient par leur trafic à la Mer du » Nord, en ſervant de Convoi aux Ga- » lions ou à la Flotte d'Eſpagne, pour le » voyage & le retour des Indes Occi- » dentales. C'eſt par ces deux moyens, » qu'ils ſe rendirent abſolument maî- » tres d'un Commerce ineſtimable, qui » les mit en état de réſiſter à la plûpart » des Puiſſances de l'Europe, & de ſou- » tenir une guerre, ſous le poids de la- » quelle ils auroient ſuccombé ſans cet- » te reſſource.

Obſervations de Rogers ſur les intérêts de ſa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha ſa Nation, de tirer plus d'avantages de ſon alliance avec la Maiſon d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a beſoin,

dit-il, que de ſon expérience, pour aſſurer que cette entrepriſe pouvoit réuſſir; & s'il avoit eu des forces ſuffiſantes, pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etabliſſemens. Après avoir refléchi ſur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doive s'arrêter. 1°. Qu'il eſt difficile à pluſieurs Vaiſſeaux de faire un ſi long Voyage de Conſerve. 2°. Qu'il ne l'eſt pas moins de ſe munir de vivres & d'autres ſecours, pour aller & revenir, dans la ſuppoſition de quelque diſgrace. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener aſſez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réuſſir peut-être elle-même dans ce Commerce.

INTROLUCT.

Objections qu'il ſe fait.

Rogers croit bien répondre à la premiere, en établiſſant, par ſon expérience, que pluſieurs Vaiſſeaux peuvent faire enſemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t'il, que des Flottes entieres vont aux Indes Orientales & reviennent de Conſerve, quoique le Voyage ſoit beaucoup plus long. Aux deux objections ſuivantes, il répond que les deux Vaiſſeaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus

Comment il y répond.

INTRODUCT. de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporteroit donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de tems qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Isles du Cap Verd & au Brésil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est gueres de plus que

dix semaines. On arrive alors au Chili, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt. INTRODUCT

Enfin, pour réponse à la quatriéme objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagêne & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. » Il est certain, dit-il, » qu'en guerre ou en paix, nous n'y » maintiendrons jamais nos avantages, » sans une Colonie: mais, s'il m'est per- » mis de m'expliquer ouvertement, il Aveu contraire à ses espérances.

INTRODUCT. » n'eſt gueres probable que nous puiſ-
» ſions rétablir notre Commerce en Eſ-
» pagne, pendant que cette Couronne
» ſera ſur la tête d'un Monarque Fran-
» çois. En vain aſpirons-nous au Com-
» merce de la Mer du Sud. Nous n'y
» réuſſirons pas, ſi nous ne nous en ſai-
» ſiſſons pendant la guerre, pour obtenir
» qu'il nous ſoit confirmé par un Traité.

WOODES ROGERS. 1708. Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raiſonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaiſſeaux, nommés le Duc & la Ducheſſe, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long-cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déja ſignalé par de célebres Voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août.

Départ de la Rade Royale. Jamais il n'y eut d'inſtructions plus ſages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conſeil mieux reglé que celui qui fut établi dans les deux Vaiſſeaux; & pour conſerver une

lation exacte & fidéle de tout ce qui evoit arriver pendant le Voyage, Rogers ſe pourvut d'un Livre blanc, qui ut expoſé à la vûe de tout l'Equipage, & ſur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le monde, de corriger ſur le champ les moindres erreurs (6). Au reſte, quoiqu'on ne puiſſe mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut compoſé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails hiſtoriques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui compoſent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (7). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin : cette Piece n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conſervée dans une Note (8).

WOODES ROGERS. 1708.

Remarques ſur le Journal de Rogers.

(6) Edition d'Amſterdam 1716, 2 volumes *in*-12.

(7) La plûpart ſont tirés de ſources ſuſpectes ; ſurtout ceux qui regardent les Jéſuites du Paraguay.

(8) Beauchêne-Gouin *, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je ſache, qui ait paſſé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges (ou de la Vierge) le 24 Juin 1699. il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famine ; & quoique ce fût ici la plus rude ſaiſon de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit juſqu'à ce Havre, lui parut auſſi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage ; mais il y eſſuya de groſſes bourraſques de pluyes & de neiges, qui venoient de

* Journal de Beauchêne-Gouin de S. Malo.

Woods Rogers. 1708.

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des

l'Oueſt. Il compte qu'il ſeroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendroit plus de vingt lieues ; & qu'on pourroit ſemer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Iſle Eliſabeth. A la vûe des feux qu'il découvrit ſur la Terre de Fuego, il s'y rendit avec ſa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou ſoixante ; qu'ils étoient doux & humains, mais fort miſérables ; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une eſpece de tunique, qui ne leur paſſe point les genoux, faite de peaux de Bêtes ſauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, ſont auſſi couvertes. Quelques uns même ſe rendirent à bord de ſon Vaiſſeau, qui étoit à cinq lieues du rivage ; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinſſent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile, & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le ſuivre de France, qu'ils trouveroient de ſes Lettres au Port Galant, il y toucha. Il obſerve que le Climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les raffales y ſont violentes, & les bons mouillages très-rares. Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jerôme, une Iſle qui n'eſt marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus conſidérable, *Port Dauphin* ; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit poſſeſſion de l'Iſle, & lui donna le nom d'Iſle de Louis le Grand. Le paſſage de ces Détroits, dit-il, eſt ſûr dans la bonne ſaiſon, mais très difficile en Hyver. Il en ſortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla viſiter le Port de San Domingo, qui eſt la Frontiere des Eſpagnols, & le ſeul lieu où il croit qu'on puiſſe, aujourd'hui, faire un Etabliſſement, parce que tout le reſte eſt occupé. Il y arriva le 3 de Février ; & le 5, il jetta l'ancre à l'Eſt d'une Iſle, qui porte différens noms, mais que les derniers Voyageurs appellent Sainte Magdelaine. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre poſſeſſion, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buiſſons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Eſt : d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoi qu'il avoue d'ailleurs qu'

leux Vaiſſeaux Anglois, que de les voir ntrer dans la Mer du Sud, ſans paſſer ar les routes connues, & s'en ouvrir ar conſéquent une nouvelle, qui n'eſt i celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte oint d'autre éclairciſſement que les auteurs, il faut néceſſairement les ſuire, pour ſe former quelque idée de cete courſe.

WOODES ROGERS. 1708.

Le 21 Décembre, le Duc, comman-

Par quelles voyes Rogers paſſe dans la Mer du Sud.

air y eſt très humide, par s pluies & les brouillards, ui viennent des Monta-nes, dont elle eſt envi-nnée. Il voulut paſſer en-ite à la découverte de uatre Iſles, qui ſont à la ûe de celle-ci & du Con-nent : mais un vent du ord Oueſt & l'épaiſſeur e la Brume lui ayant fait erdre la Terre de vûe, il ut le chagrin de ne pou-oir découvrir toute cette ontiere. Il ajoûte que le ays eſt rempli de hautes ontagnes juſqu'à la Mer, que le Capitaine d'un aiſſeau Eſpagnol, qui voit paſſé l'Hyver dans s Quartiers, l'aſſura qu'on trouve un bon Port, où s Vaiſſeaux peuvent être marrés à de gros arbres, ais qu'on y voit peu d'Ha-itans ſur la Côte, & qu'ils ivent comme ceux du Dé-oit de Magellan.

Après avoir fait un aſſez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chili, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap de Hern, qu'il place ſous le cinquante huitiéme degré quinze minutes de latitude Auſtrale, & ſon paſſage fût extrêmement heureux ; mais il ne vit point la Terre juſqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante deux dégrés quelques minutes, une petite Iſle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'eſt pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans, à peu de diſtance de cette Iſle ; & le 20, il ſe rendit à celle de Sebald de Weert, dont le terrein eſt marécageux, ſans arbres, mêlé de quelques Montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'Oiſeaux de Mer. *Ibid*, *pages* 187, *& précedentes*.

WOODES ROGERS. 1708.

dé par Rogers, ſe trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déja vû, depuis quelques jours, quantité de Joncs marins fort hauts, preſque tout ronds & branchus, qui paroiſſoient ſur divers Rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Ducheſſe, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Eſt, à neuf lieues de diſtance. Elle ſe préſenta d'abord ſous la forme de trois Iſles, qui ſembloient ſe multiplier à meſure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Oueſt, à ſix lieues de ſon extrêmité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles ſe joignoit avec la Terre baſſe. Mais un vent frais d'Oueſt les empêcha d'y arriver, & les obligea de ſe tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Eſt Nord-Eſt & Oueſt Sud-Oueſt. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Iſles de Falkland, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juſte, quoiqu'elles s'accordent aſſez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu eſt ſous le cinquante-uniéme degré de latitude Méridionale; & Rogers lui donne ſoixante & un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Oueſt de Londres. Ces deux

Situation des Iſles de Falkland.

Biblioteca Nazionale
FONDO
STATO

CARTE RÉDUITE DE.

Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vûe d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la Cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme Fastnele, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrêmité Nord-Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus orientale, dont on eut la vûe, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les Côteaux avoient l'apparence d'un bon terrein. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

WOODES ROGERS. 1708.

Autres observations.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vûe, sans avoir pû reconnoître si elle

Woodes Rogers. 1708.

étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance, une petite Iſle baſſe, qui n'eſt pas marquée ſur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable depuis le ſoir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Eſt au Sud. On courut, le lendemain, à l'Eſt, depuis la petite Iſle baſſe, & la latitude ſe trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le ſecond jour

1709.

de Janvier, les vents étant de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, accompagnés de Brume, on reſſentit un froid très vif. Le 5, la Mer devint ſi groſſe, que la Ducheſſe eut beaucoup à ſouffrir. On fit route avec un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt, & la latitude Méridionale fut de ſoixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie juſqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, ſous le ſoixante-uniéme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le ſoixante-dix-neuviéme degré cinquante-huit minutes de longitude, Oueſt, de Londres. Le Conſeil des deux Vaiſſeaux ne jugea point

Juſqu'où Rogers s'avance au Sud.

à propos d'avancer au-delà ; & c'eſt peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (9).

Woodes Rogers. 1708.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Oueſt ; & la hauteur étant de cinquante-ſix degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (10). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt, à dix lieues de diſtance, la haute Terre voiſine du Port Saint Etienne, ſur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud, à quarante-ſept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à ſe reſſentir des fatigues d'une ſi longue route, & ſouhaitoient impatiemment d'arriver à l'Iſle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors ſur ſa poſition, c'étoit un nouveau ſujet d'incertitude. A trente-ſix degrés trente-ſix minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Iſle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Il ſe trouve dans la Mer du Sud ſans le ſçavoir.

(9) Pages 171 & précédentes.
(10) *Ibidem.*

WOODES ROGERS. 1709.

Ce n'eſt pas pour en donner ici la deſcription, qu'on y a conduit les deux Vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas dérobber, à Rogers, l'honneur d'un récit qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne (11).

Hiſtoire d'Alexandre Selkirk, Ecoſſois, abandonné dans l'Iſle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit ſon retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger, qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaiſſeaux Eſpagnols ou François; & dans la néceſſité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la réſolution de les attaquer. Cependant le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaiſſeau non plus que dans l'autre Baye au Nord-Oueſt; & ces deux Bayes ſont néanmoins les ſeuls endroits où l'on puiſſe mouiller.

(11) Dampier, qui étoit alors ſur le même Vaiſſeau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à ſon habileté.

On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces Animaux. C'étoit un Ecossois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un Vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaisseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit. WOODES ROGERS. 1709.

» Il avoit vû passer quantité d'autres » Bâtimens, pendant le séjour qu'il » avoit fait dans cette solitude; mais » il n'en avoit vû mouiller que deux, » qu'il avoit reconnus pour des Espa» gnols. Quelques gens de l'Equipage, » qui l'avoient apperçu, avoient tiré » sur lui, & l'avoient poursuivi jus» dans les Bois. Il s'étoit heureusement » dérobbé à leur fureur, en grimpant » sur un arbre, où ils ne l'avoient pas » découvert, & d'où il leur avoit vû » tuer plusieurs Chevres autour de lui. » Il avoua qu'il n'auroit pas fait de dif-

WOOLES ROGERS. 1709.

» ficulté de ſe livrer à des François, » s'il eût vû paroître quelqu'un de leur » Vaiſſeaux ; mais qu'il avoit mieux ai- » mé s'expoſer à mourir dans un lieu » déſert, que de tomber entre les mains » des Eſpagnols, qui n'auroient pas » manqué de le tuer ou de le condam- » ner aux Mines, dans la crainte qu'il » ne découvrît aux Etrangers ce qui » appartenoit à la Mer du Sud.

Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fiſe, en Ecoſſe ; que dès ſon enfance il avoit été élevé à la Marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Iſle, par le Capitaine Pradling, à l'occaſion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la réſolution d'y demeurer, plutôt que de ſolliciter ſa grace par des ſoumiſſions qui l'auroient expoſé à de nouveaux chagrins ; outre que ſon Vaiſſeau étoit en mauvais état : » qu'étant » revenu néanmoins à des ſentimens » plus modérés, il avoit ſouhaité d'y » retourner, mais que le Capitaine avoit » refuſé de le recevoir. Il ajoûta qu'il » avoit déja touché à cette Iſle, dans » un autre Voyage, & qu'on y avoit alors » laiſſé deux hommes, qui n'y avoient » paſſé que ſix mois, juſqu'au retour » de ceux qui les avoient abandonnés.

» Cet exemple l'avoit ſoutenu contre » les premiers mouvemens du deſeſ- » poir, en lui faiſant eſpérer le même » traitement. WOODES ROGERS. 1709.

» Il avoit été mis à terre avec ſes » habits, ſon lit, un fuſil, quelques » livres de poudre, des balles, du ta- » bac, une hache, un couteau, un chau- » dron, une Bible, quelques Livres de » piété, ſes inſtrumens & ſes Livres de » Marine. Pendant les premiers huit » mois, il eut beaucoup de peine à » vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux » Cabanes de branches d'arbres, l'une » à quelque diſtance de l'autre. Il les » couvrit d'une eſpece de Joncs, & les » doubla de peaux de Chevres, qu'il » tuoit à meſure qu'il en avoit beſoin. » Lorſque ſa poudre approcha de ſa » fin, il trouva le ſecret de faire du » feu, avec deux pieces de bois de Pi- » ment qu'il frottoit ſur le genou, » l'une contre l'autre. La plus petite » de ſes Hutes lui ſervoit de Cuiſine. » Dans la grande, il dormoit, il chan- » toit des Pſeaumes & prioit Dieu. Ja- » mais il n'avoit été ſi bon Chrétien. » Accablé d'abord de triſteſſe, ou man- » que de pain & de ſel, il ne man- » geoit qu'à l'extrémité de la faim. Il » n'alloit ſe coucher que lorſqu'il ne

WOODES ROGERS. 1709.

» pouvoit plus ſoutenir la veille. Le » bois de Piment lui ſervoit à cuire » ſa viande & à l'éclairer ; & ſon odeur » aromatique recréoit ſes eſprits ab- » battus.

» Il ne manquoit pas de poiſſon ; » mais il n'oſoit en manger ſans ſel, » parce qu'il lui cauſoit un fâcheux dé- » voiement, à la réſerve des Ecreviſ- » ſes de Riviere, qui ſont d'un goût » exquis dans l'Iſle, & preſqu'auſſi groſ- » ſes que celles de Mer. Tantôt il les » mangeoit bouillies, & tantôt grillées, » comme la chair de ſes Chevres, à » laquelle il ne trouvoit pas le goût » ſi fort qu'à celles des nôtres, & dont » il faiſoit d'excellent bouillon. Il en » tua juſqu'à cinq cens. Enſuite, ſe » voyant ſans poudre, il les prenoit à la » courſe ; & s'en faiſant même un amu- » ſement, il en avoit lâché environ le » même nombre, après les avoir mar- » quées à l'oreille. Un exercice conti- » nuel l'avoit rendu ſi agile, qu'il cou- » roit au travers des Bois, ſur les ro- » chers & les collines, avec une vî- » teſſe incroyable. Nous l'éprouvâmes, » continue Rogers, en allant à la chaſſe » avec lui. Nous avions à bord un » Chien dreſſé au combat des Tau- » reaux, & de bons Coureurs. Il les

» devançoit tous. Il laſſoit nos Hom- Woodes Rogers, 1709.
» mes & le Chien. Il prenoit les Che-
» vres & nous les apportoit ſur le dos.
» Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu
» fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté
» la vie. Il la pourſuivoit avec tant d'ar-
» deur, que l'ayant priſe ſur le bord
» d'un précipice, caché par des buiſ-
» ſons, il tomba de haut en bas avec
» elle. Cette chûte lui fit perdre la con-
» noiſſance. Enfin, revenant à lui-mê-
» me, il trouva la Chevre morte ſous
» lui. Il étoit ſi briſé, qu'il paſſa vingt-
» quatre heures dans la même place,
» & s'étant traîné avec beaucoup de pei-
» ne juſqu'à ſa Cabane, qui étoit éloi-
» gnée d'un mille, il n'en pût ſortir
» qu'après dix jours de repos.

Un long uſage lui fit prendre du goût à ſes alimens, quoique ſans ſel & ſans pain. Dans la ſaiſon, il trouvoit quantité de bons Navets, que d'autres avoient ſemés & qui couvroient quelques arpens de terre. » Il ne manquoit pas non
» plus d'excellens Choux, qu'il cueil-
» loit ſur les arbres qui portent ce fruit,
» & qu'il aſſaiſonnoit avec celui du Pi-
» ment, nommé autrement poivre de
» la Jamaïque dont l'odeur eſt déli-
» cieuſe. Il y trouva auſſi une ſorte de
» Poivre noir, qui ſe nomme Malagi-

WOODES ROGERS. 1709.

» ta (12), fort bon pour chaſſer les » vents & pour guérir la colique. Ses » ſouliers & ſes habits furent bien-tôt » uſés par ſes courſes, au travers des » bois & des broſſailles: mais ſes pieds » s'endurcirent à cette fatigue. Après » avoir rejoint les Anglois, il fut quel- » que-temps ſans pouvoir s'aſſujettir à » porter des ſouliers.

Lorſqu'il eut ſurmonté ſa mélancolie, il prenoit quelquefois plaiſir à graver ſur les arbres, ſon nom & la date de ſon exil. Il dreſſoit des Chats ſauvages & des Chevreaux, à danſer avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques animaux de la même eſpece, ſortis des Navires, qui avoient relâché dans l'Iſle. Les Rats venoient ronger ſes habits, & même ſes pieds pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiſer les Chats, en les nourriſſant de la chair de ſes Chevres; ce qui les rendit ſi familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de ſa Hute. Ainſi, par le ſecours de la Providence, & par la force de ſon âge, qui n'étoit que d'environ trente

(12) Apparemment celui que nous nommons Malaguette.

ans,

ans, il triompha des horreurs de ſa ſolitude, juſqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir uſé ſes habits, il ſe fit un juſte-au-corps & un bonnet de peaux de Chevres qu'il couſit enſemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille. Il ſe fit des chemiſes de quelque toile qu'on lui avoit laiſſée, & l'eſtame de ſes bas lui ſervit de fil. Il étoit à ſa derniere, lorſque les deux Vaiſſeaux lui apporterent d'autres ſecours. Son couteau s'étant uſé juſqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva, ſur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'aiguiſer. WOODES ROGERS. 1709.

Il avoit tellement perdu l'uſage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-tems aſſez de peine à l'entendre. Il refuſa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac par une liqueur ſi chaude; & quelques ſemaines ſe paſſerent, avant qu'il pût goûter avec plaiſir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à ſa chair de Chevres, à ſes racines & au poiſſon, une eſpece de Prunes noires qui ſont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas

WOODES ROGERS. 1709.

aiſément, parce qu'elles croiſſent au ſommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre, la reconnoiſſance lui fit braver toutes ſortes de dangers pour leur procurer ce rafraichiſſement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque abſolu de l'Iſle. Rogers, lui donna, ſur ſon Vaiſſeau, l'office de Contre-Maître (13).

Suite du Voyage.

Les deux Vaiſſeaux quitterent l'Iſle Juan Fernandez, le 14 de Février,

Exploits des Anglois.

pour s'engager dans des expéditions funeſtes aux Eſpagnols. Ils s'emparerent de Guaiaquil, dont ils tirerent une groſſe rançon, & de quelques petits Vaiſſeaux, ſur leſquels ils enleverent plus de Priſonniers que de richeſſes. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la priſe d'un Vaiſſeau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs eſpérances. Ils en attaquerent un autre, qui ſe défendit encore

(13) Pages 199 & précédentes. A l'occaſion d'Alexandre Selkik, l'Editeur obſerve d'après Ringroſe, dans la Relation qu'il a donnée des Avantures de Sharp & d'autres Flibuſtiers, qu'un Vaiſſeau ayant péri ſur les bords de cette Iſle, un ſeul homme, qui échappa aux Flots, y vécut cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre Vaiſſeau le reprit. Dampier parle auſſi, dans ſes Voyages, d'un Moſquite, qui fut laiſſé dans la même Iſle, en 1681, & qu'il y retrouva en 1684.

plus vigoureuſement ; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la néceſſité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres reſſources aux Indes Orientales. La difficulté de ſe procurer des vivres (14), n'eut pas moins de part à cette réſolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter pluſieurs deſcentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conſéquent, plus d'explications que leurs Pyrateries.

WOODES ROGERS, 1709.

Ils s'arreterent dans l'Iſle de Gorgone, ſituée à la diſtance d'environ ſix lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Eſt & Sud-Eſt ; mais il la repréſente fort étroite, remplie de Bois & d'arbres de haute futaye. Il y en vit un, nommé par les Eſpagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts, & d'où il découle un Baume, qui leur ſert à guerir diverſes maladies. Cette Iſle paroît de loin aſſez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y eſt bon, devant ſon Nord-Eſt ; mais elle a des ſables près du rivage, ſurtout

Obſervations de Woodes Rogers ſur l'Iſle Gorgone.

(14) Par leur calcul, il ne devoit leur en reſter que pour onze jours, en ſuppoſant qu'il en falloit cinquante pour ſe rendre aux Iſles Marianes.

WOODES ROGERS. 1709.

au Sud-Eſt, & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle qui ſemble s'y joindre, avec des bas-fonds & des Briſans, qui ne s'étendent pas moins d'un mille à l'Eſt. Dampier qui avoit viſité pluſieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaiſſeaux relâcherent, quoique ce ſoit la meilleure, ou plutôt la ſeule bonne rade qu'il y ait autour de l'Iſle. Les Priſonniers Eſpagnols racontoient qu'on y eſſuye de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la ſaiſon des Briſes, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems juſqu'au mois de May, on peut y reſſentir de violentes Briſes du Nord. Il conſeille de mouiller alors de l'autre côté de l'Iſle où l'on eſt plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables, autour de l'Iſle, particulierement celui du Sud-Oueſt, qu'on prendroit pour une voile à demi mille du rivage. Il en paroît pluſieurs au Nord-Eſt, qui ſont eſcarpés & ronds, & ſur leſquels les Oiſeaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Iſle, des Singes, des Cochons-d'Inde, des Lievres, des Lézards, & de fort beaux Cameleons,

avec une ſi prodigieuſe quantité de Serpens, de toutes ſortes de grandeur, qu'on ne ſauroit preſque faire un pas ſans marcher deſſus. Il y fit prendre un vilain animal de la race des Singes de moyenne taille, avec cette difference, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le muſeau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts ſeulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça ſur la plus baſſe voile de Miſene. Il fut près d'une heure à monter ſur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par reſſort, comme un Pendule, tant ſa marche étoit grave & lente. Auſſi les Eſpagnols lui donnent-ils le nom de Pareſſeux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraiſſé, il maigrit juſqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il ſoit monté ſur un autre (15).

WOODES ROGERS, 1709.

Eſpece de Singe, nommé Pareſſeux.

Singularité de cet Animal.

(15) Pages 344 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Eſpagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'eſpace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par ſa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva ſi bourbeuſe, & la route ſi incertaine, que Dampier même, qui avoit paſſé pluſieurs fois à cette hauteur, y parut embarraſſé. La ſonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante braſſes, juſqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze braſſes à la vûe des Maiſons.

Baye de Tecames.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, eſt une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, juſqu'au bord de l'eau. Elle eſt moins haute au Sud, mais les collines y ſont auſſi blanches. L'intervalle, qui forme un eſpace d'environ trois lieues, eſt plus bas, & couvert d'un Bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperçoit de quatre lieues en Mer, lorſque le Ciel eſt ſerein. Il n'eſt compoſé que d'un petit nombre de Maiſons: mais quatre lieues plus loin, dans les

Sa Deſcription.

Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Eſpagnols nomment Rio de-las-Eſmeraldas, c'eſt-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui eſt remplie de ſables. Le Pays voiſin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois braſſes & court au Nord; mais la Mer y roule de groſſes lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroit du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne enſuite pour éviter le Banc. Les deux Vaiſſeaux Anglois y entrerent, à la hauteur du Cap Saint François, ſous un degré de latitude du Nord, & ce parage eſt environ Eſt-Nord-Eſt, à ſix lieues du Cap. Ils n'approcherent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la diſtance entre Tecames & le Cap, qui eſt d'aſſez bonne hauteur, & qui deſcend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre ſur un fond de ſable, à

Woodes Rogers. 1709.

Ses dangers.

WOODES ROGERS. 1709.

ſept braſſes d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où ſont les Maiſons, on ne trouve pas plus de trois braſſes, à une portée de mouſquet du rivage. Les briſes de Mer & de Terre ne ſe font pas moins reſſentir ici, que ſur toute la Côte. La Briſe de Mer ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Eſt. La premiere ſe leve ordinairement l'après midi, & continue juſqu'à minuit; l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la premiere Pointe, en entrant dans la riviere de l'Aiguade. Un Vaiſſeau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y eſt quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait ſec, quoique le tems ſoit humide au Nord, où les pluies ſe bornent dans cette ſaiſon. Depuis le mois de Juin juſqu'à celui de Décembre, le tems y eſt toujours beau & ſerein; mais depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Mai, on y eſt expoſé à de groſſes pluies.

Haine des Indiens du Pays contre les Eſpagnols.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Eſpagnols. Ils ſont armés

de fleches empoiſonnées & de fuſils ; & la diſpoſition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embuſquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers obſerve que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaiſſeau chargé de lingots, en 1578 ; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Eſpagnols, dans cette Baye, en 1594, ſous le regne d'Eliſabeth (16). WOODS ROGERS. 1709.

Le 10 de Septembre, les Anglois relâcherent dans une des Iſles Gallapagos, à deux degrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Iſles ſont en ſi grand nombre, qu'en deux fois, ils en compterent juſqu'à cinquante : mais il n'y en a pas une ſeule, qui ſemble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Eſpagnoles aſſurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle eſt ſituée au premier degré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers ſçavoit auſſi, par de bons témoignages, qu'un Vaiſſeau de Guerre Eſpagnol, croiſant ſur les Pyrates, avoit touché à l'une de ces Iſles, ſituée ſous un degré vingt ou trente minutes de latitude du Sud ; qu'il la nomma Sainte- Obſervations de Rogers ſur les Iſles Gallapagos.

(16) Pages 354 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1709.

Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poiſſon, & une bonne rade, & qu'elle eſt éloignée d'environ quarante lieues de l'Iſle Plata. Mais il croit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'eſt la même où le Capitaine Davis, Flibuſtier Anglois, prit des rafraîchiſſemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, ſont qu'elle eſt ſituée à l'Oueſt de ces Iſles.

On voit preſque toutes ſortes d'Oſeaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, ſurtout des Faucons & des Tourterelles, ſi familiers les uns les autres, qu'ils ſe laiſſent tuer à coups de bâton. Il n'eſt pas aiſé de juger d'où les Tortues de terre y ſont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même eſpece ſur le Continent. Les Chiens marins n'y ſont pas en ſi grand nombre que dans l'Iſle Juan Fernandez, & leur fourrure y eſt moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la groſſeur d'un Ours, & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie pique. » J'étois, dit-il, ſur le » rivage, lorſqu'il ſortit de l'eau, la

Il eſt attaqué par un Chien marin.

» gueule béante, avec autant de vîteſ- WOODES ROGERS. 1709.
» ſe & de férocité, que le Chien le
» plus furieux, qui a rompu ſa chaî-
» ne. Il m'attaqua trois fois. Je lui en-
» fonçai ma pique dans la poitrine,
» & chaque fois je lui fis une large
» bleſſure, qui l'obligea de ſe retirer
» avec d'horribles cris. Enſuite, ſe re-
» tournant vers moi, il s'arrêta, pour
» gronder & me montrer les dents. Il
» n'y avoit pas vingt-quatre heures
» qu'un homme de mon Equipage avoit
» failli d'être dévoré par un des mê-
» mes Animaux (17).

Le 24 de Décembre, les deux Vaiſ- Baye de Segura.
ſeaux Anglois ſe retirerent avec le Ga-
lion de Manille, qu'ils avoient pris le
22, dans un Port de Californie que
Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le
prend pour le même auquel Thomas
Candish donne ce nom (18). On en Ses marques & ſes dangers.
peut découvrir l'entrée à la faveur de
quatre hauts Rochers, qui reſſemblent,
pour ceux qui viennent de l'Oueſt,
aux Aiguilles de l'Iſle de Wight, &
dont les deux plus Occidentaux ſont
en forme de pain de ſucre. Le plus

(17) Page 357.

(18) Il le place vers le vingt deuxiéme dégré cinquante-cinq minutes de latitude du Nord; & cent treize dégrés trente huit minutes de longitude Oueſt de Londres.

WOODES ROGERS. 1709.

avancé vers la terre eſt percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau paſſe par cette ouverture. Il faut laiſſer à gauche celui qui eſt le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui eſt ſaine dans toutes ſes parties, & où l'on trouve, depuis dix, juſqu'à vingt & vingt-cinq braſſes. On y eſt enfermé par les terres, depuis l'Eſt Quart-de-Nord-Eſt, juſqu'au Sud-Eſt Quart de-Sud. La rade ne ſeroit pas d'ailleurs des plus ſûres, ſi le vent de Mer ſouffloit impétueuſement (19).

Le Pays eſt fort montagneux, ſtérile, & couvert de ſables, qui ne laiſſent pas de produire quelques arbriſſeaux, dont les fruits ſont différentes ſortes de graines. Rogers fit viſiter la Côte. Ses gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Priſonniers Eſpagnols leur avoient fait eſperer. Ils virent ſouvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays eſt fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

(19) *Ibidem*, Tome II, page 17.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare : mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vûs dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espece d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées : mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'exposer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entail-

WOODES ROGERS. 1709. Ses Habitans.

WOODES ROGERS. 1709.

lées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement ſi beau, qu'ils refuſerent les colliers de verre des Anglois. Leur paſſion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les inſtrumens qui ſervent au travail : mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laiſſoient à terre pendant la nuit. On ne ne remarqua point qu'ils euſſent le moindre uſtencile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort baſſes, conſtruites de cannes & de branches d'arbres, & ſi mal couvertes, qu'elles ne les garantiſſoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agriculture aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poiſſon ; ce qui, joint à leurs miſérables Cabannes, qui ne ſembloient dreſſées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient raſſemblés que pour la ſaiſon de la pêche. Les inſtrumens, qu'ils y employent, ne ſont, ni des hameçons, ni des filets ; c'eſt un ſimple dard de bois, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un poiſſon avec cette arme, le donna, ſans

Leur bonne foi.

mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit ſur une eſpece de Canot. Rogers n'en fut pas témoin ; mais il vit lui-même pluſieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils euſſent atteint le fond (20). Une petite ſemence noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroiſſoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurerent qu'elle avoit le goût du Caffé. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des Yams, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des Pois verds, des Bayes ſemblables à celles du Lierre, & qui ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des Pois ſecs. Les Anglois trouverent d'autres Bayes, qui ont la figure des Groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouverent auſſi des Poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos Groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſonnement pour les ſauces.

WOODES ROGERS. 1709.

Leur extrême adreſſe à plonger.

Productions du Pays.

Les peaux des bêtes fauves, qui

(20) *Ibidem*, page 14.

Woodes Rogers. 1709.

étoient assez communes dans les Hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnoient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroissoient jouir en commun de tout ce qu'ils possedoient. S'ils troquoient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux Vaisseaux étoient bien pourvûs, ils les donnoient au premier Indien qui se trouvoit près d'eux; & lorsqu'ils en avoient assez, il ne falloit plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il sembloit que leur vice dominant fut la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la fléche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs fléches, qui ne sont que des perites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à peu près quatre & demi. La plûpart de leurs couteaux &

Vie commune des Habitans.

des inſtrumens qui leur ſervent à tailler, ſont compoſés des dents d'un poiſſon qui ſe nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois groſſes perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courſes des pierres fort péſantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en euſſent point apporté à bord. L'eau de la Baye eſt excellente, & le Fenouil marin y croît en abondance : mais on n'y voit point d'oiſeaux extraordinaires (21).

WOODES ROGERS. 1709.

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuſes dépouilles des Eſpagnols, une Deſcription qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco juſqu'à Chiloé, grande Iſle de la Côte de Chili, à quarante-quatre degrés de latitude Méridionale. Il la publie à la fin de ſon Journal (22), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la deſtinoient à leur propre uſage. Cependant il ajoûte que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées ; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier ſoit exac-

Deſcription de toutes les Côtes de la Mer du Sud, priſe aux Eſpagnols.

(21) Pages 11 & ſuivantes.
(22) Au Tome II.

WOODES ROGERS. 1709.

te, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Eſpagnols ont dreſſées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y trouve pluſieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puiſſe reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Eſpagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en aſſure pas moins que c'eſt le meilleur Guide qu'on ait publié juſqu'aujourd'hui (23). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'eſt propoſé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Deſcription de l'Amérique.

Obſervation de Rogers ſur cette Piece & ſur les Cartes.

1710.

Le Duc & la Ducheſſe, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuſe juſqu'à l'Iſle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & ſe fiant aux lumieres de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils paſſerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils

Route des Anglois juſqu'à Batavia.

(23) *Ibid*, page 76.

ſe trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & juſqu'à Batavia. Cette route parut ſi difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonſtances à l'utilité de la Navigation. WOODES ROGERS. 1710.

Le 10 de Juin, leur Guide, qu'ils rencontrerent à cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale, & à deux cens quarante degrés vingt & une minutes de longitude Oueſt de Londres, leur fit enfiler le Détroit qu'ils redoutoient; & lorſqu'ils furent entre les Iſles, qui ſont au Nord de Zulayer, il les fit courir Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt, pour ſe tenir à bonne diſtance des Iſles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent enſuite la partie la plus Méridionale de l'Iſle Celebes; & de là, ils prirent par le Canal où paſſent ordinairement les gros Vaiſſeaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banker, dont les premiers ſont ſi dan- Paſſages dangereux.

WOODES ROGERS, 1710.

gereux, qu'en pluſieurs endroits on n'y trouve que trois braſſes d'eau, & quelquefois moins. Ils porterent donc le Cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Oueſt eſt baſſe vers le rivage, mais où l'on voit de hautes Montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Oueſt, on rencontre un Rocher aſſez remarquable. Rogers, ayant fait jetter la ſonde, ſe trouva ſur dix braſſes d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à ſix lieues de diſtance, & devant lui une Iſle baſſe & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Oueſt-Quart-d'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt. Il fit route droit vers le Nord de cette Iſle, pour s'en approcher à la diſtance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de ſable, après laquelle il découvrit trois petites Iſles. Enſuite il courut Nord-Oueſt, pour jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, ſous l'Iſle même, derriere la langue de ſable, où il trouva dix braſſes & le fond très net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord Eſt-Quart-de-Nord, à quatre lieues de diſtance, la plus Septentrionale des trois petites Iſles Oueſt, à deux lieues, & celle du milieu Oueſt-

Sud-Oueſt, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Iſle. On n'avoit pas ceſſé d'avoir la ſonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de ſix braſſes d'eau, ni plus de dix. WOODES ROGERS. 1710.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Iſles, en ſe tenant toujours plus près de celle du Nord, ſans trouver plus de dix braſſes. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Oueſt, enſuite au Sud-Oueſt, à la faveur d'un bon vent de Sud-Eſt; & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui ſe trouvoit à l'Eſt. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & ſans le ſecours de l'expérience, on puiſſe traverſer heureuſement ces redoutables Paſſages (24).

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Eſcadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaiſſeaux de diverſes grandeurs. Le Conſeil Hollandois, jaloux de ſes propres avantages, lui donna quelques ſujet de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puiſſe tenir en bride celle de Hol- Réflexions jalouſes de l'Auteur ſur les Etabliſſemens Hollandois.

(24) Pages 110 & précédentes.

WOODES ROGERS. 1710.

lande. Il ſouhaiteroit particuliérement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois puſſent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en uſe pas trop bien avec eux (25). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmaſſin, dans l'Iſle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & ſoigneuſement entretenue, pût leur devenir auſſi avantageuſe que Batavia l'eſt pour la Hollande. Jamais, dit-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaiſſeaux dans ce Port, avec aſſez de monde pour les équiper au beſoin: d'où il conclut triſtement que ſi la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chaſſer les Anglois de tous les lieux où ils ſont établis dans les Indes (26).

Arrivée de Rogers au Cap de Bonne-Eſpérance.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaiſſeaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à ſeize Hollandois, qui devoient partir de Conſerve pour les Ports de l'Europe (27); nombre

(25) Page 134.
(26) *Ibidem.*
(27) *Ibidem*, pages 145 & 146.

ſurprenant, & qui donne une idée bien ſinguliere du Commerce de ces deux Etats, dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Deſcription du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de ſon habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ſes Obſervations ſur celles de Kolben. Mais il repréſente cette Colonie Hollandoiſe dans un Tableau racourci, qui fera juger de ſes progrès depuis environ .... ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajoûteront quelque choſe aux anciennes connoiſſances. » Aucun de mes gens, dit-il, n'y » eut la moindre Avanture avec les » Ours, les Tigres & les Hottentots: » ainſi je me borne à quelques particu» larités, que j'y obſervai moi-même.

WGODES ROGERS. 1710.

La Ville Hollandoiſe eſt bien bâtie, & compoſée d'environ deux cens cinquante Maiſons & d'une Egliſe. On voit pluſieurs Villages autour du Cap, depuis dix juſqu'à trente milles de diſtance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde; de ſorte qu'on y peut lever, en peu de temps, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'eſt pas auſſi brûlant qu'on

Ses remarques ſur cette Colonie.

WOODES ROGERS. 1710.

se l'imagine. Sa situation est sous le trente-cinquiéme degré de latitude Australe. L'air est fort sain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les sables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne se trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandoise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'afferment à si grand marché, pour encourager l'Agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoyent sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bientôt des Garnisons à tous ces Etablissemens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe,

rope, pour ſoutenir leur Commerce, malgré toutes les entrepriſes qui pourroient le menacer. Je ſuis perſuadé, obſerve Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente, lorſqu'elle abandonna ce poſte pour celui de Sainte Helene, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi bien ſitué, ni capable de répondre aux mêmes vûes (28).

Woods Rogers. 1710.

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Entre les avantages dont les Hollandois jouiſſent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, auſſi bien pourvu de Médecins, de Chirurgiens & de remedes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ ſept cens Malades. Les Vaiſſeaux de la Compagnie ne ſont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoyent leurs Matelots languiſſans, & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont auſſi des Magaſins remplis de toutes ſortes d'Agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; ſage diſpoſition, dont l'utilité ſe fait ſentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, compoſée ordinaire-

Sage politique des Hollandois.

(28) Page 148.

WOODES ROGERS. 1710.

ment de dix-ſept juſqu'à vingt gros Vaiſſeaux. Cet Exprès porte des ordres ſecrets au Commandant de la Flotte. Il eſt le ſeul qui ſçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaiſſeaux reçoivent de lui cet ordre caché, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonſtances, à l'approche de leur Pays. C'eſt ainſi que depuis long-temps leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureuſement dans leurs Ports. Enfin, on obſerve de ſi bonnes loix au Cap, l'induſtrie, le bon ordre & la propreté y regnent ſi parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modéles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de la liberté Angloiſe, y trouve la Juſtice un peu trop ſévere. L'Iſle Robin ou des Pingouins, qui eſt à l'entrée de la Baye, ſert aujourd'hui de priſon & de ſupplice aux Mutins. Ils y ſont condamnés, par Sentence du Fiſcal, à paſſer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoye, tous les ans, un Vaiſſeau du Cap à Madagaſcar, pour y acheter des Eſclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun ſervice des Hotten-

tots ; Nation ſi lâche & ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré pluſieurs années avec les Pyrates de Madagaſcar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Miſérables, qui avoient fait tant de bruit dans le monde, ſe trouvoient réduits au nombre de ſoixante ou ſoixante-dix hommes, dont la plûpart étoient devenus fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Iſle, quoiqu'ils s'y fuſſent mariés. Ils ajoutent qu'il ne leur reſtoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe ; mais qu'à la concluſion de la paix, c'eſt-à-dire, lorſque les Troupes ſeroient congédiées, ſi l'on n'avoit ſoin d'en nettoyer l'Iſle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & ſe faire encore redouter (29).

WOODES ROGERS. 1710.

Anciens Pyrates de Madagaſcar.

Le Château que les Hollandois ont au Cap, eſt devenu fort vaſte. Il eſt bâti de pierre de taille, & monté de ſoixante-dix pieces de canon. Les Officiers de la Garniſon, qui eſt d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons lo-

Château du Cap.

(29) Page 150.

WOODES ROGERS. 1710.

gemens ; mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour ſervir à la défenſe des Vaiſſeaux. Auſſi ſe propoſoit-on d'y dreſſer une Batterie, ſur une Pointe ſabloneuſe, qui ſe préſente à droite, en entrant. Cette Rade eſt fort dangereuſe en hyver, par la violence des vents de Mer, qui regnent dans cette ſaiſon. Mais ils ſoufflent rarement en Eté, quoiqu'il ne ſe paſſe preſque point de jour où l'on ne reſſente de furieuſes raffales du Sud-Eſt, qui venant de la Montagne de la Table, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le ſoir, dans un temps même aſſez calme (30).

A plus de cent mille du Cap, les Hollandois ont découvert une ſource d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guériſon des maladies les plus déſeſpérées.

Jugement de Rogers ſur le ſéjour du Pays.

En un mot, dans un ſéjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut aſſez les avantages, pour en partir perſuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes ſortes d'embarras, ne peut choiſir d'endroit plus commode que le Pays voiſin, qui releve des Hollandois (31).

1711. Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711,

(30) Page 151. (31) Page 152.

sous le Pavillon de l'Amiral Hollandois ; & le 1 d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes, monté de vingt pieces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses, qu'il avoit enlevées aux Espagnols : mais il en fait concevoir une haute idée, lorsqu'il parle de ses lingots, & de toute la vaisselle d'argent, de l'or & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (32).

WOODES ROGERS. 1711.

Il arrive en Angleterre avec un riche butin.

§ VII.

Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan.

INTRODUCTION.

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'inférer dans un Recueil (33), prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite : mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la datte du Voyage,

(32) Page 160.

(33) Elle se trouve au Tome V, du Recueil de Paul Marret, Amsterdam 1711, sans autre éclaircissement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée à Londres, en 1699.

INTRODUCT. que l'Auteur paroît avoir négligé lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au haſard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puiſqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

ANNE'E INCERTAINE. Départ & viteſſe de ſa route.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaiſſeau de Roi, nommé le *Raſle-tout*, de Conſerve avec un Pinque, qui ſe nommoit le Jeune-homme; & dès le 22 de Novembre, il ſe trouva au quarante-huitiéme degré vingt minutes de latitude auſtrale, au Sud du Port Deſiré. Les deux Vaiſſeaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans ſa Pinaſſe, ſuivit la Côte d'une grande Baye, qui eſt bornée au Sud par l'Iſle des Chiens marins (34), & au Nord par une petite Iſle pierreuſe. Il trouva, ſur la derniere, un ſi grand nombre de ces Amphibies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de ſon Equipage. Un mille plus haut, on rencontre une autre Iſle, peuplée d'une ſorte d'oiſeaux de Mer que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuerent quantité de jeunes, dont la chair leur parut

(34) Nommés par d'autres, Lions & Veaux marins.

excellente. Plus haut encore, à la même distance, & près du rivage, on voit une quatriéme Isle, qu'ils nommerent l'Isle des Lievres, parce que ces Animaux y sont en abondance. Ils en tuerent plusieurs, qui pésoient jusqu'à vingt livres. En les chassant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos Lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de Rochers, ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce.

Wood. Année incertaine

Lievres qui se terrent comme les Lapins

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord, Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa uue autre Baye, grande & profonde, qui se nomme Baye des Epices, où parmi quelques Isles pierreuses, il reconnut celle des Pingouins. Son admiration fut extrême, à la vûe du prodigieux nombre de ces Animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vîte, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du Port Desiré, à seize brasses d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre. Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de

WOOD. Année incertaine.

tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent néceſſairement le détail qu'il leur donne dans ſon récit; & quoiqu'elles puiſſent leur reſſembler par quelques circonſtances, des leçons importantes ne peuvent paſſer pour d'inutiles répétitions.

Obſervations de Wood ſur le Port Deſiré.

Il place le Port Deſiré, à quarante-ſept degrés trente minutes de latitude auſtrale. Si le vent eſt bon, dit-il, un Vaiſſeau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la baſſe marée même, il y a toujours aſſez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart du flux, on peut en appercevoir tous les dangers; mais il ne conſeille à perſonne d'y entrer, ſans avoir obſervé le Havre en baſſe marée. C'eſt alors qu'on en voit diſtinctement tous les écueils, & q'on a même une marque à terre, pour ſe guider avec ſûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Eſpagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Deſiré, on découvre une chaîne de Briſans, qui s'élevent beaucoup hors de l'eau, à la diſtance d'une lieue du rivage, outre pluſieurs autres qui en ſont ſéparées. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Iſle des Pingouins, en-

WOOD. Année incertaine.

tre cinq ou six plus petites Isles ; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mille du côté de la Mer, & à peu près autant de la Riviere, offre un Rocher en forme de Pyramide. Ce Rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres Rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même Rocher à leur Sud-Est.

Le vif de la marée, dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées, le flux & le reflux sont très-rapides, & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce ; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de Brebis d'Espagne, aussi grosses que nos Daims, quelques Liévres, des Autruches, dont il est difficile d'approcher, des Canards, des Corbeaux, des Shags noirs, des Jabots blancs (35), & de gros Canards bleus, qui sont assez familiers. Les

(35) En Anglois, White Breasts.

WOOD. Année incertaine.

groſſes Moules & les Limpets ſont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, ſur une des Iſles, l'Inſcription Hollandoiſe de Jacques le Maire, qu'on a déja rapportée, clouée, comme d'autres la repréſentent, ſur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boëte de fer blanc, qui contenoit un papier ſi uſé, qu'il lui fut impoſſible d'en lire l'écriture (36).

Monumens du Voyage de Jacques le Maire.

De cette Iſle, les Chaloupes peuvent remonter la Riviere, l'eſpace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au-deſſus de l'Iſle, elle coule Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt; & pendant une groſſe lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large: mais enſuite, ſe reſſerrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers eſcarpés, & d'un grand nombre de petites Iſles, ſes deux bords ſont arides & pierreux. Wood la remonta auſſi loin qu'il fut poſſible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Oueſt de ſon Vaiſſeau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Eſt, à la diſtance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de-

(36) *Ibid.*, page 143.

source, lui parut de très bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorsque la Riviere entraîne de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Oueſt. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux milles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Isle & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (37). WOOD. Année incertaine.

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Desiré, ils entrerent, le 7 d'Avril, dans celui de Saint Julien, pour y passer le reste de l'Hyver. Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean Carthagena, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir en- Port de St. Julien.

(37) Page 144.

WOOD. Année incertaine.

trepris de porter ſon Equipage à la révolte, & qu'il laiſſa dans ce Pays déſert, l'Aumonier de ſon Vaiſſeau, qui fut enſuite maſſacré par les Naturels du Pays (38). Un incident ſi ſingulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, ſembloit demander d'autres éclairciſſemens; ſurtout, lorſqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'eſt le ſupplice de Thomas Dougtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occaſion de donner le nom d'Iſle de Juſtice, au lieu de l'exécution (39).

Fait ſingulier attribué à Magellan.

Remarques ſur le Port Saint Julien

Les remarques de Wood ſont ici fort précieuſes pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent obſerver, dit-il, des regles fondées ſur ſon expérience. Lorſqu'ils ſeront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Deſité, ils doivent paſſer entre la premiere Terre haute, qu'ils verront ſous le quarante-huitiéme degré quarante minutes de latitude auſtrale, qui eſt auſſi celle du Port Saint Julien, & la Terre baſſe. Mais s'ils arrivent au Sud de ce

(38) Pages 145 & 146.
(39) *Voyez*, ci-deſſus, le Journal de Drake.

Port, ils trouveront que la Terre y eſt ſous le cinquantiéme degré vingt minutes de latitude, qu'elle y eſt baſſe, ſans aucune ſorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & eſcarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller ſur ſept, huit, neuf ou dix braſſés d'eau : mais, à ſon embouchure, ils doivent ſe garder d'un Banc de Roche, qui eſt couvert de quatre braſſes d'eau en haute marée, & où il n'en reſte pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverſer cette dangereuſe Barre, ils doivent ſonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Baliſe, parce que le fond de la Baye eſt ſujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laiſſer au Nord-Oueſt le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui eſt dans les terres. D'ailleurs, on peut ſe croire ſûrement ſur la Barre, lorſqu'on eſt vers le milieu de quelques collines blanches, qui ſe trouvent dans la Baye, au Nord-Eſt, à un mille & demi de l'embouchûre du Havre, & qui reſſemblent beaucoup à des Iſles. On eſt alors vis-à-vis d'une ouverture, en-

WOOD. Année incertaine.

WOOD. Année incertaine.

forme de ſelle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir paſſée, on continuera directement ſa route, environ l'eſpace d'un mille & demi, & l'on y pourra donner fond à ſix ou ſept braſſes. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, eſt entre l'Iſle de la Juſtice, & une autre Iſle voiſine. Les marées ſont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent eſt au Sud, l'eau monte autant par les baſſes marées que par les hautes (40).

Salines du Pays.

Wood paſſa pluſieurs jours, au Port Saint Julien, ſans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au ſommet d'une Montagne à l'Eſt, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits, il lui donna ſon nom, qu'il grava même ſur une pierre. De-là, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & ſa curioſité lui fit entreprendre de le viſiter: mais, après avoir fait deux milles, il crut remarquer quelque choſe qui remuoit derriere un buiſſon. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve, lorſqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu

(40) Pages 147 & précédentes.

plus loin derriere une colline, où il fut joint par ſix autres Indiens, armés d'arcs & de fléches. Une juſte défiance l'obligea de retourner au Vaiſſeau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une eſcorte plus nombreuſe, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans ſur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau eſt une véritable ſaline, d'où il fit tirer, à diverſes repriſes, environ dix tonneaux de ſel. Il s'en trouva ſi bien, pour conſerver ſes Animaux marins, qu'il réſolut d'en faire une groſſe proviſion. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulerent un gros monceau dans un lieu fort ſec. Mais trois jours après, lorſqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas aſſez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fut pas tombé une goute de pluie. Wood parcourut les bords du Lac, dans ſes deux principales dimenſions. Il lui donne quatre mille de ſes pas, d'un côté, & ſeize mille de l'autre; c'eſt-à-dire, environ deux milles & demi de large, ſur dix milles de long. Comme cet eſpace étoit alors tout couvert de ſel, de l'épaiſſeur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit

Wood. Année incertaine.

Grandeur de la principale ſaline.

WOOD. Année incertaine.

contenir cens mille tonneaux (41).

Quelques Habitans ſe firent voir, par intervalles, ſans ſe laiſſer approcher; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Amériquains, & qu'ils ſe peignent le corps de diverſes couleurs. Ils faiſoient quelquefois un bruit horrible, dans le deſſein apparemment d'engager les Anglois à ſe retirer; mais ils ne les menacerent jamais de leurs fléches. Wood crut obſerver que la température de l'air eſt la même ici qu'en Angleterre. Le Pays à vingt milles à la ronde, lui parut ſec, ſtérile, plein de Rochers & de gravier, ſans bois & ſans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoûte que s'il y a quelques buiſſons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf milles du mouillage, il découvrit une Riviere d'eau douce, qui ſe décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, eſt remplie de Lacs ſalés. On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des beſoins fort preſſans, d'autres Anglois n'y purent trou-

(41) Page 148.

ver aucune apparence de ſel.

WOOD. Année incertaine.

Wood y vit auſſi quantité d'Animaux, que d'autres Voyageurs de ſa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chaſſe l'amuſerent beaucoup pendant tout l'Hyver; ſur-tout lorſqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards, de Pluviers, de Bécaſſines, de Perdrix, & d'Oiſeaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis ſauvages, que les Eſpagnols nomment Llanacos, ſe montroient en troupes de ſix ou ſept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles reſſemblent au Chameau; mais, par le reſte du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du Cheval. A la vûe d'un Homme, elles henniſſent comme les Chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuerent pluſieurs, & trouverent leur laine d'une fineſſe admirable. Ils en auroient pris d'avantage, s'ils avoient eu des Chiens pour les laſſer à la courſe. Les Autruches, qu'ils voyoient auſſi en fort grand nombre, ne peuvent ſe prendre ſans le même ſecours. Les Liévres y ſont de la même groſſeur qu'au Port Deſiré, & les Renards paroiſſent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec

Divers Animaux qui s'y trouvent.

WOOD. Année incertaine.

admiration un petit Animal, moins gros que la Tortue de terre, & couvert, ſur le dos, d'une petite écaille, ſéparée en deux pieces qui ſe joignent. Sa chair eſt d'un goût exquis. Les Eſpagnols le nomment *Cochon cuiraſſé*.

Deux Animaux ſinguliers.

Un autre, beaucoup ſingulier par ſes propriétés, porte le nom de Grondeur ou de ſouffleur. Il a la queue épaiſſe. S'il voit paroître un Homme, il gronde, il ſouffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défenſe que ſon derriere, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens d'une inſupportable odeur (42).

Au reſte, l'eau douce n'eſt rare ici qu'en Eté. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, eſt un Rocher qui ſe préſente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Deſiré, n'eſt propre qu'à faire des Fagots.

Les Sauvages font un Vaiſſeau de la forme des nôtres.

Le 16 de Septembre, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaiſſeaux furent rappellés au Port Deſiré, par la néceſſité d'y faire une nouvelle proviſion de Pingouins & de Chiens

(42) Page 151 & précédentes.

de Mer. Deux jours les y firent arriver heureuſement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaiſſeau à trois mâts, peint de rouge & compoſé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'induſtrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe. Wood avoit fait ſemer, à peu de diſtance du rivage, diverſes ſortes d'herbages & de légumes, tels que des Choux, des Raves, des Carottes, des Raiforts, des Pois, des Féves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, ſans en avoir fait aucun uſage. Ce qui reſtoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Féves étoient déja montés en graine. La nuit du 18, Wood obſerva ici le commencement & la fin d'une Eclipſe de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, ſoixante-dix degrés; c'eſt-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (43).

Wood. Année incertaine.

Progrès de nos légumes dans ce climat.

Il attendit, à lever l'ancre, juſqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de latitude

Pointe nommée Tête de Rocher.

(43) Page 152.

WOOD. Année incertaine. Meridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit, à la même hauteur, une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves, dont le ſommet forme une aſſez grande Plaine, & qui eſt accompagnée, à ſon Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui ſe termine en Pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le ſuivant ici, dans ſes Deſcriptions, on ne penſe point à répéter celles des Voyageurs dont il ſuivoit les traces. Une route ſi difficile, & variée par une continuelle diverſité, lui préſentant mille nouveaux ſujets d'obſervation, il ne ſe propoſoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ſes Prédéceſſeurs.

Cap de Blancford. A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'eſt point marqué dans les Cartes, & que cette raiſon lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge, où il arriva le 22, la véritable route eſt au Sud-Quart d'Oueſt, l'eſpace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la Terre eſt baſſe, avec des collines blanches; & l'on trouve par-tout, vingt-huit braſſes d'eau, ſur un bon fond de ſable. Le flux court

entre les deux Caps, Nord Nord-Eſt, & le reflux Sud Sud-Oueſt. En pleine & nouvelle Lune, le temps de la haute marée eſt à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante braſſes. Au Nord du Cap de la Vierge, à la diſtance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & eſcarpées, juſqu'au Cap, qui eſt la terre la plus haute : mais ſur la derniere de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on apperçoit un eſpace noirâtre, vis à-vis duquel eſt une Pointe de Rocher, qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conſéquent, d'une bonne diſtance, ſi vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très ſtérile, & ſans autre bois que de petits Buiſſons, d'un Cap à l'autre (44).

WOOD. Année incertaine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle eſt compoſée preſqu'entiérement de collines blanches, à peu près de la même hauteur que l'Iſle de Wight ; & ſa diſtance du Cap de la Vierge eſt d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, juſqu'à la Pointe que les

Promontoire de la Reine Catherine.

(44) Page 113.

Wood. Année incertaine.

Espagnols ont nommée Posſeſſion, Wood compte neuf lieues Oueſt, par la Bouſſole (45). C'eſt ſur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir ſon premier Fort, qu'il nomma Nombre de Jeſus.

Remarque de Wood ſur le Détroit de Magellan.

Le paſſage de la premiere Entrée coûta peu aux deux Vaiſſeaux Anglois. Ils ſe rendirent ſur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Oueſt de la Pointe de Poſſeſſion, il y a une Baye ſabloneuſe, dont l'accès eſt fort difficile, parce que l'eau y eſt fort baſſe; que c'eſt à cinq lieues de-là, Oueſt Sud-Oueſt, qu'on trouve la premiere entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, eſt de deux milles & demi; qu'après avoir paſſé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fond, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui conſiſte dans une chaîne de Roches, eſt le plus éloigné. Mais ſi l'on venoit à manquer de vent, ou s'il ſouffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Poſſeſſion & l'entrée du Détroit. A l'égard de la

(45) Perſonne n'avoit encore marqué ces diſtances. Auſſi ne ſont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Terre, elle eſt bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage eſt couvert, en baſſe eau, de ſable & de gravier, quoiqu'il ſoit aſſez eſcarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du ſable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, ſort auſſi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croiſſent deſſus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (46).

WOOD. Année incertaine.

Après avoir paſſé la premiere Entrée, ſi l'on n'eſpere pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Iſle Eliſabeth, Wood conſeille de ne pas moüiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Poſſeſſion & le Détroit. On ſe trouveroit ſans abri contre la tempête du Sud Oueſt Quart-d'Oueſt, qui eſt ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chaſſer pendant la nuit, on ſeroit menacé de dériver ſur la Côte. Dailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'eſpace large, qui eſt entre les deux Pas, on ne diſcerne pas ſans peine la Pointe du ſecond, parce que la terre y eſt baſ-

Conſeils pour la Navigation.

(46) Page 157.

Wood. Année incertaine.

se ; & dans un temps de brume, l'embarras est si grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'est cette Pointe, qui se nomme le Cap Grégoire. A son Est, elle a une Rade, exposée aux vents d'Oueſt, où l'on peut mouiller à sept ou huit brasses d'eau ; sur un fond d'assez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux sur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuse. Ils en conclurent qu'elle est fort peuplée. Le soir du même jour, ils traverserent la seconde Entrée. Wood lui donne environ cinq milles de large à l'Est, & un peu moins à l'Oueſt. Sa longueur, d'un bout à l'autre, est de trois lieues ; de sorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'est qu'après l'avoir entiérement passée, qu'on découvre trois Isles au Nord Oueſt, à la distance d'environ quatre lieues, par la Boussole. L'une a reçu le nom d'Eliſabeth, du Chevalier Drake. Les deux autres se nomment Saint Gregoire & Saint Barthelemi. La Terre, entre ce second Détroit & la Pointe de l'Isle Eliſabeth, est fort haute, séche & stérile en quelques endroits, fertile en d'autres, surtout

tout dans les Vallées. Outre d'assez bonne herbe, elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur goût approche de celui des Raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites Cerises, & sont de couleur rougeâtres (47).

Wood. Année incertaine.

Raisins Magellaniques.

Depuis la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Oueſt de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait, au Sud Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon, d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parce que la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits

Conseils de Wood.

(47) Page 158.

WOOD. Année incertaine.

Havres, très avantageux pour les petits Vaiſſeaux ; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, Port des Ecreviſſes, parce que ces Animaux y ſont en abondance, & que dans le beſoin ils peuvent offrir une aſſez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de Port de Vaughan (48).

Deſcription de l'Iſle Eliſabeth.

L'Iſle Eliſabeth a plus de ſix lieues en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, ſur trois de large, du Nord au Sud. Elle eſt d'une hauteur médiocre, particuliérement à ſa Pointe Orientale, qui eſt fort eſcarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaiſſeau ; mais à ſon Oueſt le Canal eſt étroit, & ſi plein de Rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois braſſes d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croiſſe de fort bonne herbe & pluſieurs ſortes de Bayes. Les deux autres Iſles n'ont de remarquable que leurs Pingouins, qui ſont meilleurs qu'au Port Deſiré, & de jeunes Jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du ſecond Détroit juſqu'au Sud des

(48) Page 159.

Wood. Année incertaine.

Isles, est haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée d'une sorte de Poisson qui ressemble au Muge, que d'un seul coup de senne ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (49). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la premiere de ces Isles. On doit se garder, près de Saint George, d'un Banc de la longueur d'un mille, sur lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (50).

Ecueil de l'Isle Saint George.

(49) Page 160. (50) Page 161.

WOOD. Année incertaine. Baye d'eau douce.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'eau douce, pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les Canards, & d'autres Oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'ou l'on étoit sorti, plus petite & plus sabloneuse, où plusieurs Indiens, des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignerent une joye extrême à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnerent en échange des arcs & des peaux de bêres fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes jusqu'au Port de Famine; mais Wood insiste beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup

Conseils nautiques.

de violence. L'eau eſt profonde, & le mouillage aſſez ſûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, juſqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre iſolé, qui ſe préſente ſur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Eſt de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, ſi vous ne voulez vous expoſer au riſque de n'en pouvoir ſortir; du moins, ajoute-t-il, ſi ce n'eſt pas un paſſage à la mer de l'Eſt, comme les Eſpagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébaſtien (51).

WOOD. Année incertaine.

En mouillant au Port de Famine, Wood examina curieuſement ce lieu fameux, où les Eſpagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le paſſage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; deſſein auſſi abſurde, dit-il, que l'erection du Château de Douvres, pour ſervir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reſte aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les

Deſſein abſurde des Eſpagnols.

(51) Page 163.

WOOD. Année incertaine.

a détruits par le feu (52). On pêche dans cette Rade des Eperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonference (53). Une Riviere qui eſt au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgar. Divers ſentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverſes eſpeces d'Oiſeaux, entre leſquels ils diſtinguerent une Perruche (54).

Eperlans monſtrueux.

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes eſcarpées, dont on a déja repréſenté l'horrible perſpective, pour s'avancer vers le Cap Fâcheux, qui eſt la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amerique. Ils le trouverent digne de ſon nom, par ſa hauteur en écore, & par les dangereuſes raffales qu'on y eſſuye. Il leur fut impoſſible de jetter l'ancre, pendant toute la nuit, & juſqu'au lendemain à midi, lorſqu'un peu à l'Oueſt du Cap Holland, ils entrerent dans une Baye ſabloneuſe à laquelle Wood donna ſon nom. Le 5, en s'avançant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Iſles & les Rochers qui ſont au Sud, ils trouverent une autre Baye ſabloneuſe, où l'on peut

(52) Page 164. (53) *Ibidem.* (54) *Ibidem.*

mouiller ſur huit, neuf ou dix braſſes d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye qui eſt à l'Eſt du Cap Galant, reçut de Wood, le nom de Forteſcue. Elle renferme une petite Anſe commode pour de petits Vaiſſeaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit auſſi deux petits Ruiſſeaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Eſt du Port Galant, la Terre s'abaiſſe vers le rivage; mais elle eſt haute à l'Oueſt & le ſommet des Montagnes eſt couvert de neige. La Baye Deſcordes, qui contient une petite Iſle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit eſt de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne ſemble, en pluſieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun paſſage. A deux lieues de la Baye d'Eliſabeth, qui eſt ſur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Oueſt, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Batchelor.

Wood. Année incertaine.

Baye que Wood nomme Forteſcue.

Riviere qu'il nomme Batchelor.

Si l'on obſerve avec quel ſoin tout ce qui a déja paru dans les Relations précédentes eſt ici ſupprimé, on ne ſera pas ſurpris de ſe voir tranſporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée

Wood. Année incertaine. qu'une autre qui eſt au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood obſerve, pour la premiere fois, que la variation Orientale eſt de ſeize ou dix ſept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivieres & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui ſont demeurés ſans noms dans les Cartes, mais où le temps ne lui permit pas de porter ſes obſervations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, ſe croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage ſe trouva bon, à l'Oueſt de laquelle on diſtingue cinq petites Iſles pierreuſes, qui, à meſure qu'on en approche, ſemblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaiſſeaux y paſſerent à l'ancre, on découvrit, à l'Oueſt de cette Baye, une petite Anſe, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiſeaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois ſortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allerent mouiller dans une Baye, à l'Eſt de l'Iſle N. S.

Cap Lundi.

Baye de Mardi.

Del-Socoro. Cette Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une Maison, assez semblable à nos Berceaux de Jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes Oiseaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on apperçut au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta sans balancer, jusqu'à la vûe de divers enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien-tôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sabloneuses paroissoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Ouest; mais il n'auroit pas été possible d'en sortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest Nord-Ouest. L'avis de tout le

WOOD. Année incertaine.

Isle de N. S. Del-Socoro.

Havres & Golfes inconnus.

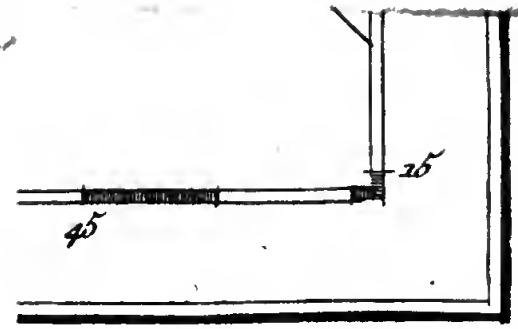
WOOD. Année incertaine.

monde, fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de Chiloé, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à Baldivia; & le neuviéme jour, on entra heureusement dans la Riviere de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Desseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Riviere, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante & deux lieues (55).

Retour de Wood en Angleterre.

L'inutilité de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre temps, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (56), depuis le Cap Desseado jusqu'au Port Desiré; enfin, son retour en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année

(55) Page 170 & précédentes.
(56) Du 6. Janvier au 24.



Tome XI. N°. 5.

ſuivante, ſont des événemens qui groſſiſſent ſon Journal, ſans y rien ajoûter de curieux ou d'utile. WOOD. Année incertaine.

§ VIII.

Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire.

C'EST ſous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puiſque M. Frezier jouit encore, dans une heureuſe vieilleſſe, de l'honneur & des autres fruits de ſon travail; & cette remarque ſera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut repréſenter ici ſa perſonne & ſon Ouvrage. INTRODUCTION.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, ſon caractere, ſes talens & ſa fortune. » La ſtructure de l'Univers, » qui eſt l'objet naturel de notre admi- » ration, avoit toujours fait auſſi le » ſujet de ſa curioſité. Dès l'enfance, il » faiſoit ſon plus grand plaiſir de tout » ce qui lui en pouvoit donner quel- » que connoiſſance. Les Glo[illegible], les » Cartes, les Relations de Voyageurs » avoient pour lui des attraits ſingu- » liers. A peine s'étoit-il trouvé capa-

INTRODUCT. » ble de voir par lui-même, qu'il avoit
» entrepris le Voyage d'Italie. Enſuite,
» le prétexte des Etudes avoit ſervi à
» lui faire parcourir une partie de la
» France. Mais, fixé enfin par un Em-
» ploi (57), qu'il eut l'honneur d'ob-
» tenir au Service du Roi, il avoit per-
» du l'eſpérance de ſuivre l'inclination
» qui le portoit à voyager, lorſqu'avec
» la permiſſion de Sa Majeſté, il em-
» braſſa l'occaſion de faire le voyage
» de la Mer du Sud.

» Dans ſon Epître, au Régent de Fran-
» ce, il nous apprend que Louis XIV,
» toujours magnifique, & toujours fa-
» vorable au zèle & aux efforts de ſes
» Sujets, permettoit qu'il lui expliquât
» lui-même les principales parties de
» ſa Relation, & les Plans qu'il avoit
» levés par ſon ordre, &.qu'il lui fai-
» ſoit la grace d'en marquer de la ſa-
» tisfaction; récompenſe plus flateuſe
» pour lui, que les libéralités dont el-
» le étoit accompagnée.

Enſuite, raiſonnant dans ſa Préface, ſur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que de la part d'un Voyageur ſi éclairé, elle doit ſervir à nous reconcilier avec ceux qui ſe

(57) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majeſté.

plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'obſervations nautiques. » Il y auroit, dit-il, beau- » coup à retrancher, dans ma Rela- » tion, ſi l'agréable devoit faire né- » gliger l'utile. Mais il importe plus à » la République, pour le bien du Com- » merce, qu'on connoiſſe les Saiſons, » les Vents généraux, les Courans, les » Ecueils, les bons Mouillages, & les » Débarquemens, que des choſes ſim- » plement amuſantes & curieuſes. Si » nous avions connu les bons mouilla- » ges, dans la Baye de tous les Saints, » dans la Rade d'Angria, nous n'au- » rions pas perdu un cable & deux an- » cres. On doit, ſans doute, apporter » plus de ſoin à la conſervation des » Vaiſſeaux & de leurs agrets, & plus » d'attention au ſalut de ceux qui tra- » vaillent pour la Parrie, qu'à ſatisfai- » re la curioſité de ceux qui jouiſſent, » dans une vie molle, des avantages » que les Navigateurs leur procurent » aux dépens de leur repos & de leur » vie (58). L'autorité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faiſant ſervir à relever l'utili- té des parties qu'elle regarde, on ne penſe point à s'en prévaloir, pour ſup-

INTRODUCT.

(58) Page 10, de l'Avertiſſement.

INTRODUCT. primer celles qui ſont de pur agrément ou d'une utilité moins ſérieuſe.

Il ajoûte, qu'il s'eſt attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloiſes & Hollandoiſes (59), & qu'à ſon retour, il eut la ſatisfaction de voir ſon travail confirmé, ſur un point important, par les Obſervations aſtronomiques du Pere Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec eſtime, ne laiſſa point de l'attaquer dans la ſuite, ſous des prétextes aſſez legers, & le mit dans la néceſſité de ſe défendre par une Réponſe fort vive. Sans entrer dans ces diſcuſſions, qui ſe ſont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut ſervir à relever le prix de ſa Relation, en faiſant connoître qu'à ſon départ il avoit déja toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumieres d'un Voyageur. Il avoit compoſé un petit Traité de Navigation, ſous M. de la Hire, & des Elémens d'Aſtronomie, ſous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons inſtrumens, dont il fit un excellent uſage. L'exercice n'ayant pû manquer de perfectionner ſes talens, il

(59) On n'avoit point encore de Cartes Françoiſes pour les Voyages de long-cours.

n'eſt pas ſurprenant qu'après ſon Voya- INTRODUCT.
ge, la Cour l'ait honoré de pluſieurs Commiſſions diſtinguées (60). Mais ſon principal éloge eſt ſa Relation même, dont on ne ſe propoſe néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au ſujet de ce Volume (61).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaiſſeau de trente-ſix pieces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du-Chêne Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui ſe nommoit *le Saint Joſeph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé *la Marie*, pour ſervir au tranſport des vivres.

Les vents étoient ſi peu favorables au départ, qu'en ſortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le Saint Joſeph & 1711. Départ.

(60) Il fut chargé, pendant près de ſept ans, du ſoin des Fortifications dans l'Iſle de Saint Domingue. Enſuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis ſur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(61) Edition *in* 4° (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponſe de l'Auteur à la Préface critique des Obſervations du Pere Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établiſſement des Eſpagnols. La premiere Edition eſt de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

FREZIER. 1711. la Marie, furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel, ſous le canon du Château de la Latte, dans la Baye de la Frenaie (62), où ils les attendirent en vain. L'auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaiſſeau de trente-ſix pieces de canon (63), qui ſe briſa ſur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte : ſpectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faiſoit ſon premier eſſai de Navigation. L'obſtacle des vents n'ayant pas ceſſé pendant près de deux mois, les deux Vaiſſeaux retournerent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents ſe rangerent à l'Eſt Quart-de-Sud-Eſt, & l'on mit auſſi-tôt à la voile, pour paſſer le grand Canal entre Rochedouvre & Guerneſey, dans la vûe d'éviter les Corſaires, qui infeſtoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on ſortit heureuſement de la Manche ; & quoique la Mer fût très groſſe, on parvint, ſans diſgrace, à la latitude de trente-

Retardement dans la Rade de la Frenaie.

1712.

(62) Cette Rade n'eſt éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Oueſt, & la plûpart des Vaiſſeaux, qui ſortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour raſſembler leurs Equipages.

(63) Il ſe nommoit la Grande Bretagne, commandé par M. le Chevalier de la V... L'Equipage fut ſauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

leux degrés, où les vents alisés du Nord & Nord-Est rendirent la Navigation plus agréable. FREZIER. 1712.

En arrivant à la vûe de l'Isle de Palme, l'Auteur eut occasion de faire quelques remarques sur la Ligne & la Table de Lock (64). Quoiqu'on ne le suive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ses Observations, on se croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont

Remarques sur la Table & la Ligne de Lock.

(64) On appelle *Lock*, du nom de son Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, est une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on estime le chemin d'un Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a devidée, pendant un certain temps, qui est ordinairement une demie minute, ou trente secondes, pendant lequel le Vaisseau, poussé par le vent, s'est écarté du Lock, qui est demeuré comme immobile au dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* est un morceau de planche, divisé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craye, l'Estime de chaque jour. Dans la premiere sont marquées les heures, de deux en deux; dans la seconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaisseau par rapport aux principaux points indiqués par la Bouſſole; dans la troisiéme, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans la quatriéme, le vent qui souffle; dans la cinquieme, les Observations sur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, sont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante & un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de sorte que si l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'est cette division que l'Auteur croit défectueuse.

FREZIER. 1712.

pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoiſſent pas le prix, de les rejetter ſouvent dans les Notes (65). Mais faiſons honneur, à M.r Frezier, d'avoir été capable de por-

Témoignage que l'Auteur ſe rend à lui-même.

(65) Page 6. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Obſervations de la hauteur du Soleil nous redreſſerent beaucoup: Depuis notre ſortie de la Manche, nous nous trouvions preſque toujours moins avant, que notre Eſtime. Je crus que cette erreur venoit de la diviſion de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs ſont accoutumés de ne donner que quarante & un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faiſant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils ſe trompent lourdement, ſi un degré eſt 57060 toiſes, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont meſuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, ſuivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devroit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente ſecondes, quarante-ſept pieds ſix pouces ſept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fiſſions moins de chemin, en effet, que par notre Eſtime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{190}$, c'eſt-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette penſée le 31 de Janvier, lorſqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la derniere obſervation, il trouva huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'Eſtime, & que d'autres en trouvoient d'avantage: mais il reconnut, dans la ſuite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon ſens corrigent ſur la maniere de le jetter, & ſur l'inégalité du vent, qui eſt rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chûte des Courans inconnus eſt encore une nouvelle cauſe d'incertitude; de ſorte qu'il eſt ſouvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur obſervée, & ſouvent même il eſt arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajoûter. *Pages 6 & 7.*

ter tout d'un coup un jugement fort juſte ſur des opérations délicates, » ſans » avoir jamais été ni à l'Ecole de Ma- » rine, ni en Mer; & d'avoir forcé les » vieux Marins de convenir qu'avec un » peu de connoiſſance des Mathémati- » ques, on peut faire ce qu'ils font or- » dinairement par pure routine, ſans » être capables de rendre aucune rai- » ſon Géométrique de leurs pratiques » les plus ſimples. FRIZIER. 1712.

A vingt & un degrés vingt & une minutes de latitude, & vingt & un dégrés trente neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou ſix lieues; & quarante braſſes de ſonde, ne donnerent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant ſa couleur ordinaire, on crut avoir paſſé ſur un haut fond, qui n'eſt pas marqué dans les Cartes (*66*). On ſe propoſoit de prendre des rafraîchiſſemens, aux Iſles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut ſucceſſivement la vûe de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais ſans autre régle, pour les diſtinguer d'abord, que de ſimples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre deſſinées. Il paſſe aux Iſles du Cap Verd.

(*66*) Page 85.

FREZIER. 1712.

Cependant, celle de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre baſſe, qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Oueſt, du côté de l'Iſle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de ſucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Oueſt de l'Iſle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fuſil, pour gagner au vent, eſt fort ſain; & l'on y trouve, à cette diſtance, vingt-ſept braſſes d'eau. Mais, en le doublant, on eſt expoſé à de grandes raffales, qui tombent par-deſſus la Montagne du Nord-Eſt (67).

Entrée de la Rade de l'Iſle de Saint Vincent.

Obſervations ſur cette Iſle.

L'Iſle de Saint Vincent offrit peu de ſecours aux beſoins du Vaiſſeau. Le ruiſſeau, qui coule, pendant une grande partie de l'année dans une petite Anſe, la plus au Nord de la Baye, étoit entiérement deſſéché. On ne trouva, dans les cantons voiſins, que des mares d'eau ſalée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en eſt ſi baſſe, qu'on n'y peut entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre. Les meubles étoient quel-

(67) Page 9.

ques ſacs de peau, & des écailles de Tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de réſervoirs pour garder de l'eau. Les Inſulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'eſclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui ſe réfugierent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches, on découvrit, à la Pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres eſcarpées au bord de la Mer; mais ce ne fut qu'en creuſant, pour faciliter ſon cours, qu'on parvint à faire la proviſion du Vaiſſeau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans ſa fraîcheur; & dans l'eſpace de ſept ou huit jours elle devint ſi puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il eſt plus aiſé de faire du bois, d'une eſpece de Tamarins, qui ne ſont pas éloignés de la mer. La pêche eſt auſſi fort abondante dans la Baye. Elle eſt garnie de pierres, qui ne permettent de jetter la ſenne que dans un Anſe, entre deux petit Caps, vers l'Eſt Sud-Eſt: mais on ſe dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des Mules, des Poulets d'eau, des Machorans, des Sardines, des Grondeurs, des Becunes à dent

FREZIER, 1712.

FREZIER. 1712.

blanche, & d'une eſpece qui ont la queue d'un Rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Obſervations de l'Auteur ont déja paru, au ſecond Tome de ce Recueil, dans la deſcription des Iſles du Cap Verd.

Route juſqu'à l'Iſle Sainte Catherine, au Bréſil.

De ces Iſles, après avoir continué la Navigation juſqu'à quarante minutes de latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Bréſil, où les Courans portent au Nord-Oueſt. On paſſa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquiéme degré de Tenerife. Les calmes retarderent le Vaiſſeau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des temps couverts, parmi leſquels on parvint entre les vingt & un & vingt-deux degrés de latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de longitude, où l'on ne ſe crut pas loin de l'Iſle de l'Aſcenſion, parce qu'on apperçut quantité d'Oiſeaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Iſle, ni de celle de la Trinité, dont on ſe croyoit aſſez proche, ſuivant le témoignage de quelques Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, pré-

ciſément avec l'Eſtime (68) à l'Iſle de Sainte Catherine (69)

FREZIER. 1712.

Remarques ſur l'Eſtime.

(68) L'Auteur en donne un détail inſtructif. » Le » lendemain du départ de » Saint Vincent, l'Eſtime, » dit il, nous précéda un » peu ; & le jour ſuivant, » nous la précédâmes : » mais le 26 de Février, » après avoir pris hauteur » par les ſix degrés cin- » quante-quatre minutes, » nous nous trouvâmes » huit lieues plus au Sud » que nous ne penſions, » quoique deux jours au- » paravant, nous euſſions » obſervé neuf degrés qua- » rante-cinq minutes. L'er- » reur continua toujours » du même côté, avec ces » marques de Courans, » que nous appellons Lits » de marée, juſques vers » les neuf degrés Sud, de » cinq à ſix minutes, ſui- » vant la grandeur des » journées, ſans compter » la correction de la Li » gne de Lock. Depuis les » neuf juſqu'aux treize de » grés, l'erreur étoit moin- » dre que depuis les treize » aux vingt-ſept ; & la dif- » férence étoit d'autant » plus conſidérable, que » nous approchions de ter- » re ; de ſorte qu'un jour, » il ſe trouva que nous » avions fait vingt-cinq » lieues, lorſque l'Eſtime » n'en donnoit que ſeize.

Il paroît évident à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce ſoit directement au Sud, au Sud-Eſt, ou au Sud-Oueſt, c'eſt ce qu'il ne croit pas qu'on puiſſe ſçavoir poſitivement : mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Oueſt, ou au Sud Sud Oueſt, parce qu'ils ſont déterminés à cette direction par le giſement de la Côte du Bréſil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de Woogt, qui, dans ſon *Flambeau de Mer*, obſerve que dès le mois de Mars juſqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Bréſil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord ; & que depuis Décembre juſqu'au mois de Mars, le Courant du Sud s'anéantit ; ou ſi cette remarque eſt vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'eſt pas réguliere pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que ſi les Courans portoient au Sud-Oueſt, ils rapprocheroient de la Côte du Bréſil, les Navires qui viennent de la Mer du Sud ; & que l'ex-

Erreurs cauſées par les Courans.

FREZIER. 1714.

périence faiſant voir, au contraire, que depuis les Iſles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterage de cette Côte, ou de l'Iſle Fernando Noronho, il s'enſuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Oueſt.

M. Frezier répond, 1°. que les Courans, qui prolongent la Côte du Bréſil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Iſles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Eſt, comme l'ont expérimenté pluſieurs Navires; enſuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale, donnent de la vraiſemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particuliérement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs ſe ſervent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de poſition aux atterages du Bréſil, en venant de l'Europe, parce qu'on y eſt ſouvent porté par les Courans, & que ne ſçachant ſi leur direction eſt du côté de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſouvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Perſonnes du Vaiſſeau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit il, qu'on trouve ſi bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites ſur leurs Journaux.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt très vrai, conclut-il, que depuis l'Iſle Saint Vincent, juſqu'à Sainte Catherine, ſon Vaiſſeau fit, au Sud, plus de ſoixante lieues au-delà de l'Eſtime, quoiqu'on eût pris hauteur preſque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arriverent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, poſitivement avec leurs points ſur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inferer, que ſi le Vaiſſeau eût donné du chemin, à l'Oueſt, il ſeroit beaucoup entré dans les Terres, comme il eſt arrivé, dit-il, à la plûpart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Pages 16 & précédentes.*

(69) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de terre, on ſonda vers le ſoir, & la ſonde donna quatre-vingt-dix braſſes d'un fond mêlé de ſable, vaſe & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Oueſt, on trouva dix braſſes de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Iſle de Gal par ſa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, ſans parler de quelque petits Iſlots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Oueſt Quart de Sud-Oueſt, à la diſtance de huit ou neuf lieues. La ſonde fit trouver cinquante-cinq braſſes, fond de ſable fin & vaſeux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Iſle, au Sud Quart de Sud-Eſt, trois lieues à l'Eſt de la Pointe de l'Iſle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-ſept degrès vingt-deux minutes de latitude auſtrale (70).

FREZIER. 1712.

Iſle de Gal & ſes approches.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers, pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaiſſeaux ennemis dans l'Anſe d'Arazatiba, qui eſt en Terre-ferme à l'Oueſt de la Pointe Sud de l'Iſle, découvrit d'abord une aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire

Anſe d'Arazatiba.

(70) Une demie lieue plus à l'Oueſt, ils trouverent vingt braſſes d'eau, fond de ſable vaſeux plus gris. De diſtance en diſtance, le fond diminue, juſqu'à ſix braſſes, où ils mouillerent entre l'Iſle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Iſle de Gal au Nord-Eſt Quart-d'Eſt, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord Quart-de-Nord-Eſt. *Page* 17.

le ; mais, arrêtés par les ténébres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le haſard les conduiſit dans une petite Anſe, où ils trouverent heureuſement de l'eau & un peu de poiſſon. Ils y paſſerent la nuit, en garde contre les Tygres dont les Bois ſont remplis, & dont ils avoient vû des veſtiges récens ſur le ſable. A la pointe du jour, ils pénétrerent une demie lieue plus loin, pour s'aſſurer qu'il n'y avoit aucun Vaiſſeau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu, avec M. Chabert, fit remarquer aux autres une langue de terre baſſe, où l'on trouve quantité de Bœufs ſauvages : mais, quelque beſoin qu'ils en euſſent, ils n'avoient point aſſez de vivres pour entreprendre cette Chaſſe. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Iſle Il ſeroit plus avantageux de relâcher au Sud, ſi les Navires y étoient en ſûreté ; mais dans les vents d'Eſt, d'Eſt-Sud-Eſt, & de Sud Eſt, on y eſt toujours expoſé au danger de s'y perdre. Cette Rade eſt par les vingt-ſept degrés cinquante minutes, à l'Oueſt de la pointe du Sud. On trouve, dans une Anſe qui eſt à l'Eſt de l'Iſlot Fleuri, de très bonne eau & de petites Huitres.

FREZIER. 1712.

FREZIER, 1712. vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anſe, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une groſſe proviſion d'Oranges douces, de Citrons & de groſſes Limes, dont ils chargerent leur Canot. Vis-à-vis de la derniere Anſe eſt un Iſlot, derriere lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Iſle tient ordinairement une Barque pour les beſoins des Habitans, mais qui ne leur ſert, le plus ſouvent, qu'à faire le Commerce du Poiſſon ſec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeïro.

Rafraîchiſſemens de l'Iſle. En arrivant au Vaiſſeau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Manſa, Gouverneur de Ste Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchiſſemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inſpirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne ceſſa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Iſle (71), & la ſaiſon pa-

(71) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anſe, où les Portugais nourriſſent des Bœufs. Près de là eſt le Port de Guarupa, où l'on eſt à l'abri de toutes ſortes de vents; mais il eſt difficile

roiſſant déja fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents ſont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche dix d'Avril : cependant le temps fut ſi peu favorable, qu'on ne put ſortir du Canal avant le 12; & ce délai produiſit de nouvelles obſervations (72). FREZIER. 1712.

Les vents furent preſque continuellement variables, juſqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaiſſe & fut ſuivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaiſſeur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui eſt de quarante-ſix dégrés (73), on Oiſeaux du Cap Blanc.

à connoître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anſe, au fond de laquelle eſt la petite ouverture du Port. *Page* 26.

(72) En courant pluſieurs bordées vers l'Iſle & la Terre-ferme, la ſonde à la main, on trouva un fond aſſez égal. On reconnut d'aſſez près, à l'égalité du Vaiſſeau, une petite Anſe, où le mouillage eſt bon, ſur cinq ou ſix braſſes, à l'abri de toutes ſortes de vents, & une petite Riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Iſlot, qui eſt à gauche en entrant, dans une Anſe de ſable de l'Iſle Sainte Catherine, & qui ſe nomme l'Iſlot aux Perroquets. On reconnut auſſi en louvoyant, une grande Anſe, nommée *Tonjouqua*, dans laquelle ſe décharge une grande Riviere. L'entrée de l'Anſe paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Page* 27. M. Frezier donne une courte Deſcription de Sainte Catherine, & de ſes Productions.

(73) *Voyez*, ci-deſſous, le Journal d'Anſon.

FREZIER. 1712. vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiſeaux, ſemblables à des Pigeons, d'un plumage réguliérement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de Pardela par les Eſpagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée reſſemble aux écharpes en ſalbala de petit dueil.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs das Cartes Hollandoiſes, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Oueſt, on commença les ſondes au quarante-troiſiéme degré trente minutes de latitude, & ſuivant l'eſtime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-ſix degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (74), on trouva

(74) On ſe croyoit alors à cinquante & une lieues du Cap Blanc, ſur une Carte manuſcrite, c'eſt-à-dire, par les trois cens vingt & un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Iſle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténerife: ce qui s'accordoit aſſez bien avec d'autres Sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoiſſance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que ſans faire attention à ſa longitude abſolue, il eſt mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte déſerte, ou des Patagons, ne court pas Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt,

quatre-vingt cinq braſſes, fond de ſable mêlé de gris & de rougeâtre. Les ſondes varierent enſuite, depuis ſoixante-quinze juſqu'à ſoixante & ſoixante-cinq, en ſuivant toujours le Sud-Oueſt, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Oueſt, pour s'approcher inſenſiblement de la Côte. La nuit du cinq au ſix de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juſte le lendemain, à la vûe de la Mer qu'on trouva fort changée. Vers le ſoir, on eut celle d'une terre baſſe & de cinq ou ſix Mondrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (75), fondés ſur pluſieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il ſoit plus au Nord dans les Cartes: mais ce ſentiment étoit démenti par la derniere obſervation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Eſprit de la Terre de Feu. On jetta la ſonde, qui donna trente-ſix braſſes d'eau, fond de ſable noir, mêlé de pierres de la même couleur. FREZIER, 1712.

Le lendemain ſept, on vit diſtinctement la Terre de Feu, qu'on prit le par- Terre de Feu & ſes apparences.

comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Oueſt-Quart de-Sud, & Sud Sud-Oueſt; ce qui a mis pluſieurs Vaiſſeaux en danger. *Page* 28.

(75) La plupart des Hollandois & les Anglois le nomment, Cap de la Vierge Marie.

FREZIER. 1712.

ti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de diſtance. Elle eſt de moyenne hauteur, eſcarpée en falaiſe ſur les bords de la Mer. Les Bois, dont elle eſt revêtue, ſont diviſés par bouquets; & par-deſſus cette premiere Côte, on voit de hautes Montagnes preſque toujours couvertes de neige (76). Après avoir ſuivi la Terre de Feu juſqu'à cinq ou ſix lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour ſuivant, ſur quarante braſſes d'eau, fond de cours, ou gros ſable curé. Pendant cette nuit, le Vaiſſeau eſſuya des raffales du Sud-Oueſt, qui apportoient la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva aſſez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (77).

Approches du Détroit de le Maire.

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés les trois Freres. Ils ſont contigus entr'eux,

(76) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le giſement de cette Côte au Nord Oueſt-Quart-de-Nord, & Sud-Eſt-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi-rhumb ou vingt trois degrés de variation Nord-Eſt. *Page* 29.

(77) Ce qui n'eſt gueres vraiſemblable, ſuivant l'Auteur, à cauſe du giſement de la Côte oppoſée. *Ibidem.*

dans la Terre de Feu ; & par-deſſus, on découvre une haute Montagne en pain de ſucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Eſt des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre eſt fort baſſe ; enſuite un petit Cap, qui n'eſt pas plus haut, & qui ſe nomme Cap de Saint Diego (78). En arrivant au Nord-Nord-Eſt & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à meſure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Eſt du premier, on en voit toute l'ouverture : remarque dont l'Auteur fait ſentir la néceſſité, pour s'aſſurer du Détroit, par l'exemple de pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe ſont crus dans le Paſſage, quoiqu'ils fuſſent à l'Eſt de la Terre des Etats, & qu'ils ne la viſſent que du côté de l'Oueſt, trompés, dit-il, par des Mondrains, ſemblables aux trois Freres, & par quelques Anſes ſemblables à celles de la Terre de Feu. FREZIER. 1712.

(78) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent eſt beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom eſt celui de Saint Diego, fondé ſur des Cartes manuſcrites Eſpagnoles, fort anciennes, & peut être tirées de la découverte des Nodales. Page 30.

FREZIER. 1712.

A l'Eſt du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide : mais comme on n'ignoroit pas que ſon cours eſt de ſix heures, ou ſix heures & demie, on avoit pris le temps favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureuſement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & ſe partage en deux Courans, dont l'un ſuit le Détroit, qui n'eſt large que de ſix à ſept lieues, & l'autre ſe jette à l'Eſt le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on apperçoit le Port Maurice, petite Anſe d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, eſt une petite Riviere où l'on peut faire aiſément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anſe, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès, d'autres pour la Baye Valentin, & qui offre auſſi de l'eau & du bois (79). Il ſemble, obſerve l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anſe qu'on trouve en ſortant, après avoir doublé le Cap Gon-

Port de Bon-Succès, ou Baye Valentin.

(79) L'Auteur ajoûte ; & même d'un bois blanc & leger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

zalez, ou de Bon-Succès. Le nom ſeul paroît décider de la poſition de ces deux Bayes, parceque les Nodales, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux ſuccès d'avoir paſſé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en ſûreté. Les Sauvages n'y ſont pas Ennemis des Etrangers (80). Ils ſont nuds, quoique le Pays ſoit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiſeau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelques Bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils ſont preſqu'auſſi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît ſi fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur ſur la tête d'un Officier, eut la hardieſſe de le prendre & de le mettre ſous ſon bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques Poulets du Vaiſſeau, la leur arrachoit pour l'emporter. Ils paroiſſent mieux faits & plus robuſtes qu'on n'eſt au Chili. Leurs femmes ſont auſſi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre ſont couſues avec beaucoup d'art.

FREZIER, 1712.

Portrait des Habitans.

(80) Ce récit porte ſur le témoignage de deux autres Vaiſſeaux François; la *Reine d'Eſpagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiſte*, de Saint Malo, en 1713.

FREZIER. 1712.

Dangers des deux Vaiſſeaux François.

On trouva la marée contraire, à l'Eſt de la Baye Valentin ; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap Saint Barthelemi, qui eſt le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureuſement, & vers la nuit, on l'avoit laiſſé à deux lieues au Nord-Oueſt : mais le temps, qui devenoit impétueux, força de mettre à la Cape, avec une inquiétude qui devoit être terrible, ſi proche de terre & vers le temps des ténebres. » Les Cartes, dit » l'Auteur, nous menaçoient d'une per» te inévitable ; mais heureuſement » pour nous la Terre des Etats, du » côté du Sud, ne git pas Eſt Sud» Eſt, & Oueſt Nord-Oueſt, comme » elles le marquent. Elle ne court » qu'Eſt & Oueſt, & prend même un » peu du Nord près du Cap Saint » Barthelemi, comme on l'avoit re» marqué avant la nuit. Suivant les » Cartes, nous devions dériver à l'Eſt » Quart de Sud-Eſt, & nous ne pou» vions éviter de périr (81).

(81) On pourroit répondre, obſerve l'Auteur, » que le même Courant, » qui nous jettoit le long » de la Côte des Etats, a » pû nous empêcher de » dériver autant au Nord» Eſt, que nous l'euſſions » fait ailleurs, parce qu'il » devoit courir, comme » la Côte, près de Terre, » & nous en tenir à mê-

La joie des deux Vaiſſeaux François fut extrême, de ſe revoir le lendemain, dans un calme, qui ſuivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de ſe remettte en état de ſouffrir les coups de Mer. Ils regagnerent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi juſqu'au cinquante-ſeptiéme, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Eſt, & preſque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Oueſt, excepté depuis le vingt-ſixiéme degré juſqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Eſt les tira d'un Parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de Mai (82) on courut pendant la nuit au Sud-Eſt Quart de Sud, avec le

FREZIER. 1712.

» me diſtance. Ce ſentiment ſeroit probable, ſi » d'autres Navires n'avoient reconnu mieux » que nous ce giſement. » Au reſte, il eſt évident » que nous dérivâmes » beaucoup à l'Eſt. Car, » ſur les neuf heures du » matin, le temps s'étant » un peu éclairci, nous » ne vîmes plus de Terre, » quoique nous n'en dûſſions être qu'à deux » lieues au Sud, ou au Sud-Eſt, tout au plus, » ſi elle a treize ou quatorze lieues de long, depuis le Détroit, comme » l'aſſurent ceux qui l'ont » côtoyée. *Page* 33.

(82) Le ſecond Vaiſſeau avoit diſparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de latitude, & ſoixante-quatre ou ſoixante & un de longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER. 1712.

vent au Sud-Oueſt, dans la crainte de rencontrer les Iſles Barnevelt, que quelques-uns placent à cinquante-ſept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Oueſt.

Météore extraordinaire.

On ſe croioit à cinquante-ſept degrés & demi de latitude, & à ſoixante-neuf ou ſoixante-ſix de longitude, lorſqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaiſſeau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'eſpace d'une demie minute, & qui fit ſentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plûpart de ceux qui le virent, juſqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent ſi redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant ſe faiſoit ſentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis aſſuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamétre, qui s'étoit diſſipé entre les hauts-bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le préſage de quelque tempête.

Tempête furieuſe.

Cependant les trois jours ſuivans n'apporterent rien de pis; & lorſqu'on eut paſſé le Cap de Horn de neuf à dix de-

grés, on commençoit à ſe flatter d'être bientôt hors de ces affreux Parages : mais un vent de Nord-Oueſt & d'Oueſt Nord-Oueſt ſouleva ſi furieuſement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de fougue, & juſqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible ſituation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ſes peines. » Il ſentit un mortel chagrin de » s'être expoſé à de ſi rudes incommo- » dités ; touché des maux préſens, » épouvanté de l'avenir, ſi ſon Vaiſſeau, » comme pluſieurs autres, étoit con- » traint d'aller paſſer l'hyver à la Plata, » Riviere terrible par la mauvaiſe te- » nue du fond, par les coups de vent, » les bancs de ſable, & les naufra- » ges dont pluſieurs Officiers du Bord » avoient été témoins. Je comparois, » dit-il, la vie tranquille des plus Mi- » ſérables à terre, avec celle d'un hon- » nête homme ſur Mer, dans un temps » d'orage ; les beaux jours qu'on goûte » en Europe au mois de May, avec » ces jours obſcurs qui ne duroient que » ſix heures & ne nous éclairoient gue- » res plus qu'une belle nuit, &c. Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante & un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-

FREZIER, 1712.

Regrets de l'Auteur.

FREZIER. 1712. deux de longitude ſuivant l'Eſtime, on fut en état de ſe ſervir des vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt, qui ſont les plus fréquens ; & quelques changemens, qui ſuccéderent pendant les jours ſuivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut ſurpris d'appercevoir la terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit ſuivi une Carte manuſcrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoiſes juſqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goſſ reculoit la Côte des Patagons de ſoixante lieues trop à l'Oueſt, par rapport au Bréſil. Cependant, ſuivant ſa longitude, on atterroit fort juſte (83). L'Auteur en prend occaſion de faire ici quelques nouvelles remarques ſur l'Eſtime (84), qui lui font conjecturer qu'il

Vûe de la Terre.

Remarques ſur l'Eſtime.

(83) Pages 36 & précédentes.

(84) Il obſerve que les Cartes manuſcrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, ſur les Journaux des Vaiſſeaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud ; Journaux qui s'accordent tous aſſez bien ſur la longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puiſſe faire une opinion certaine, parce qu'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxiéme au trente-cinquiéme dégré de latitude, ſon Vaiſſeau avançoit un peu moins que l'Eſtime ; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock : mais, au contraire, depuis le 37 juſqu'au 41 ; il avançoit plus

y a deux Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du

FREZIER. 1712.

au Sud, de ſix à ſept lieues ſur cinquante ; & trois jours après, de ſeize lieues & demie ſur ſoixante dix d'Eſtime, c'eſt-à-dire, d'environ un quart. Enſuite, ce compte alloit en diminuant ; de ſorte qu'à quarante neuf dégrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très bien avec l'Eſtime, juſqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de ſoixante & un dégrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix huit dégrés vingt-cinq minutes de l'Iſle de Fer, ou trois cens ſeize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Ténériſe. Depuis-là, l'Auteur doute que les Cartes ayent pû être corrigées, avec raiſon, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chili ; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire à l'Eſt, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Oueſt. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tantôt que les manuſcrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien ſûr à l'Auteur, c'eſt qu'il n'eſt que par cinquante-cinq dégrés cinquante minutes, ou cinquante-ſix dégrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Marines imprimées, il ſoit par les $57\frac{1}{2}$ ou 58. Pour la diſtance de ce Cap à la Côte du Chili, elle eſt encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui ayent rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y expoſer ; car les vents y ſont dangereux, du Sud Sud Oueſt à l'Oueſt. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit ſe ſauver dans le Détroit de Magllan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les ſoixante-quinze degrés trente-deux minutes trente ſecondes de longitude, c'eſt à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Oueſt, que les Cartes manuſcrites réformées ; & ſuppoſant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente cinq lieues plus Eſt que les Cartes de Pieter Goſſ, l'erreur du Vaiſſeau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la poſſibilité par un détail d'obſervations, qui

FREZIER. 1712.

Deux Courans, dont la connoiſſance eſt néceſſaire.

Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine juſqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Oueſt, & depuis le Détroit au Sud Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, enſuite par la nouvelle Terre des Iſles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit ſuivre à peu près le giſement de la terre de Feu, depuis le Cap Pillar juſqu'au Cap de Horn; & de-là ſe tourner vers l'Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt, le long des Iſles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chili; & l'expérience le prouve auſſi. Enfin, ſans vouloir déterminer la direction particuliere des Courans, qui peut varier par des cauſes particulieres, il aſſure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Eſt. La Marie ſe trouva ſur l'Iſle Diego Ramirez, non-ſeulement lorſqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, ſur le témoignage de la Carte de Pieter Goſſ, où elle eſt reculée de trente lieues à l'Oueſt, plus qu'elle n'eſt dans les

ſont concevoir comment ſon Vaiſſeau avoit pû dériver depuis qu'il étoit ſorti du Détroit. *Pag* 37 & 38.

Cartes manuſctites, mais encore lorſqu'elle ſe comptoit près de deux degrés plus Sud. FREZIER. 1712.

Pour concluſion, l'Auteur conſeille à un Navigateur qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Eſt, de prendre toujours du Sud & de l'Oueſt, la moitié plus qu'il ne croit en avoir beſoin; ſoit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Oueſt, ſoit pour ſe précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il eſt arrivé à pluſieurs Navires, qui ſe ſont trouvés à terre lorſqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, eſt venue ſans doute l'erreur des Cartes Hollandoiſes, qui mettent la moitié trop de diſtance du Détroit de le Maire au Cap de Horn. Avis pour doubler le Cap de Horn.

La terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Eſt, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Iſlots, qu'on laiſſoit au Sud Sud Eſt, derriere le Vaiſſeau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Eſpagnols *Farellones de Carelmape*, dont on avoit paſſé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obſ-

FREZIER. 1712. cure. Le ſoir, on vit une autre Pointe au Sud-Eſt, Quart d'Eſt, & une troiſiéme au Nord-Eſt Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à ſe former.

On remet ailleurs les obſervations de l'Auteur ſur le Chili & le Pérou.

Le récit des courſes de l'Auteur, ſur les Côtes du Chili & du Pérou, & ſes remarques ſur ces deux Contrées, ſur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieuſement réſervés pour enrichir les deſcriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le deſſein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut ſervir à la connoiſſance du Détroit de le Maire, ſuivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reſte qu'à repréſenter M. Frezier & ſes Obſervations dans ſon retour en Europe.

1713. Le lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, ſur un Vaiſſeau de Marſeille, nommé *la Mariane*, qui devoit paſſer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y ſont, non-ſeulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, ſans obſerver la latitude, il ſe trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud

que l'Eſtime, par les dix-ſept ; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaiſſeaux, ſortis du même Port après lui, tomberent dans la même erreur. Ses raiſonnemens, ſur une mépriſe ſi prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Pérou. FREZIER. 1713.

On conçoit facilement, dit-il, la raiſon de ces Courans, dès qu'on eſt informé qu'au long de la Côte du Pérou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continuel, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon : il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour ſucceder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans ſon Hiſtoire de la Conquête du Pérou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Oueſt, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année : il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord, paſſant avec impétuoſité par le Détroit de Magellan, pouſſent celles de la Côte du Pérou, vers le Nord, ſuivant ſon giſement. Cette derniere idée, conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand paſſage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été ſans vraiſemblance, ſi l'on obſervoit le même Remarques ſur les Courans & les vents.

FREZIER. 1713. Courant dans la partie du Sud du Chili. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puiſqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Eſt. C'eſt ce que pluſieurs Vaiſſeaux ont évidemment reconnu, non-ſeulement par l'Eſtime & par les Cartes, ſur leſquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, ſuivant les meilleurs Journaux (85).

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt, accompagnerent la Mariane juſqu'au trente-ſeptiéme degré de latitude, & l'obligerent de courir au large, l'eſpace d'environ deux cens lieues. Enſuite, ils changerent au Sud, au Sud-Sud-Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Cette régularité des vents d'Eſt-Sud-Eſt & Sud-Eſt, rendoit la navigation ſi longue, avant qu'on eût penſé à courir fort au large, que les Vaiſſeaux avoient beſoin de ſix ou ſept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (86). Il

(85) Page 252. (86) Page 253.

en faut conclure que ce n'eſt pas une ignorance indifférente, que celle de la Phyſique, dans un homme de Mer. Le ſeul raiſonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'eſt peut-être dûe qu'au haſard. FREZIER, 1713.

Cette remarque eſt accompagnée de pluſieurs réflexions. Le flux, ſuivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Eſt, dans la Zône torride ſur Mer, & non pas ſur Terre, où ces vents ne ſont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air qui vient auſſi de la Mer; & par conſéquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en ſens contraire. Ainſi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Oueſt, & beaucoup du Sud, à meſure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan juſqu'au dix-huitiéme degré de latitude Auſtrale. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Eſt dans les vaſtes Mers, le long de la Zône torride, c'eſt conſtamment une ſuite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, eſt emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles; & comme la Réflexions qui les confirment.

FREZIER. 1713. Terre a plus de maſſe, elle doit avoir auſſi plus de vîteſſe que l'Atmoſphère de l'air qui l'environne. On doit donc ſentir de la réſiſtance, comme ſi l'air fluoit ſur un corps immobile. Cette réſiſtance fait le vent ſur Mer, & non pas ſur Terre, parce que l'inégalité de ſa ſurface, mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes, emporte la partie la plus baſſe de l'air que nous reſpirons.

L'expérience, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonſtances de ce raiſonnement. La Mer du Sud étant la plus vaſte c'eſt auſſi dans cette Mer que les vents ſont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Eſt. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction oppoſée; c'eſt-à-dire, des vents d'Oueſt plus au Nord, ou plus au Sud, ſuivant que la diſpoſition des Terres les rejette, & ſuivant la ſaiſon. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents oppoſés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, cauſées par les tourbillons d'air qui ſe choquent; ce qu'il éprouva auſſi par les trente degrés du Sud (87).

1714. Après avoir paſſé trois mois à la Con-

(87) Pages 254 & précédentes.

ception,

ception, il ſortit de ce Port du Chily (88) le 18 Février 1714, avec trois Vaiſſeaux de Saint Malo, qui avoient promis au ſien de l'eſcorter juſqu'en France. Mais, ſous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui laiſſerent le regret de les avoir ſuivis juſqu'à la latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorſqu'il auroit pû paſſer quarante lieues plus au Nord, & racourcir ſa route de ſix jours, ſans pénétrer ſi loin dans de rigoureux climats, où la fatigue eſt toujours inſéparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils diſparus, qu'on apperçut de la Mariane, à trois quarts de lieues vers l'Oueſt, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Iſle inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut diſtinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pieces autour du Vaiſſeau. Deux lieues plus loin au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, à l'Eſt-Nord-Eſt du Monde, on en vit un autre banc, à la diſtance de cinq

[FREZIER. 1714.

Retour de l'Auteur dans la Mer du Nord.

Glaces qui n'avoient pas encore été apperçues.

(88) A trente-ſix degrés quarante trois minutes de latitude du Sud.

FREZIER. 1714.

quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui ſe préſentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrêmité dans la brume. On en fut heureuſement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, obſerve l'Auteur, euſſent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute ſaiſon, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La ſeule Aſſomption, commandée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Eſt Nord-Eſt, n'apperçurent pas celle que la Mariane avoit vûe: mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'eſt un avertiſſement pour ceux qui entreprennent de paſſer le Cap de Horn en hyver: quoique peut-être auſſi la plus dangereuſe ſaiſon ſoit l'Automne, parce qu'alors les glaces ſe rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Eté. Comme elles ſont fort épaiſſes, elles ne doivent plus ſe fondre, juſqu'à l'Eté ſuivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'eſt que le tiers de la véritable épaiſſeur, dont le reſte eſt dedans.

Conjecture ſur leur formation.

Ne ſupprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il eſt vrai, dit l'Auteur, comme pluſieurs le prétendent, que les glaces ſe forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des terres, il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle auſtral : mais il n'eſt pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les ſoixante & trois degrés de latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de longitude juſqu'aux quatre-vingt; car cet eſpace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Oueſt & de Sud-Sud-Oueſt ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des terres. D'où M. Frezier couclut que ces Terres auſtrales, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, ſont de pures chimeres qu'on retranche avec raiſon des Cartes nouvelles. FREZIER, 1714.

Mais, quoiqu'on ait ſupprimé ces fauſſes terres, quelques-uns (89) ont conſervé le Détroit de Brouvers, qui n'eſt pas moins imaginaire que ces Terres auſtrales, ſans conſidérer que tant de Navires, qui ont paſſé à l'Eſt de la Ter- Ce que l'Auteur penſe des Terres Auſtrales.

(89) L'Auteur cite de Fer, c'eſt-à-dire, ſa Carte de 1700.

FREZIER. 1714.

te des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Eſt, ſoit à vûe de terre, ſoit au large, où paſſent preſque tous les Vaiſſeaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des terres connues, qui ſont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-ſept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de latitude ; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire ; quoiqu'il ne ſoit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude, qui n'eſt pas connue certainement, mais qu'on peut regler à peu près ſur celle de la Conception, en ſuivant la plus grande conformité des Eſtimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au lieu de trois cens trois ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient auſſi la fauſſeté du giſement de la Côte, depuis ce Cap juſqu'à celui de Pillar, qui courent enſemble Sud-Eſt Quart d'Eſt & Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt, au lieu qu'ils ſont marqués Sud-Eſt Quart de

Erreurs des Cartes Marines.

Sud & Nord-Eſt Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Oueſt, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne ſoit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal giſement. FREZIER. 1714.

C'eſt pour remedier à tous ces défauts, que l'Auteur s'eſt attaché à recueillir des Mémoires, ſur leſquels il a dreſſé une Carte, qu'on ſe croit bien autoriſé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Paſſage dans la Terre de Feu, par lequel le haſard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tartane Françoiſe commandée par Marcand. Sur les ſix heures du matin, elle ſortit de la Baye d'Eliſabeth, en portant au Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Maſſacre; & gouvernant au Sud-Oueſt, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Eſt, ſur une Iſle qu'elle prenoit pour l'Iſle Dauphine, elle rangea conſtamment cette Iſle. Une heure après l'a-

Explication d'une Carte donnée par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

FREZIER, 1714. voir dépaſſée, elle ſe trouva dans un grand Canal, où, du côté du Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Iſlots, mêlés de Briſans. Alors, ſe croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, ſur quatorze braſſes d'eau, fond de ſable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai, après avoir louvoyé pour ſortir de cette Baye, qui eſt ouverte à l'Eſt-Sud-Eſt, elle porta ſucceſſivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt, & au Sud-Sud-Oueſt. A midi elle ſe trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'obſervation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante-quatre dégrés vingt minutes, à la vûe d'un Iſlot, ſitué à l'Eſt du Monde, & au Sud d'une grande Iſle, dont la pointe fut nommée *Cap Noir*, parce qu'elle eſt de cette couleur. L'Iſlot eſt un Rocher, de la forme d'une très haute Tour, à côté duquel en eſt un autre, plus petit, mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne ſçauroient le manquer, ſur des marques ſi ſingulieres. Il eſt large d'environ deux lieues. Le fond en eſt bon, & les plus gros

Navires y peuvent paſſer ſans riſque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Iſle a mis dans ſa derniere Carte du Chily, ſous le nom de Jalouchté, ſi les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a ſuivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'eſt peut-être auſſi le même, par lequel un Bateau de l'Eſcadre de M. de Genes débouqua fort heureuſement en 1696. FREZIER. 1714.

La ſeconde découverte, que l'Auteur a placée dans ſa Carte, eſt celle de pluſieurs Iſles nouvelles, à cinquante & nn degrés de latitude, dont la plûpart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaiſſeaux de Saint-Malo. Elles ſont placées ſur les Mémoires du Maurepas & du Saint-Louis, deux Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rouſſe & fade, près d'un Port auquel il donna ſon nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près eſt le Saint-Jean-Baptiſte, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à paſſer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Iſles baſſes preſqu'à fleur d'eau. On doit la décou- Iſles découvertes par les Malouins.

FREZIER. 1714.

verte de cette ſuite d'Iſles à M. Fouquet, de Saint-Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de ſon Armateur (90).

Iſles d'Anican.

Côte de l'Aſſomption.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Aſſomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint-Malo, qui lui donna le nom du Vaiſſeau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Eſt des nouvelles Iſles; mais diverſes raiſons (91) ont porté l'Auteur à les join-

(90) Les routes tracées dans la Carte, font voir le giſement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où ſortoit le Jean-Baptiſte, lorſqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoiſſance avant que de les trouver.

(91) 1°. Les Latitudes obſervées au Nord & au Sud de ces Iſles, & le giſement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Eſt, ſans qu'il reſte de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raiſons pour eſtimer cette Côte de l'Aſſomption, à l'Eſt des Iſles d'Anican. Pluſieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diverſité des Eſtimes eſt toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'eſt que ſuivant la longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuſcrite, ſon Navire auroit dû paſſer par-deſſus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Eſt-Sud Eſt & Oueſt Nord-Oueſt, il eſt moralement impoſſible qu'aucun Vaiſſeau n'en eût eu connoiſſance. Ainſi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Iſles nouvelles, dont le temps fera découvrir la partie de l'Oueſt, qui eſt encore inconnue. *Pages* 264, 265.

dre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Iſles ne ſoient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Eſt de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorſqu'il fut jetté par une tempête ſur la Côte d'une Iſle inconnue, le long de laquelle il fit environ cinquante lieues; & la vûe de pluſieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Juſqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Iſles *Sebald* (92); parce qu'on s'imaginoit que les trois qui portent ce nom, dans les Cartes, étoient ainſi marquées au haſard, faute d'en connoître mieux le nombre : mais le Vaiſſeau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint-Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeïro, & vit effectivement trois petites Iſles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le ſont dans les Cartes. Il n'en paſſa qu'à trois ou quatre lieues, ſans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles ſont ſéparées des Iſles nouvelles, du moins de ſept ou huit lieues. FREZIER, 1714. Iſles Sebald.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des va-

(92) De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

FREZIER. 1714. riations de l'Aiman, dans ces Parages, où ſa déclinaiſon eſt très conſidérable au Nord-Eſt. Elle s'eſt trouvé de vingt-ſept degrés, à l'Eſt des nouvelles Iſles (93).

Revenons, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de latitude, & les trente neuf de longitude, d'où les vents d'Eſt le menerent juſqu'au Tropique du Capricorne. Il y eſſuya quatre jours de calme, & d'une ſi groſſe pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Iſle de l'Aſcenſion, ou plutôt, de l'*Acencaon*; nom Portugais qu'on lui a conſervé, pour la diſtinguer d'une autre Iſle de l'Aſcenſion, qui eſt par les ſix degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci eſt à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de longitude, c'eſt-à-dire, trois dégrés plus Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes (94). Ce n'eſt proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue &

Iſle d'Acencaon.

(93) Pages 266 & précédentes.

(94) L'Auteur étant parti de la Conception par ſoixante-quinze degrés quinze minutes de longitude, qui répondent aux trois cens trois degrés cinq minutes du Méridien de Ténerife, au lieu de deux cens quatre-vingt-dix huit degrés, qui eſt celle des Cartes Hollandoiſes, trouva cette Iſle, ſuivant ſon Eſtime, par trente-deux degrés cinq

demie de long ; trés reconnoiſſable, du côté du Sud & de l'Oueſt, par un Piton de forme un peu conique, & preſqu'auſſi haut que l'Iſle. Du côté de l'Eſt, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Iſlots, dont l'un qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long, eſt à l'Eſt-Quart-de-Nord-Eſt de la grande Iſle. Ces trois Iſlots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Iſle de l'Aſcenſion & celle de la Trinité étoient la même ; fondés ſur ce qu'il eſt arrivé à pluſieurs Vaiſſeaux de chercher la derniere dans ſa latitude, ſans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur aſſure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Occidentales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir ſupprimée dans ſa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Iſle de l'Aſcenſion, qu'il place, d'ailleurs, dans ſa véritable latitude.

FREZIER. 1714.

Si elle eſt la même que celle de la Trinité.

On trouve, dans cette Iſle, une belle Caſcade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Eſcadre ; mais les

minutes, qui répondent aux trois cens quarante-ſix degrés quinze minutes.

FREZIER. 1714.

groſſes pierres, dont le rivage eſt bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y deſcendre ſans riſque: encore l'eau, dont la Mariane eut peine à faire quelques barriques, ſe corrompit-elle en trois ou quatre jours, ce qui peut faire douter qu'elle vienne de ſource. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Côte du Bréſil.

Autres erreurs des Cartes Marines.

Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze dégrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Aſcenſion, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooſſ Robin, Van-Kenlen, & Loots; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude de l'Iſle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaiſſeaux Malouins, qui s'étoient réglés ſur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou ſix degrés trop à l'Oueſt, & que la Côte du Bréſil eſt trop avancée à l'Eſt d'autant de degrés, ils trouverent au moins deux cens lieues de mépriſe. Ces erreurs, ajoûte M. Frezier ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Bréſil ou à l'Iſle

de Fernando, en revenant de la Mer du Sud (95). FREZIER. 1714.

La Deſcription de la Baye de Tous les Saints, & celles de Saint Salvador, Capitale du Bréſil, dont l'Auteur s'occupa juſqu'au 7 de Mai, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit ſur la Mariane, en compagnie des trois Malouins, qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent preſqu'un mois à petites journées, ſa navigation fut heureuſe juſqu'au Mardi 10 de Juillet, qu'elle eut la vûe du Pic, d'une des Iſles Açores à laquelle cette Montagnes a fait donner le même nom. Il eſt fait en pain de ſucre, & ſi haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Ténerife, à la diſtance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après, on reconnut l'Iſle Saint Michel, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooſſ approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Iſles. On remar- Vûe du Pic des Açores.

(95) Le Pere Feuillée, dans ſa Préface Critique de ſes Obſervations, prend parti pour le ſentiment de Halley : mais M. Frezier paroît ſe confirmer dans le ſien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pimentel, qui établit aſſez bien la diſtinction des deux Iſles. *Réponſe à la Préface de Feuillée, ubi ſuprà, pages* 45 & 46.

FREZIER. 1714.

qua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (96), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiſer les vivres.

Supplément à la Deſcription de l'Iſle Tercere.

Si la Deſcription de l'Iſle Tercere a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'eſt d'après les obſervations de Linſchot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pû donner que les lumieres de leur temps, ſur des lieux où l'eſpace de plus d'un ſiécle doit avoir apporté des changemens conſidérables. Les remarques de M. Frezier feront un utile ſupplément.

Cette Iſle eſt aſſez haute. Elle ſe fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre baſſe, qui s'allonge vers l'Eſt, & par un Cap coupé du côté de l'Oueſt, formé par une langue de Terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Iſlots taillés à pic, une lieue à l'Eſt de ce Cap. Trois Briſans à fleur d'eau ſont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Eſt de ces deux Iſlots. Les uns & les autres ſont mal placés, dans le Flambeau (97) de Mer.

Avis pour le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Ma-

(96) L'Auteur la nomme *Terciere*.
(97) Page 282.

riane mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, ſur vingt braſſes d'eau, fond de ſable gris, coquillage pourri & petit corail blanc (98). Elle ſalua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle ſe trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de ſe rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où ſont l'Aiguade & le Quai (99). FREZIER. 1714.

Angra eſt ſituée au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anſe, formée par une langue de Terre fort haute, qui ſe nomme *Mont Bréſil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anſe. Il eſt couvert depuis l'Eſt juſqu'au Sud-Oueſt. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puiſſe être en ſûreté dans toute autre ſaiſon que la plus Situation de la Ville d'Angra.

(98) L'Auteur fait remarquer ſa poſition, comme un avertiſſement pour l'éviter, parce que le fond y eſt mêlé de groſſes pierres : elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud-Oueſt-Quart-d'Oueſt, la Cathédrale au Nord-Oueſt-Quart de-Nord, les deux Iſlots à l'Eſt-Sud-Eſt, & le Fort Saint Sebaſtien, au Nord Nord-Oueſt.

(99) On y avoit le Fort Saint Sebaſtien, au Sud, ou Eſt-Quart d'Oueſt, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart de Nord-Eſt, ſur treize braſſes d'eau, fond de ſable noirâtre & vaſeux, à diſtance de Terre d'un bon cable.

FREZIER. 1714. belle partie de l'Eté. Il n'y régne alors que de petits vents, depuis l'Oueſt au Nord-Nord-Oueſt ; mais auſſi-tôt que l'Hyver commence, on y eſt expoſé à de ſi rudes tempêtes, que la plus courte reſſource eſt de mettre à la voile, lorſqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

La haute Montagne ſe couvre alors & s'obſcurcit, & quelques jours auparavant, les Oiſeaux viennent croaſſer autour de la Ville (1). Les Navigateurs, qui ſe trouvent dans la néceſſité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaiſſeaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebaſtien, & ſe retirent dans la Ville juſqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, ſept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, ſans qu'on pût ſauver un ſeul homme des Equipages qui ſe trouvoient à bord (2).

Fortifications du Port. Quelque mauvais que ſoit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de ſoin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, preſqu'à fleur d'eau, ſur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui eſt celui de Saint Antoine.

(1) Page 284. (2) *Ibidem.*

Elle eſt continuée enſuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, juſqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent ſans beaucoup de néceſſité; car les Rochers la rendent inacceſſible aux Chaloupes. Pour conſerver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traverſé par une petite crevaſſe, qu'on paſſe ſur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu deſquelles eſt une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte ſe joignent au dehors de la Citadelle, qui viennent juſqu'au bord de la Mer. PREZIER. 1714.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Caſtello de San Juan*, eſt ſituée au pied du Mont Bréſil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la Place, du côté de l'Oueſt, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique ſans foſſés, ſerviroient peu, dans un ſiége par terre & par mer. Un Vaiſſeau mouillé ſur cinquante braſſes, au Sud-Eſt Quart-de-Sud, les rendroit preſqu'inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il eſt aſſez bien Citadelle nommée Caſtello de San Juan. Haut Fort

FREZIER. 1714.

planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie ſur un Rocher, dans lequel on a creuſé un foſſé de quatre à cinq toiſes de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce foſſé, le long de l'eſcarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toiſes en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; ſi proches les uns des autres, qu'ils ne ſont ſéparés que par une traverſe du même Rocher, épaiſſe de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où eſt la porte, ces rangs de Puits ſont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toiſes de la contreſcarpe. La profondeur du foſſé, le renfort des Puits, la hauteur des murailles, & la ſolidité de leur Maçonnerie, font penſer aux Portugais que leur Château eſt imprenable. Les Eſpagnols y ont ſoutenu contr'eux trois ans de ſiége, juſqu'à l'arrivée de ſix mille François, qui les forcerent d'abandonner la Place, & de ſe ſauver par Mer, où ils furent pris (3).

Jugement de l'Auteur.

M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresſe, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui ſans paliſſade, dont le glacis, à l'angle fail-

(3) *Ibidem.*

lant du Baſtion, vers la Ville, eſt ſi roide, qu'on pourroit facilement s'en ſervir comme d'un Rideau, pour gagner le foſſé à la ſape; d'autant plus qu'il eſt preſque tout de terre rapportée, & que le Rocher, au-deſſous paroît fort traitable. Enſuite le foſſé n'eſt défendu que par trois Pieces de canon, parce que les flancs du Baſtion ſont ſi petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'enrrée du Fort, ſous le Rampart, eſt un aſſez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique ſouterrain eſt le Magaſin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui eſt au Mont Bréſil, où l'on ne peut aller qu'en paſſant par le Fort, parce que la Côte de l'Oueſt eſt bordée de batteries à peu près comme celle de l'Eſt, & que la partie du Sud eſt eſcarpée en falaiſes inacceſſibbles. Auſſi le Fort n'a-t-il de ce côté-là, qu'une ſimple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Eſt, on voit deux Tours nommées *Facha*, où l'on entretient ſans ceſſe une Sentinelle, pour découvrir les Vaiſſeaux qui approchent de l'Iſle, & pour marquer leur nombre, par ce-

EREZIER. 1714.

Autres Ouvrages d'Angrat.

FREZIER. 1714.

lui des Pavillons qu'il montre ſucceſſivement.

A l'égard du corps de la Place, elle eſt revêtuë d'une chemiſe de bonne Maçonnerie, ſur laquelle eſt un Parapet de même matiere, & de ſix ou ſept pieds d'épaiſſeur. La défenſe des Baſtions eſt raſante, on y compte environ vingt piéces de canon ; & le Magaſin contient, dit-on, quatre mille armes.

Port Saint Sébaſtien.

Le Château de San-Juan n'ayant été bâti par les Eſpagnols, à l'Oueſt du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé enſuite, du côté de l'Eſt, un petit Fort nommé Saint Sebaſtien, pour dominer ſur la Rade. C'eſt un quarré de Maçonnerie, d'environ ſoixante toiſes de face, qui a ſon entrée du côté de la terre, avec un petit foſſé ; & du côté de la Mer, une batterie en angle ſaillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Baſtions. Au-deſſous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, diſpoſée ſuivant le contour du Rocher, qui bat très avantageuſement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, ſur-tout celle de Saint Antoine, ſont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y

compte plus de deux cens piéces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'eſt que d'environ trente-ſix livres de monnoie de France. Auſſi paroiſſent-ils fort miſérables; mais l'Iſle peut fournir, au beſoin, ſix mille hommes capables de porter les armes, ſuivant le dénombrement qui s'en fit lorſqu'ils s'aſſemblerent, pour s'oppoſer à la deſcente de M. du Guay-Trouin, qui ſe préſenta devant l'Iſle, & qui prit enſuite celle de Saint George (4).

FREZIER. 1714.

Artillerie & Garde de la Place.

Quoique Tercere ſoit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra ſont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Liſbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maiſons n'ont qu'un étage. Elles ſont plus propres au-dehors que riches en meubles. Les Egliſes y ſont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corrydors qui en préparent l'entrée, particuliérement la Cathédrale, qui ſe nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou

Deſcription de la Ville d'Angra.

(4) Page 287.

FREZIER. 1714

San-Salvador. Les plus belles du ſecond ordre ſont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jéſuites, dont la Maiſon s'éleve au-deſſus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; ſans parler d'un grand nombre de Chapelles (5). Quoique la Ville ne ſoit pas dans un plan bien égal, ni percée réguliérement, elle eſt agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines qui ſont diſtribuées dans chaque Quartier. Un ruiſſeau, qui la traverſe, ſert à pluſieurs Moulins, dont la plûpart ſont au-deſſus des murs. On y voit auſſi un ancien Fort, que le voiſinage des Moulins a fait nommer *Forte dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parce qu'il ſert aujourd'hui de Magazin à poudre. C'eſt un quarré de Maçonnerie, de quinze toiſes de face, flanqué, à l'Antique; d'une demie Tour ſur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville; & le mélange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forment une perſpective fort riante.

(5) Page 289.

FREZIER. 1714.

Du côté de la Campagne, la Ville eſt d'ailleurs ſans enceinte, & ſans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en ſont à deux ou trois lieues, à l'Eſt & à l'Oueſt, & où le mouillage eſt bon, avec peu de défenſe. Mais le Roi de Portugal tire ſi peu d'avantage de ces Iſles, que l'Auteur n'en trouve pas la poſſeſſion digne d'envie. Elles ne produiſent rien de plus recommadable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiſeaux qu'on nomme Canariens, ou Sereins. Quoiqu'ils y ſoient plus petits que ceux qu'on éleve en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Elle peut être attaquée par Terre.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques proviſions de Bœufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18 de Juillet. L'Iſle de Saint Michel, dont elle eut la vûe le 20, parut, au Sud-Eſt, comme diviſée en deux Iſles, au milieu deſquelles on voyoit pluſieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Iſlots, ſi l'on n'avoit ſçu qu'elles étoient contigues, par une Terre baſſe, qui eſt noyée lorſqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit

Obſervations ſur les Baſſes de cette Mer.

FREZIER, 1714.

voile, à l'Eſt, à la diſtance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, ſans craindre une Baſſe que les Cartes marquoient ſur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe : ſur quoi l'Auteur obſerve, qu'on ſe ſeroit bien gardé de cette manœuvre, ſi l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Baſſes, qui ſe trouvent ſur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des Formigas, qui ſoient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne ſont proprement que des haut-fonds, ſur leſquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante braſſes d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Baſſes marquées à l'Oueſt, environ ſoixante lieues au large, ſur leſquelles on trouve beaucoup de Poiſſon que les Inſulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoûte M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a ſupprimées dans ſa Carte ; ce qu'il n'a pu faire ſans de fortes raiſons, puiſqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaiſſeaux qui la ſuivroient avec confiance (6).

Témoignage d'un Capitaine Portugais.

(6) Page 290.

Le

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans tous leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamétre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié (7) qu'il n'y a point de fond. FREZIER. 1714.

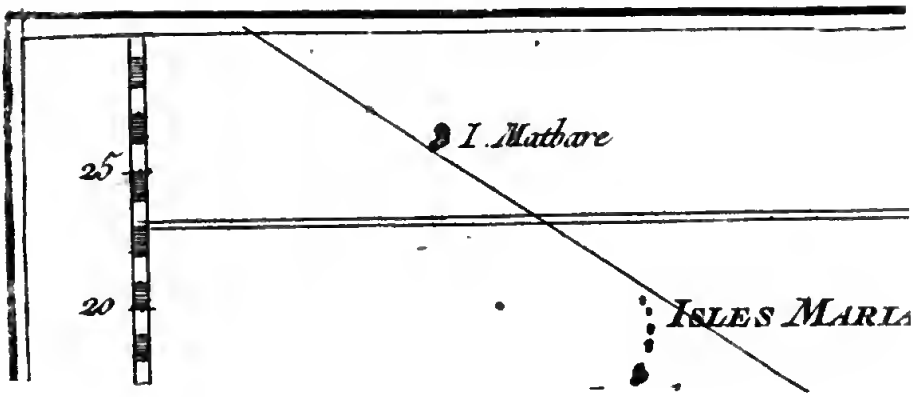
Des vents favorables qui commencerent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la Mariane à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups de canon de Ceuta, assiégée de-

(7) Pages 289 & 290.

FREZIER. 1714. puis plus de trente ans par les Maroquins ; & vers le soir, il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (8).

(8) Page 291.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli


I. Mathare
25
20
Isles Maria

§ IX.

VOYAGE
DE GEORGE ANSON,

Autour du Monde par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION.

LES motifs de cette fameuſe Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'affoiblir l'Eſpagne, en attaquant cette Couronne à la principale ſource de ſes forces, il ſeroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Hiſtoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, ſans offenſe, qu'il y a peu d'entrepriſes de cette nature, qui ayent été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (9) ſemble avoir

(9) C'eſt M. Walter, Aumônier de l'Eſcadre. Sa Préface eſt une piece étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inſpirer le goût des mêmes entrepriſes à tous les Anglois. Il a joint à ſon récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dreſſés ſur les Obſervations de ſon Chef. La traduction de ſon Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution. Chez de Lormel, 1750, *in*-12 4 vol.

INTRODUCT. rapporté toutes ſes vûes à l'honneur de ſa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occaſion de traiter ſon Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que ſur quelques Deſcriptions affectées, ou ſur un petit nombre de raiſonnemens & de conjectures, qui paroiſſent venir de l'orgueil du triomphe. Les ſoupçons ne peuvent tomber ſur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins exiſtent encore, & contre lequel on n'a point appris, juſqu'à préſent, que perſonne ait reclamé. Ainſi, faiſant profeſſion de ne s'attacher qu'à la Partie hiſtorique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus inſtructifs qui ayent paru dans ce Recueil.

Départ & forces de l'Eſcadre Angloiſe.

L'Eſcadre Angloiſe mit à la voile le 18 Septembre 1740; compoſée (10)

(10) Les Vaiſſeaux étoient le Centurion, de ſoixante pieces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. Anſon, Chef d'Eſcadre; le Gloceſter, de cinquante pieces & de trois cens hommes, commandé par Richard Norris; le Severe, de même force que le Gloceſter, ſous les ordres d'Edouard Legg; la Perle, de quarante pieces de canon, & de deux cens hommes, commandé par Mathieu Mitchel; le Wager, de vingt-huit pieces & de cent ſoixante hommes, ſous le commandement de Dandy-Kidd. La Chaloupe, nommée le Tryal, étoit de huit pieces & de cent hommes, commandée par Jean Murray. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cens tonneaux;

de cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de tranſport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette expédition, & l'obſtacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours, pour ſe rendre à l'Iſle de Madere (11), quoique ſouvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anſon apprit du Gouverneur de cette Iſle qu'on y avoit vû depuis quelques jours, à peu de diſtance des Côtes, ſept ou huit Vaiſſeaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Eſpagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût deſtinée à traverſer ſon entrepriſe; & la ſuite des événemens le convainquit que c'étoit la fameuſe Eſcadre Eſpagnole,

ANSON. 1740.

Elle eſt menacée par la Flotte Eſpagnole de Dom Pizarro.

& l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Eſcadre, quatre cens ſoixante dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel Cracherode. La ſanté du Capitaine Norris l'ayant obligé à Madere, d'abandonner ſon Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel, qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Murray ayant ſuccédé ſur le Wager au Capitaine Kidd, le commandement du Tyral fut donné au Lieutenant Chaap. *Voyage d'Anſon, Tome I, pages* 35 *&* 45.

(11) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-ſeptiéme degré.

ANSON. 1740.

qui étoit commandée par Dom Joſeph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne cauſa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (12).

Rendez-vous donné dans l'Iſle Sainte Catherine.

Saint Jago, une des Iſles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anſon avoit donné aux Vaiſſeaux de ſon Eſcadre, ſi quelque accident venoit à les ſéparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il conſidera que la ſaiſon étoit déja fort avancée; & pour ne pas s'expoſer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Iſle de Sainte Catherine, ſur la Côte du Bréſil. En faiſant route vers cette Iſle, les Anglois obſerverent que la direction des vents aliſés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils euſſent fondé leur attente ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents,

Différences dans la direction des Vents aliſés.

(12) Après avoir eſſuyé toutes ſortes de deſaſtres, pendant cinq ou ſix ans, un ſeul de ſes Vaiſſeaux, nommé l'Aſie, tentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plûpart des Avantures de cette malheureuſe Flotte, ſurtout la conſpiration d'un Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Aſie, avec dix ou onze de ſes Compagnons, entreprit de ſe rendre Maître du Vaiſſeau, tua un grand nombre d'Eſpagnols, & périt les armes à la main. *Tome I, Chapitre III.*

& ſur l'expérience des Navigateurs (13). Année 1740.

Le 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'Avitaillement, qui fut pris par les Eſpagnols en voulant ſe rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Eſcadre repréſenterent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remede, que de faire ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau, pour donner plus de paſſage à l'air ſous les Ponts; d'où l'Auteur prend occaſion de faire ſentir, par des reflexions fort juſtes, combien il eſt important de veiller à la conſervation de la vie & de la ſanté des gens de Mer, & d'encourager ceux qui

(13) Le Docteur Halley, dans ſon Traité des Vents alliſés, qui regnent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Océan Atlantique, dit que depuis le vingt huitieme juſqu'au dixiéme degré de latitude Septentrionale, il regne généralement un vent frais du Nord-Eſt, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Eſt: mais que du côté de l'Amérique le vent eſt tant ſoit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il faute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord. Il ajoûte que depuis le dixiéme degré juſqu'au quatriéme de latitude Septentrionale, il regne des calmes & des travades, & que depuis le quatriéme degré juſqu'au trentiéme de latitude Méridionale, les vents ſoufflent preſque toujours entre le Sud & l'Eſt. Les Anglois de l'Eſcadre comptoient ſur cette Doctrine; mais ils éprouverent les différences ſuivantes: quoique le vent fût Nord-Eſt vers le vingt-huit dégré de latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt cinq juſqu'au dix-huitiéme degré de la même latitude, il ne paſſa

ANSON. 1740.

propoſent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaiſſeaux (14).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le fondent.

Après avoir paſſé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-ſept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on ſe trouva le 10 du mois ſuivant au bord du fameux Banc, que la plûpart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'eſt

pas une ſeule fois l'Eſt vers le Nord, & il teſta preſque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitiéme degré juſqu'au ſixiéme & vingt minutes, il fut au Nord de l'Eſt, mais pas entiérement, ayant tourné pendant quelque temps à l'Eſt Sud Eſt. De-là, environ juſqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-ſix minutes de la même latitude, il fut très variable. Il venoit tantôt du Nord-Eſt, ſe tournoit enſuite au Sud Eſt, & ſouvent il faiſoit calme tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Enſuite il reſta preſque toujours variable entre le Sud & l'Eſt, juſqu'à ſept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & ſe maintint après cela entre le Nord & l'Eſt, juſqu'à quinze degrés treize minutes de la même latitude; puis fut Eſt & Sud-Eſt juſqu'à vingt & un degrés trente ſept minutes. Mais après cela, même juſqu'à la latitude de vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes, il ne ſouffla pas une ſeule fois entre le Sud & l'Eſt, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Eſcadre n'étoit guéres éloignée des Côtes du Bréſil, cette proximité ſert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces obſervations fort importantes, non ſeulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend ſur la cauſe des Vents aliſés & des Mouſſons. *Pages 93 & précédentes.*

(14) *Ibid*, pages 95 & ſuivantes.

si peu, à trente-six degrés trente minutes de longitude & à vingt de latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allerent ensuite en augmentant, jusqu'à quatre-vingt-dix; & le fond se dérobba tout d'un coup à la sonde, quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les Estimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (15) du Cap Frio. Au de-là du seiziéme degré de latitude Méridionale, l'Escadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud, & qui suivant la Côte du Brésil, s'étendoit même jusqu'au Midi de la Riviere de Plata. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois quarante. L'Auteur observe que s'il est causé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, poussée sur la Côte du Brésil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisemennt de la Côte; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans,

ANSON. 1740.

Courans & leur explication.

(15) Dans tout cet Extrait, les lieues sont de vingt & un degrés.

ANSON. 1740.

qu'on n'en connoît pas de conſidérables à une grande diſtance des terres; & ſi l'on pouvoit la poſer pour principe, il ſeroit toujours facile de corriger l'Eſtime par la latitude obſervée (16).

Les Anglois arrivent à l'Iſle Sainte Catherine.

Les maladies qui ſe faiſoient reſſentir, ſur tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & qui ſont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fievres ardentes; mal terrible, non-ſeulement dans ſes premiers ſymptômes, mais dans ſes reſtes mêmes, qui ſont très-ſouvent mortels pour les Convaleſcens. Ils en conſervent ordinairement une dyſſenterie opiniâtre, & des Teneſmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce déſordre croiſſant de jour en jour, les Anglois ſe crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Bréſil. La Côte, qui paroît haute & montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. On apperçoit, à la diſtance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Oueſt-Sud-Oueſt, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Iſle de Sainte Catherine. Les Anglois paſſerent entre ſa Pointe Septentrionale & celle d'une Iſle voiſine, qui ſe nomme Alvoredo. Ils laiſ-

(16) *Ibid*, page 103.

ANSON. 1740.

ſerent tomber l'ancre ſur douze braſſes, à trois milles de la premiere & ſix de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent deſtinés à fermer le paſſage entre l'Iſle Sainte Catherine & le Continent. Avec le ſecours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils allerent mouiller ſur cinq braſſes & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port*. Le lendemain ils remirent à la voile, pour ſe placer au-dè-là des deux Forts, qui ſe nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette poſition, ils ſe promirent, des Portugais, tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Deſcription de cette Iſle.

Les changemens qui ſont arrivés dans l'Iſle de SainteCatherine, depuis les deſcriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ſes Obſervations, en faveur des Vaiſſeaux Anglois qui peuvent y toucher en faiſant voile à la Mer du Sud. Cette Iſle, ſi l'on en croit les Habitans, n'eſt large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa ſituation eſt à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis

ANSON. 1740.

quarante-ſept degrés trente-cinq minutes, juſqu'au vingt-huitiéme degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en ſoient hautes, on ne la découvre pas aiſément à la diſtance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle eſt obſcurcie par le Continent du Bréſil, dont les Montagnes ſont extrêmement hautes; mais à meſure qu'on en approche, on la diſtingue ſans peine, à pluſieurs petites Iſles entre leſquelles elle eſt ſituée, & qui s'étendent à l'Eſt. La meilleure entrée du Port eſt entre la Pointe & l'Iſle Alvoredo, où les Vaiſſeaux peuvent hardiment pénétrer, avec le ſeul ſecours de la ſonde. M. Frezier, ſuivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Iſle Sainte Catherine, de la Côte voiſine & des petites Iſles d'alentour; mais il s'eſt trompé en donnant, à l'Iſle d'Alvoredo, le nom d'Iſle de Gal; la derniere de ces Iſles étant ſept ou huit milles au Nord Oueſt de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il déſigne, par le nom d'Alvoredo, une Iſle ſituée au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Iſle de Maſaquura. Son Plan eſt d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles. Il

ANSON. 1740.

eſt à huit milles de l'Iſle Saint Antoine ; & la direction, depuis ſon entrée juſqu'à cette Iſle eſt Sud-Sud Oueſt demi-Quart à l'Oueſt. Vers le milieu de l'Iſle, il eſt reſſerré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce paſſage, on avoit commencé à conſtruire une Batterie ſur la Pointe, du côté de l'Iſle. Mais cet ouvrage paroît inutile, dans un Canal, qui n'ayant que deux braſſes de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le paſſage ordinaire, au Nord de l'Iſle, eſt ſi large & ſi ſûr, qu'une Eſcadre y peut toujours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à conſtruire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le Saint Juan, eſt ſur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Iſle aux Perroquets ; le ſecond, en forme de demie lune, eſt ſur l'Iſle de Saint Antoine, & le troiſiéme, qui a l'air d'une Forteresſe réguliére, eſt ſur une Iſle peu éloignée du Continent. C'eſt la réſidance du Gouverneur.

Ses Productions.

Le terroir de Sainte Catherine eſt

ANSON. 1740. si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il n'eſt pas poſſible de le traverſer. On y trouve néanmoins quelques ſentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces paſſages, & quelques terres défrichées, ſur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, ſont les ſeuls endroits de l'Iſle qui ſoient découverts. Les Bois, compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre eſt libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croiſſent preſque ſans culture. Auſſi n'y manque-t'on point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, ſont d'un ſecours extrême pour les Vaiſſeaux. On vante moins les autres vivres. Ce ſont quelques chétifs Bœufs, qui reſſemblent à des Buffles, mais dont la chair eſt molaſſe & d'un goût déſagréable; ce qui vient apparemment des Calbaſſes ſau-

vages, qui leur ſervent de nourriture. Les Faiſans, qu'on y peut prendre en grand nombre, ſont auſſi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons exquis, dans quantité de petites Anſes ſabloneuſes, où la ſenne ſe tire facilement. ANSON. 1741.

L'eau de l'Iſle, comme celle de la Terre-ferme qui ſe préſente vis à-vis, eſt d'une bonté admirable, & ſe conſerve fort bien ſur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur inſupportable, & d'abord elle ſe couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume ſe précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, mirent cet Aiguade en réputation, ſe fourniſſoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'eſt excellente, que pour les Vaiſſeaux qui n'y doivent pas faire un long ſéjour. L'Eſcadre Angloiſe fit de l'eau dans l'Iſle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont Eau & Climat de Sainte Catherine.

ANSON. 1740.

le Port eſt environné, ſont un grand obſtacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs qui s'élevent d'un Sol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de végétaux de toute eſpece, ſont aſſez épaiſſes pour couvrir l'Iſle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne ſe diſſipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de Mer qui le chaſſe. Les Anglois trouverent ſi peu de ſecours contre leurs maladies, dans un lieu ſi mal ſain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fiévres, accompagnées des plus dangereuſes dyſſenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs incommodités, une prodigieuſe quantité de Mouſtiques qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûre eſt beaucoup plus venimeuſe que celle des Couſins de l'Europe. Après leur retraite, ils ſont remplacés vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites Mouches, preſqu'inviſibles, mais très incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûres, qui cauſent des tumeurs, ſuivies d'une demangaiſon fort cuiſante. En un mot, tout ce que l'Iſle de Sainte Catherine a d'intéreſſant pour la Na-

vigation, c'eſt qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchiſſement aux Vaiſſeaux, qui veulent ſe rendre dans la Mer du Sud. Elle a ſervi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Bréſil, & qui, ſans renoncer à ſa qualité de Sujets du Portugal, n'étoient ſoumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des proviſions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient ſubſiſter ſans aucun ſecours de la part des Colonies voiſines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer ſous le joug. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les Vaiſſeaux Etrangers, qui abordoient à leur Iſle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Bréſil (17), ces honnêtes Bandits ont été

ANSON. 1740.

Pourquoi cette Iſle a changé de Gouvernement.

Obſervations ſur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Bréſil.

(17) L'Auteur aſſure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce Siécle, que le Bréſil, dont ils n'avoient juſqu'alors eſtimé que les plantations, contenoit une prodigieuſe quantité d'or & de diamans. Il n'y a guéres plus de quarante ans, dit-il, qu'on a tranſporté de l'or du Bréſil.

ANSON. 1740. contraints de ſouffrir, dans leur Iſle, l'établiſſement d'une nouvelle Colonie, & de ſe ſoumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit [illegible] des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à pré-

Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio Janeiro*. Enſuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorſque les pluies ou les Rivieres ont coulé pendant quelque temps dans un endroit, on eſt toujours ſûr d'y trouver de l'or. Les eaux ſéparent ce métal de la terre, & le dépoſent dans le ſable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépenſe de creuſer; de ſorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Riviere ſon ancien lit, en détournant le cours de ſes eaux, doivent compter ſur un profit ſûr. Il ſuit de là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Bréſil. C'eſt ce que le Gouverneur de Rio-Grande aſſura poſitivement à M. Anſon, dans pluſieurs viſites qu'il lui fit pendant ſon ſéjour à Sainte Catherine. Le ſoin de chercher de l'or, dans le lit des Rivieres & des Torrens, & celui de le laver, eſt confié à des Eſclaves Négres, ſous la ſeule condition de rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitiéme partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver d'avantage, le ſurplus leur appartient. On a vû des Négres devenir aſſez riches pour acheter eux-mêmes des Eſclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit ſur eux que de continuer d'en exiger un huitiéme d'once par jour; ce qui revient environ à neuf ſchellings d'Angleterre. On peut juger par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or eſt tranſporté, par an, du Bréſil à Liſbonne. Ce Quint a été eſtimé en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres ſterling, c'eſt à peu près trois cens mille, & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquiéme, montera à un million & demi de livres ſterling. D'ailleurs, par la

ANSON. 1740.

ſent l'honneur d'être commandés par un Officier de conſidération. Celui que les Anglois y trouverent, ſe nommoit Dom Joſé-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéreſſé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ſes moindres faveurs, & qui leur faiſoit regretter le caractere & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus ſûr

proximité de la Riviere de Plata, il ſe fait, entre les Portugais & les Eſpagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche conſiſte à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas ſe tromper en évaluant cet échange, qui ſe fait à Buenos Ayres, à un demi-million: ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du Bréſil, à deux millions de livres ſterling.

Les Diamans du Bréſil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, ſe trouvent préciſément comme l'or, dans le lit des Rivieres & dans des Ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit ſe perſuader que ce qui avoit toujours été mépriſé comme de ſimples cailloux, contînt de ſi précieuſes richeſſes. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie qui a le droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Bréſil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui eſt rigoureuſement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoûte que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand Diſtrict, proche du lieu où les Diamans ſe trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la ſeule crainte que ſuccombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fiſſent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anſon, Tome I, pages* 141 *& précédentes.*

ANSON. 1740. & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que ſi les richeſſes des Colonies voiſines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Iſle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Bréſil, & ſon Port, le plus conſidérable de toute l'Amérique Méridionale (18).

1741. Navigation de l'Eſcadre juſqu'au Port Saint Julien.

La ſaiſon, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faiſoit ſouhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverſes réparations, néceſſaires à l'Eſcadre, les retarderent juſqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Iſle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient propoſé de toucher; & le reſte de leur courſe ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou déſertes, dont ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le ſeul danger d'être diſperſés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anſon conſidérant qu'il pouvoit arriver à ſon propre Vaiſſeau de ſe perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, com-

Inſtructions données aux Capitaines.

(18) *Ibid*, page 142.

ANSON. 1741.

mença par établir que l'une ou l'autre de ces diſgraces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les inſtructions des Capitaines portoient qu'au cas de ſéparation, le premier rendez vous ſeroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la deſcription dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de ſel qu'il leur ſeroit poſſible, pour leur propre uſage & pour celui de l'Eſcadre; & ſi dans l'eſpace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & paſſer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Iſle de Noſtra-Senora del Socoro (19). Ils devoient croiſer dans ce Parage, en laiſſant l'Iſle à l'Eſt-Nord-Oueſt, juſqu'à la diſtance de douze lieues, auſſi long-temps que leurs proviſions de bois & d'eau le permettroient (20). Lorſqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Iſle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fût

(19) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à ſoixante & onze degrés douze minutes de longitude Occidentale du Cap Lézard.

(20) On ſe garde de ſupprimer tout ce qui peut ſervir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

ANSON. 1741. trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Iſle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-ſept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Iſle, ſi pendant cinquante-ſix jours qu'ils devoient y employer à croiſer au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Eſcadre, ils pouvoient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaiſſeaux raſſemblés, & regarder comme leur devoir de cauſer tout le mal poſſible aux Eſpagnols par Mer & par Terre. Dans cette vûe, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuiſé leurs proviſions & celles qu'ils pouvoient prendre ſur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réſerver aſſez pour ſe rendre dans la Riviere Tigris, proche de Canton, ſur la Côte de la Chine, d'où ils ſe hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna*, qu'il étoit impoſſible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui viennent des Courans. Le lendemain du départ, & juſqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent ſuivis

d'une violente tempête; mais tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Iſle Sainte Catherine; c'eſt-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne portoit l'Eſtime. La même erreur continua, ſans beaucoup de variation, juſqu'au delà de la Riviere de Plata. On obſerva même alors que les Courans n'avoient point encore ceſſé. Il eſt difficile d'en apporter une raiſon qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent ſe perſuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur Eſtime. Ils la trouverent pluſieurs fois par expérience, lorſque le calme leur permettoit de s'y rapporter (21). ANSON. 1741.

Auſſi-tôt qu'ils eurent paſſé la latitude de la Riviere de Plata, ils trouverent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur obſerve que ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage, pour reconnoître les lieux (22). Pendant une partie Utilités des Sondes.

(21) *Ibid*, page 160.

(22) Cette raiſon, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grau-

ANSON. 1741.

du temps, on eut la vûe du Cap Blanc (23), qui eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faiſant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Eſt, la profondeur augmenta juſqu'à cinquante braſſes, toujours même fond. Alors on s'approcha d'avantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Oueſt, un peu vers

des profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux obſervations des Anglois. A trente ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris. De-là, à trente neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante juſqu'à quatre vingt braſſes, même fond que le précédent. Entre cette derniere latitude & quarante trois degrés ſeize minutes, fond de ſable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante braſſes. Enſuite, pendant un demi degré, toujours quarante braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées. Alors, ils ſe trouverent à la vûe & à ſept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent differens fonds; d'abord de ſable noir; enſuite de vaſe; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit braſſes, ils eurent un fond vaſart, juſqu'à la latitude de quarante-ſix degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente ſix braſſes, & côtoyerent la Terre juſqu'à ne plus trouver que douze braſſes, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi ſuprà, pages 161 & ſuivantes.*

(23) A quarante ſix degrés cinquante-deux minutes de latitude, & à ſoixante-ſix degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces ſecours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que ſoient ces Plans, il eſt impoſſible de les donner tous dans ce Recueil.

l'Oueſt,

l'Oueſt, & le fond ſe trouva par-tout de ſable, juſqu'à ce qu'on n'eût plus que trente braſſes. Là, on revit la Terre, à huit lieues de diſtance, & quarante-huit degrés trente & une minutes de latitude; & le même jour, au ſoir, 17 de Février, on jetta l'ancre, à la vûe d'une petite Iſle, au Nord-Oueſt, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Oueſt-Sud-Oueſt. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Oueſt. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui ſe félicitoit d'être échappée à la chaſſe de cinq gros Vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Eſcadre de relâcher au Port de Saint Julien, ſi l'on n'y avoit été forcé par la néceſſité de ſe radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au ſoir (24). Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux Vaiſſeaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſcription plus exacte, dit-il, qu'on

ANSON. 1741.

L'Eſcadre mouille au Port Saint Julien.

(24) Sur dix-neuf braſſes, fond vaſart, mêlé de ſable, ayant, à l'Oueſt-Sud Oueſt, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's-Mount*.

ANSON. 1741.

ne la trouve dans les autres Voyageurs (25).

Description de la Côte, jusqu'au Détroit de Magellan.

On donne le nom de Terre des Patagons à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui eſt au Sud des Etabliſſemens Eſpagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays eſt remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terreſtre : quoique tout le Pays, qui eſt au Nord de la Plata, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette Riviere eſt abſolument dépourvû d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les Eſpagnols ont plantés dans le voiſinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & auſſi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des broſſailles diſperſées. Mais

(25) L'Auteur donne ici deux points de vûe de la Côte : la premiere eſt celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où eſt Wood's Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La ſeconde vûe eſt celle de la Baye même. Il y ajoûte un Plan particulier du Port ou du Havre, & deux autres vûes ; l'une, qui regarde le haut de la Riviere ; & l'autre qui ſuppoſe, au contraire, que le Spectateur, retourné regarde vers l'embouchure. La barre, les bas fonds, & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent paſſer en baſſe eau, ſont marqués avec beaucoup d'exactitude.

ſi ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en eſt ſec, leger & graveleux, entremêlé de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immenſe quantité de bétail. Les Eſpagnols, qui ſe ſont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y ſont tellement multipliés, que perſonne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils ſont devenus la proie commune des Chaſſeurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le ſuif. Cette Chaſſe eſt ſinguliere. Les Habitans du Pays, Eſpagnols, ou Indiens, ſont excellens Cavaliers; & l'arme qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux ſauvages, eſt une eſpece de lance, dont le fer a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chaſſe; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, ſe hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chaſſeurs la laiſſent dans le même lieu, pour en ſuivre une autre. Quelquefois une ſeconde troupe de Cavaliers marche ſur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plûpart aiment

Anson. 1741.

Multiplication ſurprenante des Taureaux & des Vaches.

Maniere de les tuer.

ANSON. 1741. mieux les laiſſer languir juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles ſouffrent, font crever les vaiſſeaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur aſſure que les Prêtres ſe ſont déclarés contre ce cruel uſage ; & ſi ſa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zéle juſqu'à excommunier ceux qui le pratiquent : mais ils n'ont pû le déraciner (26).

Maniere de les prendre. Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de ces animaux, dans la vûe ſeule d'en tirer le ſuif & les cuirs, on en prend auſſi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres uſages. C'eſt une autre chaſſe, qui demande beaucoup d'adreſſe. On ſe ſert d'une eſpece de lacqs, compoſé d'une forte courroie de cuir, longue de pluſieurs braſſes, & terminée en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout oppoſé eſt attaché à la ſelle ; & lorſqu'ils ſont à la diſtance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ſerrer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le Cavalier la ſuit avec tant de vîteſſe, que le lacq n'eſt

(26) *Ibid.* page 176.

jamais trop tendu. Pendant cette courſe, un autre Chaſſeur jette ſon nœud aux jambes de derriere de l'animal ; & dans l'inſtant qu'il les ſaiſit, les deux Chevaux, dreſſés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en réſulte une ſecouſſe, qui renverſe l'animal. Les Chaſſeurs s'arrêtent; de ſorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier Taureau ſe trouve hors d'état de réſiſter. On met pied à terre ; on le lie avec tant de force & de ſoin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, ſe laiſſent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à ſe le perſuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque ſéjour à Buenos Ayres (27). Avec le ſuif & les cuirs, on prend quelquefois auſſi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reſte eſt abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, ſurtout aux Chiens ſauvages, dont le nombre eſt prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Eſ-

ANSON. 1741.

Chiens de la Terre des Patagons.

(27) *Ibid.* page 178.

ANSON. 1741. pagnole, & deſcendus de Chiens domeſtiques, qui n'ont pas eu d'empreſſement pour rejoindre leurs Maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit ſans ceſſe de quoi vivre (28). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuſes, qu'ils n'oſent attaquer. Ils ſe réduiſent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chaſſeurs, ou ſéparées du Troupeau par quelque accident.

Chevaux ſauvages. Les Chevaux ſauvages du Pays, qui ne ſont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent auſſi leur origine d'Eſpagne. Quoiqu'en général ils ſoient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix ſi vil, que dans un Pays, où l'argent eſt extrêmement bas, & toutes les marchandiſes fort cheres, les meilleurs ne ſe vendent qu'un écu. On ignore juſqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois juſqu'aux environs du Dé-

(28) Cette ſuppoſition a d'autant plus de vraiſemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

troit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne rempliſſent une ſi vaſte étendue de Pays. Les Vaiſſeaux, qui relâcheront ſur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des Chevaux même eſt une excellente nourriture. Malheureuſement la Côte Orientale des Patagons ſemble manquer d'eau douce ; principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de ſel & de nitre, & les eaux courantes, auſſi-bien que les mares, n'y fourniſſent gueres que de l'eau ſaumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas déſeſpérer d'en trouver d'autre.

ANSON. 1741.

Eau rare ſur cette Côte.

Le Pays eſt peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (29) ; mais ils y ſont ſi défians & ſi legers à la courſe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en prendre. On trouve, ſur la Côte, d'immenſes troupeaux de Veaux marins & une grande variété d'Oiſeaux de Mer, dont les plus ſinguliers ſont les Pingouins. Les Habitans ſont rares ſur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois

Vigognes & autres animaux.

(29) D'autres les nomment Llanacos, & ne leur donnent que de la reſſemblance avec les Vigognes.

ANSON. 1741. à la fois, & les Anglois de l'Eſcadre n'en apperçurent pas un ſeul pendant leur ſéjour au Port de Saint Julien. Ils ſont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les Eſpagnols : mais, à cette hauteur, le Climat eſt plus doux, les perſpectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur ; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne ſont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale.

Obſervations juſqu'au Détroit de le Maire.

L'Eſcadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Juſqu'au 4 de Mars, la ſonde donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du Cap de la Vierge, à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan (30). Quoique bas & plat, il ſe termine en poin-

(30) A cinquante-deux degrés vingt & une minutes de latitude Méridionale, & à ſoixante & onze degrés quarante-quatre minutes, à l'Oueſt de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même eſt repréſenté.

te. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes. Les Anglois trouverent ici ce que les Obſervations ne ceſſerent pas de leur confirmer ; c'eſt que ſous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps eſt toujours de fort courte durée, & que lorſqu'il eſt extrêmement beau, il devient un préſage de tempête. Le calme de la ſoirée ſe termina par une nuit très-orageuſe. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Oueſt, au Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On ſuivit la Côte, pendant tout le jour, & la ſonde donnoit entre quarante & cinquante braſſes d'eau, fond de pierres & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la terre; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint Diego étoit à l'Eſt Sud-Eſt de l'Eſcadre; le Cap Saint Vincent au Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt; le Mondrain du milieu des trois Freres, au Sud vers l'Oueſt; Monte Gorda, Sud; & le Cap Saint Barthelemy, qui eſt

ANSON. 1741. la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Eſt-Sud-Eſt. L'Auteur a pris ſoin de repréſenter toutes ces Vûes dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté ; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas ſuivi aſſez long-temps la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & ſe ſeroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats.

Horrible aſpect de la Terre des Etats. Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de Rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paroiſſent ſuſpendues d'une maniere étonnante. Les Rocs, qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs Côtes ſont preſ-

que perpendiculaires. Elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des Rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien ſe repréſenter de plus triſte & de plus ſauvage que cette Côte. ANSON. 1741.

Le jour même, où l'Eſcadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique ſa longueur ſoit d'environ huit lieues, elle le paſſa heureuſement à la faveur d'une forte marée. C'eſt-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainſi les Anglois, ne ſe repréſentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auſquelles ils aſpiroient, ſe formoient déja des projets de bonheur, fondés ſur toutes les richeſſes du Chili & du Pérou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils euſſent joui depuis leur départ. Telle étoit leur ſituation, avant la fin du ſept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs eſpérances faillirent d'être enſevelies avec eux dans les flots. Paſſage du Détroit.

Avant que les derniers Vaiſſeaux de l'Eſcadre euſſent débouqué, ils eſſuye- Tempête ſans exemple.

ANSON. 1741. rent une tempête ſi violente, qu'elle leur fit douter ſi l'entrepriſe de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimeres ou d'exagérations, les difficultés dont ils avoient vû la peinture dans pluſieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours ſuivans, leur parurent au-deſſus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange deſcription jetteront ici de la variété. » Depuis la tempê-
» te qui nous accueillit au débouque-
» ment, nous eumes, dit l'Auteur,
» une ſuite continuelle de temps ora-
» geux, qui fit avouer à nos Marins
» les plus expérimentés, que tout ce
» qu'ils avoient appellé tempête n'é-
» toit rien en comparaiſon. Elles éle-
» voient des vagues ſi hautes & ſi cour-
» tes, qu'on ne voit rien de ſembla-
» ble dans aucune Mer connue. Ce n'é-
» toit pas ſans raiſon que nous frémiſ-
» ſions continuellement. Une ſeule va-
» gue, qui ſe ſeroit briſée ſur notre
» Vaiſſeau, nous auroit coulés à fond.
» Elles cauſoient d'ailleurs un roulis ſi
» violent, qu'on étoit dans un danger
» continuel d'être briſé contre le til-
» lac, ou contre les côtés du Vaiſſeau.

» Nous eumes quelques gens de tués » par ces accidens, & d'autres fort bleſ- » ſés. Un de nos meilleurs Matelots fut » jetté hors de bord, & ſe noya : un » autre ſe diſloqua le col. Un troiſié- » me fut jetté par l'écoutille entre les » Ponts, & ſe caſſa la cuiſſe. Un de » nos Contre-Maîtres ſe caſſa la cla- » vicule en deux endroits. Ce qui con- » tribue à rendre ces tempêtes plus dan- » gereuſes, eſt leur inégalité, & les » intervalles trompeurs qui les ſépa- » rent. Elles étoient accompagnées de » pluie froide & de neige, qui cou- » vroient nos agrets de glace, & ge- » loient nos voiles ; ce qui rendoit les » uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne » pouvoient réſiſter au moindre effort. » Nos gens en avoient les membres » engourdis. A quelques-uns, les pieds » & les mains tomberent en mortifi- » cation, &c. (31).

ANSON, 1741.

Il y avoit ſept ſemaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Preſque tous les Vaiſſeaux avoient donné des ſignaux de détreſſe. Les uns avoient perdu leurs vergues ; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant,

Suite d'erreurs & de dangers.

(31) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1741. vers la fin de Mars, on ſe flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parce que, ſuivant l'Eſtime, on ſe crut à dix degrés à l'Oueſt de la Terre de Feu ; & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire pour compenſer l'effet des Courans de l'Oueſt, on ſe croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les eſpérances augmenterent : mais on faillit de les payer bien cher. La nuit ſuivante, toute l'Eſcadre auroit échoué ſur cette Côte, ſi le temps, qui avoit été déja fort embrumé, ne ſe fût aſſez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureuſement la Lune fit voir ſa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier ; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve, nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les euſ-

ſent jettés ſi loin à l'Eſt. Toutes leurs Eſtimes les ſuppoſoient de plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il ſe trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainſi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils ſe virent obligés de ſe rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à ſe répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit ſur chaque Bord : & pour dernier découragement, l'Eſcadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la ſéparation de deux de ſes principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favoriſés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage ſur la Côte (32).

ANSON, 1741.

Conbien les Anglois s'étoient trompés dans leurs Eſtimes.

(32) Page 222. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de Horn, la ſéchereſſe du ſujet n'autoriſé point à ſupprimer un détail ſi important : mais elle m'oblige de l'abréger, & de le rejetter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Eſcadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus

Obſervations Nautiques.

ANSON. 1741.

On fit cours au Sud-Oueſt, avec un très-beau temps, qui dura juſqu'au 24. Mais, au-delà du ſoixantiéme degré de latitude du Sud, & ſuivant l'Eſtime, à ſix degrés à l'Oueſt du Cap noir, on retomba dans des agitations ſi violentes,

mauvaiſe ſaiſon de l'année. Enſuite il établit, par diverſes raiſons, que tous les Vaiſſeaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter ſoigneuſement les Côtes du Bréſil, ou que s'ils ſont abſolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchiſſemens, l'Iſle Sainte Catherine eſt la derniere Place qu'ils doivent choiſir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaiſſeaux, tels que Cochons, Moutons, Volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages ſouffrent beaucoup d'être réduits à la ſeule viande ſalée. 2°. Parce que cette Iſle eſt trop voiſine de la Plata, & que les Eſpagnols ont trop d'occaſions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio Janeïro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Volailles; & le Commerce y eſt moins fréquent avec la Plata, dont il eſt aſſez éloigné.

Avis néceſſaire pour doubler le Cap de Horn.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la derniere néceſſité, également fondé, dit-il, ſur ſa propre expérience & ſur la comparaiſon de pluſieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de paſſer par le Détroit de le Maire, gagner l'Eſt de la Terre des Etats, courir alors au Sud juſqu'à la hauteur de ſoixante & un à ſoixante-deux degrés, mettre enſuite le Cap à l'Oueſt, en reſtant à cette latitude juſqu'à ce qu'on ſoit bien aſſuré d'être ſuffiſamment avancé à l'Oueſt; après quoi il faut porter au Nord. Les raiſons de l'Auteur ſont, 1°. Que les riſques ſont ſi grands, en paſſant par le Détroit de le Maire, qu'il n'eſt pas prudent de s'y expoſer, pour ſe trouver auſſi peu avancé du côté de l'Oueſt, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus ſûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conſeille de gagner la latitude de ſoixante & un à ſoixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Oueſt,

que le Chef d'Eſcadre perdit de vûe ſes quatre autres Vaiſſeaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas ceſſé juſqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à ſon arrivée à Juan Fernandez ; & pendant le reſte du mois d'Avril

ANSON. 1741.

c'eſt que ſuivant toute apparence, les Courans ſeront moins violens à cette hauteur, & le temps moins orageux & moins inconſtant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour ſe dégager des Terres, il eut des vents moins tempêtueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents aſſez forts, mais conſtans & uniformes, avec un beau Ciel & un temps clair. Les Courans y ſont auſſi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à meſure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits ſont prouvés, & l'Auteur en apporte diverſes explications.

Un autre avis de la même néceſſité, c'eſt de n'entreprendre ce paſſage qu'au milieu de l'Eté, c'eſt-à-dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Oueſt, le temps du paſſage des Anglois, qui fut vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable ; mais le froid exceſſif & la briéveté des jours expoſeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, auſſi avant qu'il eſt néceſſaire. Enfin, ce ſont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence : & ſur-tout il ne faut pas s'expoſer, après le mois de Mars, aux Mers ſituées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchiſſement, à l'arrivée des Vaiſſeaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Iſle Fernandez qu'on puiſſe recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports ; mais elle eſt ſi terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle eſt remplie, auſſi bien que par la violence des vents d'Oueſt, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les mouillages en ayent été reconnus.

Au lieu des Côtes du Bréſil, on a déja connoiſ-

ANSON. 1741. ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, juſqu'au dernier du mois, que ſe trouvant à cinquante-deux degrès treize minutes de latitude, c'eſt-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il ſe

ſance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte ſa Nation à faire mieux reconnoître. L'un eſt l'Iſle Pepys, à quarante ſept degrés de latitude Sud, & ſuivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, ſur la Côte Orientale des Patagons. Le ſecond ſeroit aux Iſles Falkland, à la latitude de cinquante & un degrés, & à peu près au Sud de l'Iſle Pepys. Cette derniere Iſle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la repréſente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en ſûreté plus de mille Vaiſſeaux, abondante d'ailleurs en Oiſeaux, & en Poiſſon. Les Iſles Falkland ont été vûes de pluſieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a miſes dans ſa Carte de l'extrêmité de l'Amérique Méridionale, ſous le nom de *Nouvelles Iſles*. Woods Rogers, qui courut la Côte Nord-Eſt de ces Iſles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux dégrés; qu'elles ſont compoſées de hauteurs qui deſcendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il eſt couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits eſt à une diſtance convenable du Continent. On ſçait que deux Vaiſſeaux Anglois, le Duc & la Ducheſſe de Briſtol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Iſles de Falkland, juſqu'à celles de Juan-Fernandez; & comme le retour eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce Voyage, c'eſt à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuſe.

Pour faciliter tout ce qu'il propoſe, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte, que toutes celles qui ont paru juſ-

crut aſſuré d'avoir achevé ſon paſſage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ſes ſouffrances ne firent qu'augmenter, non ſeulement par le ſcorbut, qui cauſa de cruels ravages

ANSON. 1741.

qu'à préſent. Les deux Cartes les plus eſtimées, pour l'extrêmité du Sud de l'Amérique Méridionale, ſont, dit il, celle que le Docteur Halley a donné pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a miſe dans ſon Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troiſiéme pour les Détroits de Magellan & les Côtes voiſines dreſſées par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards ſupérieure à celle de Halley, particuliérement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc juſqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pû faire, dans ſa Carte, pluſieurs corrections, fondées ſur ſes propres obſervations, puiſqu'il rangea cette Côte preſque toujours à la vûe des Terres. Il croit auſſi ſa poſition de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on ſe fie à la longitude que M. Frezier aſſigne, dans ſa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit il, eſt trop à l'Eſt de huit à dix dégrés; du moins, ſi l'on peut faire fond ſur le concours des autorités de pluſieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des obſervations Aſtronomiques. Par exemple, ſur ſes autorités, on ne peut guéres placer le Cap de la Vierge, à moins de ſoixante & un dégrés de longitude Oueſt, de Londres; & M. Freſier le met à moins de ſoixante-ſix degrés de Paris, & par conſéquent à moins de ſoixante-trois de Londres, ce qui eſt certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Eſt du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de ſorte que non-ſeulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Eſt, mais

ANSON. 1741.

parmi ſes gens (33), mais encore par les plus fâcheux obſtacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Iſle de Socoro, premier Rendez-vous,

il exagere au double la Côte qui eſt ſituée entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Bréſil, & celle du Pérou, qui eſt à l'oppoſite dans la Mer du Sud, ſont très bien placées; mais que depuis la Riviere de la Plata à l'Eſt, & le point qui lui eſt oppoſé à l'Oueſt, la Côte décline graduellement trop à l'Oueſt; de ſorte qu'à ſon avis le Détroit de Magellan eſt éloigné de près de cinquante lieues de ſa vraie poſition. C'eſt du moins le réſultat des obſervations de toute ſon Eſcadre, qui s'accordent avec celle de Narborough. Tous les Journaux de l'Eſcadre s'accordent auſſi à placer la longitude Oueſt, du Port Saint Julien, entre ſoixante-dix degrés $\frac{3}{4}$ & ſoixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé ſur l'obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par Woods, la fixe à ſoixante-ſeize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans ſa Carte, non-ſeulement le cours réel qu'il a ſuivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru ſuivre par l'Eſtime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Il y met auſſi les ſondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'eſſentiel. *Pages 258 & précédentes.*

(33) Entre pluſieurs effets ſurprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été bleſſé cinquante ans auparavant à la bataille de la Boine, & qui avoit été ſi parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ſes plaies ſe r'ouvrir lorſqu'il fut attaqué du ſcorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut diſſous, comme ſi la fracture n'eût jamais été conſolidée. Pluſieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroiſſoient ſe porter encore aſſez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais ſi on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant. *Page 271.*

enſuite la hauteur de Baldivia, où le ſecond Rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triſte peinture de ſa ſituation, juſqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Iſle Juan Fernandez. Il avoit perdu ſoixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reſte de ſon Equipage étoit ſi affoibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui reſtoit pas dix Matelots, en état de faire le ſervice du Quart (*34*).

ANSON. 1741.

En quel état il arrive à l'Iſle Juan-Fernandez.

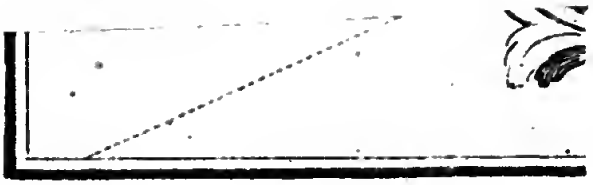
La vûe de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Eſt, fut un ſpectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'Iſle à quelque diſtance, pour trouver la Baye, qui eſt au côté Septentrional, l'impreſſion que firent ſur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les ſources dont elles ſont remplies, ne peut être repréſentée. Quoiqu'il y eût dans l'Iſle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver aſſez-tôt, ſe hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, ſur

(*34*) Page 282.

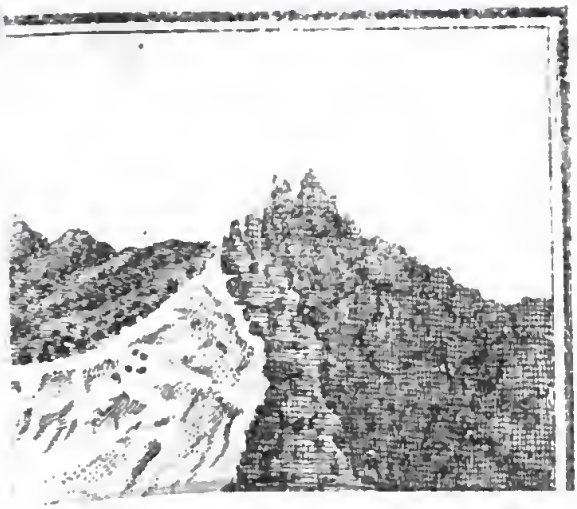
ANSON. 1741. cinquante ſix braſſes ; & dès le même jour on découvrit une Voile, qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un des Vaiſſeaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Eſcadre.

Deſcription exacte de l'Iſle Juan Fernandez. Après les ſoins qui furent rendus aux Malades, la premiere occupation de ceux qui jouiſſoient d'un reſte de ſanté fut de reconnoître toutes les parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en faire une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, qui rapportoit toutes ſes vûes à l'utilité de la Navigation, avoit appris par ſa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes; car ſon incertitude ſur la vraie poſition de l'Iſle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai, lorſqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Eſt ; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner ſoigneuſement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune obſervation. L'Iſle Juan Fernandez eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en ob-



FONDO
PALATINO



tint la conceſſion : mais qui après avoir tenté d'y faire un Etabliſſement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une figure irréguliere (35). Sa plus grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue ſous le nom de Baye de Cumberland, eſt la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle Baye de l'Eſt, & l'autre, Baye de l'Oueſt, ne ſont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent tranſporter des futailles juſqu'au rivage. La Baye de Cumberland eſt à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaiſſeaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord-Quart-d'Oueſt juqu'à l'Eſt Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord ſoufflent ſi rarement dans ce Climat, & ſont ſi peu violens, que le riſque eſt leger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Iſle, on croit néceſſaire d'ajoûter que les Vaiſſeaux doivent mouiller ſur ſa Côte Occidentale, à la diſtance d'un peu plus de deux

ANSON. 1741.

Ses trois Bayes.

Baye de Cumberland, & ſes propriétés.

(35) L'Auteur en donne trois Cartes, qui repréſentent ſes differentes Vûes.

ANSON. 1741. cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, ſur quarante braſſes d'eau, & preſqu'entiérement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Eſt ou d'Oueſt chaſſent dans la Baye. Quand ces vents ſoufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou ſix dernieres braſſes de cables dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelqu'autre matiere, propre à les garantir du frottement des rochers de fond.

Vents qui y ſoufflent.

On a déja remarqué que le vent de Nord eſt ici fort rare ; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui ſont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y régnent ordinairement, viennent ſouvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuoſité, mais ne durent guéres plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & ſoudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par des Montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs ſont inacceſſibles, quoique la plûpart ſoient couvertes de Bois. Le terrain y eſt leger, & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent

quent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne ; & s'étant accroché, dans sa chûte, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des Rochers (36). ANSON. 1741.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Oueſt, differe beaucoup de toutes les autres. C'eſt un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parce que la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y regne presque toute l'année, particuliérement en Hyver. Les arbres qui croissent dans les Bois au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes ; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente ; à l'exception du Mirthe qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pieces de plus Partie Méridionale.

(36) *Ibidem*, Tome II, page 22.

Anson, 1741.

de quarante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, comme ſi elle avoit été régulièrement taillée. Une eſpece de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve auſſi dans l'Iſle, l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Production de l'Iſle.

Outre une infinité de plantes, qui croiſſent naturellement dans l'Iſle Juan Fernandez, & dont la deſcription demanderoit plus de connoiſſance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouverent preſque tous les végétaux, qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorbut de Mer, tels que du Creſſon d'eau, du Pourpier, d'excellente Oſeille, une prodigieuſe quantité de Navets, & de Raves de Sicile. La partie verte des Navets leur paroiſſoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient ſouvent cordées. Ils trouverent auſſi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandiſe, parce qu'étant preſque toujours ſur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux eſcarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un ſeul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent

cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de Navets & de Raves. M. Anson, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des Laitues, des Carotes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs jusqu'alors.

Anson. 1741.

M. Anson y seme ou plante diverses sortes de fruits.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes escarpées sont couvertes, étoient sans broussailles qui en fermassent le passage ; & la disposition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raison à former un grand nombre de belle Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plûpart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort transe-

Beautés naturelles de l'Isle.

ANSON. 1741.

parente, compoſoient enſemble un ſéjour auſſi délicieux qu'on en connoiſſe peut-être ſur la Terre. Achevons cette deſcription dans les termes de l'Auteur : » Ce qu'il y a de certain, dit-il, » c'eſt que la ſimple Nature ſurpaſſe ici » toutes les fictions de la plus riche » imagination. Il n'eſt pas poſſible de » repréſenter par des paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Eſcadre fit » dreſſer ſa Tente, & qu'il choiſit pour » ſa demeure. C'étoit une Clariere » de médiocre étendue, éloignée du » bord de la Mer, d'un demi mille, » & ſituée dans un endroit dont la pente » étoit extrêmement douce. Il y avoit, » au-devant de ſa Tente, une large » Avenue, coupée à travers le Bois juſ» qu'à la Mer. La Baye, avec les Vaiſ» ſeaux à l'ancre, paroiſſoit au bout de » cette Avenue, qui s'abbaiſſoit inſen» ſiblement juſqu'au rivage. La Clarie» re étoit ceinte d'un Bois, de grands » Myrthes, rangés en forme de Théâ» tre. Le terrain que ce Bois occupoit » ayant plus de pente que la Clariere, » & n'en ayant point aſſez pour dérob» ber la vûe des hauteurs & des préci» pices, ces abîmes augmentoient la » beauté de la Perſpective, par le ſpec» tacle qu'ils offroient au-deſſus des

ANSON. 1741.

» arbres ; & pour ne laiſſer rien man-
» quer à l'ornement d'une ſi belle re-
» traite, deux ruiſſeaux, d'une eau plus
» pure que le criſtal, couloient ſous les
» arbres ; l'un au côté droit de la Ten-
» te & l'autre au côté gauche, à la diſ-
» tance d'environ cent verges. L'Au-
teur a cru que l'idée de ce charmant Payſage méritoit d'être conſervée dans une Planche, qu'il a fait graver fidélement (37).

Animaux qui s'y trouvent.

A l'égard des animaux de l'Iſle, quelques Voyageurs aſſurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans les temps qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Moſquite Indien, & l'autre d'un Ecoſſois, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Iſle, & qui dans un ſéjour de quelques années, eurent le temps de connoître ſes productions. Selkirk, après y avoir paſſé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Ducheſſe, Vaiſſeaux de Briſtol ; & publia la Relation de ſes Avan-

(37) C'eſt ce qui a fait traiter ſon Ouvrage d'un peu Romaneſque.

ANSON. 1741.

Anciennes Chevres d'Alexandre Selkirk.

tures (38). Il aſſure particuliérement, que prenant à la courſe plus de Chevres qu'il n'en avoit beſoin pour ſa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son ſéjour dans l'Iſle de Juan Fernandez avoit précédé l'arrivée de l'Eſcadre Angloiſe, d'environ trente-deux ans. Cependant la premiere Chevre qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées ; d'où ils conclurent qu'elle avoit paſſé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majeſtueux, la barbe vénérable & divers autre ſymptômes de vieilleſſe. Enſuite ils trouverent pluſieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille ; & les mâles étoient reconnoiſſables par la prodigieuſe longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été détruites par les Chiens.

Mais cette multitude de Chevres eſt fort diminuée depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette reſſource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Iſle, un grand nombre de

(38) Voyez ci-deſſus le Voyage de Woods-Rogers.

Chiens, qui s'y ſont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les parties acceſſibles ; de ſorte qu'il n'en reſte à préſent qu'un petit nombre, parmi les Rochers & les Précipices, où il n'eſt pas poſſible aux Chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux ſéparés & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroiſſoit d'un goût ſi friand, qu'à force de travail & d'aſſiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur eſt perſuadé que le nombre des Boucs & des Chevres, qui reſtent dans l'Iſle, n'excede pas deux cens (39).

ANSON. 1741.

Reſtes échappés.

Les Chiens qui les ont détruites, ou chaſſées de toutes les Parties acceſſibles de l'Iſle, ſont de différentes eſpeces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre viſite aux Anglois, pendant la nuit, & leur dérobboient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques Matelots, qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne

Chiens de l'Iſle, & de quoi ils vivent.

(39) Page 35.

ANSON. 1741.

leur ſervent plus de nourriture, on ſuppoſe qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, obſerverent qu'elle avoit un goût de poiſſon.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages qui commençoient à ſe dégoûter de poiſſon, mangerent auſſi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux eſt connu par quantité de deſcriptions. Mais le ſecond, que les Anglois mangeoient ſous le nom de Bœuf, leur parut ſi ſingulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidélement.

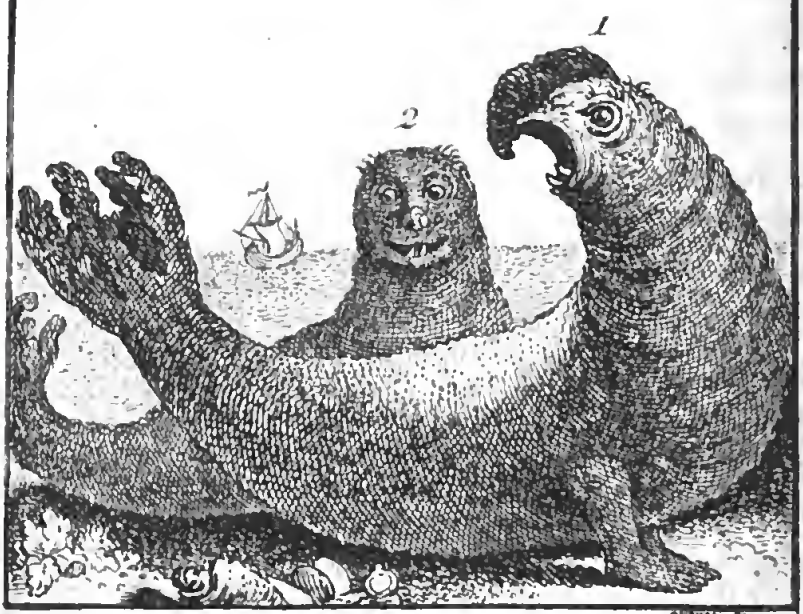
Deſcription des Lions marins.

Les Lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & depuis huit juſqu'à quinze de circonférence. Ils ſont ſi gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graiſſe des plus gros fournit juſqu'à cent vingt-ſix galons d'huile (40). Ils ne laiſſent pas d'être ſi ſanguins, qu'en leur faiſant de profondes bleſſures dans pluſieurs endroits, on voit ſortir avec beaucoup

(40) Ce qui revient, à-peu-près, à cinq cens pintes, meſure de Paris.

1. *Lion Marin*

2. *Lionne Marine*



CHEMIN. &c.

T. XI. N.° XII.

de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coup de fusil ; & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire ; mais leur queue & leurs nâgeoires qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrêmités de leurs nâgeoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur qui les distingue des Veaux marins, ils en différent encore, sur-tout les mâles, par une espece de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'Eté dans les

ANSON. 1741.

Ils sont amphibies.

ANSON, 1741.

flots, & l'Hyver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux ſaiſons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux Petits, qui naiſſent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la ſienne, & qui ſuçent les mammelles de leur mere.

Comment ils vivent, & leur précaution pour ſe garder.

Les Lions marins, pendant tout le tems qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la Nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voyent approcher quelque Homme de la horde. Leurs cris ſont ſi bruyans & d'un ton ſi varié qu'ils ſont fort propres à donner l'allarme. Tantôt on les entend grogner comme des pourceaux; & d'autres fois hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils ſe battent ſouvent entr'eux, ſurtout les mâles, & le ſujet ordinaire de leurs diviſions eſt quelque femelle. Les Anglois furent un jour ſurpris, à la vûe de deux de ces Animaux qui leur parurent d'une eſpece toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâ-

Leurs combats pour les femelles.

les, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le ſang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le Bacha, ſembloit n'avoir acquis ſon nombreux Serrail, & la ſupériorité ſur les autres mâles que par ſes victoires; & les bleſſures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ſes combats. Les meilleures parties de ces Animaux ſont le cœur, & ſur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il eſt d'autant plus facile de les tuer, qu'ils ſont preſqu'également incapables & de ſe défendre & de fuir. Dans la peſanteur de leur marche, on voit flotter, ſous leur peau, un amas de graiſſe mollaſſe, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut ſe garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la Mere ſe jetta ſur lui, lorſqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans ſa gueule. La morſure fut ſi forte qu'il en eut le crane fracaſſé, & tous les ſoins du Chirurgien ne purent lui ſauver la vie (41).

ANSON. 1741.

Ils attaquent les hommes.

L'Iſle Juan Fernandez n'a pas d'autres

(41) *Ibidem*, pages 44 & précédentes.

ANSON. 1741.

Oiſeaux que des Faucons, des Merles, des Hibous & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette eſpece, qui ſe creuſe des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la deſcription ſous le nom de *Pardelas* ou *Damices*; cependant, ayant trouvé pluſieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en ſi grand nombre, doivent avoir eu le même ſort puiſque dans un long ſéjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y ſont maintenus avec tant d'aſcendant que toutes les nuits ils cauſoient beaucoup d'incommodité dans les Tentes.

Oiſeaux de l'Iſle. Pardelas, qui font leurs nids en terre.

Enfin, la Baye fournit pluſieurs eſpeces de Poiſſon. Les Morues y ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & n'y ſont pas en moindre abondannce que ſur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de Mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poiſſons argentés, des Congres d'une eſpece particuliere, & un excellent Poiſſon noir, aſſez ſemblable à la Carpe que les Anglois nommerent, dans leur langue Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage eſt ſi couvert de rochers & de cailloux, qu'il eſt impoſſible d'y tirer la ſenne; mais on y pêche aiſé-

Poiſſon de l'Iſle & ſon abondance.

ment à l'hameçon ; & dans l'eſpace de deux ou trois heures, deux lignes ſuffiſent pour charger une Chaloupe. Le ſeul obſtacle vient des Requins, & d'autres Poiſſons ſi voraces, qu'ils enlevent le Poiſſon au moment qu'il eſt pris. Les Ecreviſſes de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez qu'en aucun autre lieu du Monde, y ſont d'un excellent goût, & peſent ordinairement huit à neuf livres. Elles y ſont en ſi grand nombre, que lorſqu'une Chaloupe part de terre, ou lorſqu'elle y aborde, on les perce ſouvent avec le croc. ANSON. 1741.

L'Auteur conclut qu'un Vaiſſeau, dans le triſte état où il repréſente le ſien, n'a pas de meilleure retraite à deſirer que cette Iſle. Auſſi les Malades y trouverent-ils beaucoup de ſoulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait eſpérer d'y être bientôt rejoints par le reſte de l'Eſcadre. Cette attente leur faiſoit tenir ſans ceſſe les yeux tournés vers la Mer. Mais n'ayant rien vû paroître dans l'eſpace de quinze jours, ils commençerent à deſeſperer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaiſſeaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler que ſi leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir ſi long-temps la Mer, il

Allarme des Anglois pour le reſte de l'Eſcadre.

ANSON. 1741.

n'y ſeroit pas reſté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, ſeroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du Gloceſter.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Gloceſter, qui par ſes voiles baſſes, les ſeules qu'il paroiſſoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On ſe hâta d'envoyer, à ſon ſecours, le Canot chargé d'eau, de poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une ſituation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne reſtoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis longtemps ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette œconomie leur proviſion tirant à ſa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de ſoif. Ce ne fut pas ſans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Iſle, ils ſurmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'aſſiſtance; & ce ſoin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts.

Etat auquel il eſt réduit.

Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaiſſeau, raconta que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient pouſſé juſqu'à la petite Iſle de *Maſſa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Oueſt de Juan Fernandez; que découvrant de ſon Bord, pluſieurs ruiſſeaux dans cette Iſle, il avoit envoyé ſa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de ſi groſſes lames ſur la Côte, qu'il avoit été impoſſible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poiſſon. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Iſle, la repréſentent comme un roc ſtérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Eſcadre, qu'elle eſt couverte d'herbe & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut eſperer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaiſſeau dans le beſoin. ANSON. 1741.

On doit, à l'inſtruction des Navigateurs, la deſcription d'une partie des ſoins que le Chef d'Eſcadre prit pour ſa ſûreté. En viſitant ſon mât de miſaine, il fut allarmé de le trouver fendu, juſtement au-deſſus du premier Pont, près des barreaux du ſecond Pont. La fente étoit de deux pouces Soins nautiques.

ANSON. 1741. de profondeur, & de douze de circonférence : mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugerent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il ſeroit auſſi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il ſe fût chargé d'une groſſe quantité de ces deux proviſions, elles avoient été conſumées dans une ſuite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torſe, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des reſtes de voiles, tout ce qu'on en put ramaſſer fut à peine ſuffiſant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à-peu-près guéris, obtinrent la permiſſion de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant ſéparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement : mais ils reçurent ordre de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup de canon qui ſeroit tiré du Vaiſſeau. Leurs occupations étoient de ſe procurer des rafraîchiſſemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graiſſe

des Lions marins. Cette huile s'employoit à divers uſages. Elle ſervoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaiſſeau, ou avec des cendres pour les eſpalmer. Quelques Matelots furent employés à ſaler de la Morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſcadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſez conſidérable, fut preſqu'entiérement négligée, dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comme toutes les autres ſalines. On avoit fait conſtruire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuiſoit du pain frais pour les Malades. ANSON. 1742.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaiſſeau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entiere, à tous les Equipages; & le Chef d'Eſcadre fut délivré de la crainte de manquer de proviſions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laiſſé ſans reſſource, au milieu d'une ſi vaſte Mer. Il parut fort ſurprenant que l'Equipage d'un Vaiſſeau qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les autres, fût en état Arrivée de la Pinque Anne, & ſes Avantures.

ANSON. 1741. de faire la manœuvre ſans aucun ſigne de foibleſſe ; mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de May, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Iſle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquiéme degré quinze minutes de latitude du Sud. Enſuite, un vent Oueſt-Sud-Oueſt l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir ſe ſoutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Iſles qui ſe préſentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Eſt de l'Iſle d'Inchin : mais ne s'étant pas placé aſſez près de l'Iſle, & l'Equipage n'étant pas aſſez fort pour filer du cable auſſi promptement qu'il étoit néceſſaire, le Vaiſſeau fut pouſſé à l'Eſt. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq braſſes à trente-cinq. On continua de dériver ; & le lendemain on jetta la maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on réſiſta quelque temps : mais le jour ſuivant, ayant recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer dans un endroit

Ses Avantures.

où la Côte paroiſſoit haute & fort eſcarpée. Les Chaloupes faiſoient beaucoup d'eau. Il ne ſe préſentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage ſe crut perdu; avec d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes qui euſſent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoiſſent d'Européens que les Eſpagnols, auſquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaiſſeau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorſqu'au moment où ſa perte ſembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les cables des deux ancres, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Iſle & le Continent. Elle conduiſit les Anglois dans un Port également ſûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchiſſemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuſe découverte. ANSON. 1741.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, par la même raiſon qui porte l'Auteur à publier une fidelle deſcription de ce Port. Il la croit d'une ex-

ANSON. 1741.

trême utilité pour les Navigateurs qui peuvent être jettés ſur les mêmes Côtes par les vents d'Oueſt, qui regnent preſque continuellement dans ces parages (42).

Deſcription de la Baye & de l'Iſle d'Inchin, nouvellement découverte.

L'Iſle d'Inchin, qui eſt de cette Baye, eſt apparemment, dit-il, une des Iſles de Chonos, que les Géographes Eſpagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles ſont habitées, ſuivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols. Il n'eſt pas impoſſible que ce que les Anglois prirent pour le Continent ne fût une autre Iſle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Eſt. Mais quelque opinion qu'on en doive pren-

(42) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à ſon récit, n'ayant été dreſſé que ſur les Mémoires & les groſſieres Eſquiſes de deux mauvais Deſſinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points ſont placés ſuivant l'Eſtime de leur diſtance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Eſtime, les erreurs ne ſçauroient être fort conſidérables. Il ajoûte qu'à la vérité la latitude, qui eſt un article important, n'en eſt pas trop certaine, parce que les gens du Vaiſſeau ne firent point d'obſervation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui ſuivit leur ſortie; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante cinq degrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-deſſus, beaucoup moins importante. *Page* 84.

dre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaiſſeaux. On y voit tomber auſſi pluſieurs ruiſſeaux d'une eau très pure, dont quelques-uns ſont ſi favorablement diſpoſés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une Ecope. Le plus conſidérable eſt au Nord-Eſt du Port. Les Anglois trouverent quelques poiſſons dans le ruiſſeau, & ſurtout quelques Mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure ſaiſon il étoit plus poiſſonneux. Pour rafraîchiſſemens, il trouverent des Plantes, telles que le Celeri ſauvage, les Orties; des Coquillages, ſurtout des Petoncles & des Moules d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'Oies, de Mouettes & de Pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer ſi long-temps. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroiſſoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Eté, pluſieurs rafraîchiſſemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y ſont pas auſſi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Eſpagnols ont pris plaiſir à les peindre. Un au-

ANSON. 1741.

Rafraîchiſſemens qui s'y trouvent.

ANSON. 1741. tre avantage de leur Port, c'eſt qu'il eſt fort éloigné des Etabliſſemens de cette Nation, & ſi peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaiſſeau pourroit y faire un long ſéjour, ſans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il ſeroit facile de s'y défendre; & ſi l'on étoit en poſſeſſion de l'Iſle qui le forme, on pourroit le garder avec peu de forces, contre une armée nombreuſe. Cette Iſle eſt eſcarpée, preſque partout, du côté du Port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit ſur ſes ancres à vingt toiſes de terre. Il ſeroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaiſſeau protegé à cette diſtance par des gens bien armés, & poſtés dans un lieu preſqu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte ſa Nation à faire reconnoître, avec plus de ſoin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (43).

Il eſt d'une facile défenſe.

Fauſſes idées des Eſpagnols.

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Eſpagnols & les Indiens;

(43) *Ibidem*, pages 88.

& n'oſant perdre le Vaiſſeau de vûe, ſes courſes ſe bornoient aux Terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été ſûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays eſt ſi couvert de Bois & ſi rempli de Montagnes, qu'il n'eſt pas aiſé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Eſpagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorſqu'ils repréſentent, ſur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle eſt ſi déſerte, que pendant tout le temps que les Anglois s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une ſeule famille d'Indiens, compoſée d'un homme d'environ quarante ans, de ſa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue. Ils y avoient apparemment toutes leurs richeſſes, qui conſiſtoient en un Chien, un Chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour ſe huter, un devidoir, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur ſervoient de pain. Le Capitaine envoya ſon Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y re-

ANSON. 1741.

Famille Indienne que les Anglois amenent à bord.

ANSON. 1741.

tint, dans la crainte qu'ils n'allaſſent le découvrir : mais il ordonna qu'ils fuſſent bien traités. Pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres ſur le Vaiſſeaux ; & la nuit ſeulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit ſouvent de l'Eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur ſituation, l'homme ſur-tout ſe réjouiſſoit lorſqu'on le menoit à la Chaſſe & prenoit plaiſir à voir tirer quelque piece de gibier. Cependant on s'apperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique ſa femme ne perdît rien de ſa gayeté, il parut inquiet de ſe voir priſonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'eſprit naturel. Il ſe faiſoit entendre avec une adreſſe admirable, par des ſignes qui marquoient ſon jugement & ſa curioſité. Un grand Vaiſſeau, monté de ſi peu de gens, lui cauſoit de la ſurpriſe : il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimoit en ſe couchant ſur le tillac, les yeux fermés & ſans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de ſon habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir paſſé huit jours à bord. l'Ecoutille du Château d'avant étoit décloüée. Il profita d'une

Caractere extraordinaire d'un Indien.

Comment il s'échappe avec ſa famille.

d'une nuit fort orageuſe, pour ſortir avec ſa Femme & ſes Enfans, par cette ouverture; & paſſant par-deſſus le bord du Vaiſſeau, il deſcendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hanſieres qui retenoient la Chaloupe & ſa Pirogue, à l'arriere du Vaiſſeau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le ſuivre. Il rama auſſi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart ſe fît ſur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent ſi prompts & ſi ſecrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ſes rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaiſſeau. Mais il étoit trop tard pour s'y oppoſer. D'ailleurs on n'avoit plus ni Chaloupe, ni Canot; & l'on eut même aſſez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçu de l'eſtime pour le caractere extraordinaire de cet Indien, ſuppoſant qu'il rôdoit encore avec ſa famille dans les Bois qui ſont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de proviſions, engagerent le Capitaine à faire expoſer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au deſſein qu'ils avoient de le ſecourir. On fut perſuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres diſparurent; & quelques circonſtances firent juger que

ANSON. 1741.

ANSON. 1741. c'étoit lui qui les avoit enlevés (44). Cependant on pouvoit craindre auſſi qu'il n'eût gagné l'Iſle de Chiloé, & qu'il ne donnât connoiſſance de ſon Avanture aux Eſpagnols, qui pouvoient facilement venir ſurprendre le Vaiſſeau. Cette idée porta le Capitaine à ſupprimer l'uſage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au ſoir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit ſon Bâtiment plus reſpectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit ſur ſes gardes. Mais il comprit que ſa principale ſûreté conſiſtoit à demeurer bien caché, & que cette affectation d'imiter les Vaiſſeaux de guerre, ne pouvoit ſervir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ſes fatigues, & s'étant pourvû d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & ſe rendit heureuſement à l'Iſle Juan Fernandez.

Sort de trois Vaiſſeaux de l'Eſcadre Angloiſe.

Le reſte de l'Eſcadre conſiſtoit en trois Vaiſſeaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la ſuite, que les deux premiers étoient retournés au Bréſil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le

(44) *Ibid.* page 95.

14 de Mai, vers le quarante-ſeptiéme degré de latitude Méridionale, entre deux petites Iſles, à la portée du fuſil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup ſur les diviſions de l'Equipage, & ſur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ſes gens, tomba au pouvoir des Eſpagnols, d'où il ne ſortit qu'après le Réglement du Cartel, entre l'Eſpagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaiſſeau François (45). ANSON. 1741.

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaiſſeaux dont il ignoroit le ſort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Gloceſter, à faire viſiter l'Iſle de Maſa Fuero, dans l'eſperance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir ſervi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commiſſion, fit le tour de l'Iſle, & n'y vit aucun Vaiſſeau: mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les ſupprimer (46).

Deſcription de l'Iſle Maſa Fuero.

Les Auteurs Eſpagnols parlent de deux Iſles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La premiere eſt celle où l'Eſcadre étoit à l'ancre; & la Petite

(45) Pages 121 & précédentes.
(46) Il en donne deux Vûes; l'une du Nord Eſt, & l'autre du Sud.

ANSON. 1741.

a reçu le nom de Masa Fuero, parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Oueſt, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du Tryal s'assurerent qu'elle est couverte d'Arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de Terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Isle, à deux milles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Avantage qu'elle a sur celle de Juan Fernandez.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de Chevres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retrai-

tes, ſe laiſſent approcher, lorſqu'on ne les effarouche point à coups de fuſil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choiſir cette Iſle pour un lieu de relâche, elle ſeroit néanmoins très utile dans les cas de néceſſité, ſur-tout pour un Vaiſſeau ſeul, qui craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi ſupérieur (47). ANSON. 1741.

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugerent le radoub impoſſible, porta le Chef d'Eſcadre à conſentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres, & tout ce qui pouvoit ſervir aux trois autres Bâtimens (48). Le Capitaine & le reſte de l'Equipage paſſerent à bord du Gloceſter, où le beſoin d'hommes étoit preſſant. Quoique tous les Malades La Pinque Anne eſt dégradée.

(47) Page 116.

(48) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beaupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serregoutieres étoient ouvertes & gâtées; que pluſieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la ferrure étoit preſque uſée; que les Liſſes & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage on avoit trouvé l'Etambort en très-mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faiſoient eau. Ce langage de Mer aura ſon utilité pour ceux qui l'ignorent.

ANSON. 1741.

fuſſent aſſez bien rétablis, M. Anſon ne pouvoit être ſans allarmes, en conſidérant le peu de forces qui lui reſtoient. Depuis ſon départ d'Angleterre, il avoit perdu, ſur le Centurion, deux cens quatre-vingt douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Gloceſter, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & ſe voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore ſur le Tryal, dont l'Equipage avoit preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avoit ſauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de ſoixante & dix-neuf. A bord du Gloceſter, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois Vaiſſeaux, qui devoient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étoient montés de neuf cens ſoixante & un hommes à leur départ d'An-

Etat où l'Eſcadre ſe trouvoit réduite.

gleterre ; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mouſſes. Ce nombre ſuffiſoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Eſcadre de Pizarro étoit devenue, on devoit ſuppoſer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que ſi elle n'avoit pû paſſer les Détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchiſſemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On ſçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Eſpagnols équipoient une autre Eſcadre à Callao. Toutes ces réflexions, paroiſſoient capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévû, ranima toutes leurs eſpérances. ANSON. 1741.

Vers le commencement de Septembre, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à quitter l'Iſle, ils découvrirent, au Nord-Eſt, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaiſſeau de l'Eſcadre ; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Eſpagnol, qu'ils ſuppoſerent deſtiné pour Valparaiſo, ils lui donnerent la chaſſe. Cette victoire leur coûta peu (49). C'étoit un Vaiſſeau Marchand du port de quatre Priſe d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

(49) Il n'avoit que trois piéces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de ſervir, & quelques piſtolets. *Page* 148.

ANSON. 1741.

cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossieres de differentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de Coton & de Tabac; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piastres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs Lettres & d'autres Papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Informations que les Anglois en reçoivent.

Ce Bâtiment, qui se nommoit Notre-Dame du Mont-Carmel, étoit commandé par Dom-Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant

que de prendre des informations. Juſqu'alors ils n'avoient ſçu qu'imparfaitement la force & la deſtination de l'Eſcadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere. ANSON. 1741.

Ils apprirent, de leurs Priſonniers, qu'elle étoit compoſée de cinq grands Vaiſſeaux Eſpagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement deſtinée à traverſer leurs deſſeins; mais que Pizarro, malgré tous ſes efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ſes plus gros Vaiſſeaux. Ils ſçurent auſſi que de la Plata, cet Amiral avoit averti les Eſpagnols du Pérou qu'une partie de l'Eſcadre Angloiſe pouvoit paſſer avec ſuccès dans la Mer du Sud; mais que jugeant par ſa propre expérience qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défenſe, il conſeilloit au Viceroi d'armer en guerre les Vaiſſeaux qu'il pourroit employer à cet uſage, & de les envoyer vers le Sud, où vraiſemblablement ils ſurprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils puſſent trouver l'occaſion de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Le Viceroi, goûtant ce conſeil, avoit fait équiper ſur le champ quatre Vaiſſeaux qui étoient partis de Informations fort utiles aux Anglois.

ANSON. 1741. Callao; un de cinquante pieces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin; mais n'ayant pas vû paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-temps la Mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croisiere. Ensuite ils avoient été désarmés en arrivant à Callao; & les Prisonniers ajoûterent qu'en quelque temps qu'on aprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, il se passeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Dangers qui les avoit menacés. Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez, quelques monceaux de cendre, des restes de Poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du

ANSON. 1741.

séjour des Espagnols, il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses Ennemis ; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la Pinque Anne, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pû résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Isle ; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Combien leur état cause d'étonnement aux Espagnols.

ANSON. 1741. Ils ſe diſpoſent à croiſer.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglois. Elles portoient que pluſieurs Vaiſſeaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiſo. M. Anſon, formant divers projets ſur un ſi beau fondement, dépêcha auſſi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiſer à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il réſolut en même temps de ſéparer ſes autres Vaiſſeaux, & de les employer en differentes croiſieres; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des Priſes. Celle qu'on venoit de faire avoit inſpiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faiſoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut tranſportée ſur le Carmel; & le Gloceſter reçut, pour ſa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Eſpagnols. Après ces diſpoſitions, on leva l'ancre le 19 de Septembre. Le Gloceſter eut ordre d'avancer juſqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiſer à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la diſtance convenable pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel portoient à l'Eſt, pour joindre le Tryal à la hau-

Priſe de l'Acapulco.

teur de Valparaiſo. Cinq jours après ils rencontrerent ce Bâtiment, qui avoit déja pris avec peu de réſiſtance, un Vaiſſeau Eſpagnol de ſix cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit gueres la valeur de cinq mille livres ſterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'eſpérance de pouvoir le radouber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anſon prit le parti de le détruire, & de faire paſſer l'Equipage & les munitions à bord de l'Aranzanu, qu'il nomma *la Priſe du Tryal*. Ce Vaiſſeau, que le Vice-roi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut deſtiné à ſervir de Frégate; & M. Saunders fut choiſi pour la commander. Elle ſe trouva montée de vingt pieces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

ANSON. 1741.

Ce Vaiſſeau eſt nommé la Priſe du Tryal.

Dans les grandes vûes du Chef d'Eſcadre, on ne ſe promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaiſſeaux employés au Commerce, entre le Pérou

ANSON. 1741.

& le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, ſuivant la réflexion de l'Auteur, » les ar-» rangemens les mieux concertés n'em-» portent avec eux qu'une plus grande » probabilité du ſuccès, & ne vont » jamais juſqu'à la certitude; parce » que les accidens, qui ne peuvent » entrer en compte dans les délibéra-» tions, ont ſouvent la plus grande in-» fluence ſur les événemens. La fâ-cheuſe Avanture du Tryal, & la né-ceſſité qui força les autres Vaiſſeaux de quitter leur croiſiere pour l'aſſiſter, donnerent le temps aux Navires Eſpagnols, d'arriver au Port de Valparaiſo. On ne découvrit point une ſeule Voile ennemie, juſqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaiſo, ne voyant point paroître le Carmel & l'Aranzanu, n'euſſent formé des ſoupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo ſur tous les Vaiſſeaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre auſſi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre ſon Eſcadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour ſe rendre, par Terre, de Valparaiſo à Lima, & cinquante jours

Projets qui s'évanouiſſent.

s'étoient déja passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte détermina les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-Quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorziéme degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Veillard*. L'espace entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisiere qu'il y ait sur cette Côte; parce que tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre,

ANSON. 1741.

Les Anglois vont se placer sous le vent de Callao.

Isle de Saint Gallan, bonne croisiere.

ANSON. 1741. vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de Barranca, qui eſt ſituée à dix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorſqu'on eut la ſatisfaction, ſi long-temps deſirée, d'appercevoir un Vaiſſeau. Le Centurion lui donna la chaſſe, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il ſe rendit, après avoir eſſuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé Sainte Thereſe de Jeſus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui eſt très fort, & qui ſe fait d'une eſpece d'herbe, de draps de Quito, de Cacao, de de Noix de coco; de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandiſes. Les eſpeces, qui ſe trouverent à bord, ne montoient qu'à cent ſoixante-dix livres ſterling. La charge auroit été de grande valeur, ſi les Anglois en avoient pû diſpoſer : mais comme il eſt défendu, aux Eſpagnols, de rançonner jamais leurs Vaiſſeaux, la plûpart des choſes qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les An-

Priſe de la Sainte Thereſe.

glois faiſoient-ils conſiſter leur principal avantage, dans le mal qu'ils cauſoient à leurs Ennemis (50). ANSON. 1741.

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur Priſe avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Eſpagnols, & trois Eſclaves Noires, qui ſervoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raiſon, la vertu des Officiers Anglois; ſur-tout, dit-il, dans la diſpoſition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ſes deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent exceſſivement allarmées, de ſe voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibuſtiers & la différence de la Religion leur faiſoient enviſager avec horreur. La beauté ſinguliere de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Auſſi s'étoient-elles cachées, lorſque les Vainqueurs étoient paſſés ſur leur Bord; & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſerent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un

Trois Dames qui s'y trouvent, & généroſité des Officiers Anglois.

(50) Pages 185 & 186.

ANSON. 1741. des Lieutenans du Centurion les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteroient à bord de leur Vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé juſqu'alors, où elle ne ceſſeroient pas d'être bien ſervies; avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation comme la ſeconde perſonne d'un Vaiſſeau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on ſçut bientôt par le témoignage des Priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que différé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois Priſonnieres.

Les quatre Vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour tourner enſemble le Cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à pluſieurs milles autour d'eux. On obſerva que cette couleur venoit d'une prodigieuſe quantité de Poiſſon, qui couvroit la ſurfaſſe de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curioſité de mettre dans un verre, ne laiſſoit pas d'être auſſi pure que le criſtal ; excepté qu'on y voyoit ſurnâger quelques quelques globules rouges & glaireux (51).

ANSON. 1741.

Rougeur de la Mer, & ſa cauſe.

En rangeant la Côte, on remarquoit preſque ſans ceſſe un Courant, qui faiſoit dériver les Vaiſſeaux, vers le Nord, l'eſpace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencerent à ſe voir entourés de Bonites & de Poiſſons volans, les premiers qu'ils euſſent vûs depuis leur départ des Côtes du Bréſil. C'eſt une ſingularité remarquable, que ſur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que ſur les Côtes Occidentales du même Continent ; car on ne les perd de vûe, ſur la Côte du Bréſil, qu'en approchant du

Différence de la chaleur dans des latitudes égales.

(51) Page 190.

ANSON. 1741.

Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaſte Continent (52).

(52) L'Auteur s'abandonne ici à ſes réflexions ſur les cauſes de cette différente chaleur, & ſe plaint que les Phyſiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'eſt à-dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de régle par laquelle on puiſſe juger du degré de chaud ou de froid qui y regne. On ne ſçauroit nier, par exemple, que Londre n'ait des Saiſons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudſon, qui ſe trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Bréſil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence ſera bien plus conſidérable. Les Thermometres, qui doivent paſſer pour une regle infaillible du degré du chaud ou du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Peterſbourg, la chaleur eſt quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais obſervée entre les Tropiques; à Londres en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur ſupérieure à celle qu'éprouva un Vaiſſeau de l'Eſcadre de M. Anſon, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Eté de cette année, un Thermometre gradué, ſuivant la méthode de Farenheit, monta une fois, à Londres, juſqu'au 78'; & la plus grande hauteur qu'un Thermometre du même genre ait atteint dans le Vaiſſeau de l'Eſcadre, ne fut que de 76'. C'étoit dans l'Iſle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical à trois dégrés près. A Peterſbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermometre monta juſqu'à 98', à l'ombre; degrés de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur paſſe-t-elle pour ſi violente dans pluſieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle eſt ſouvent égalée ou même ſurpaſſée vers le cercle Pôlaire? L'Auteur répond que l'eſtime du chaud, dans un lieu par-

ANSON. 1741.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Iſle la plus Méridionale de Lobos (53), les Anglois ſe ſaiſirent, ſans combat, d'un Navire Eſpagnol de cent ſoixante-dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Roſaires, des marchandiſes d'Europe en ballots, de la Canelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaiſſeau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Paita, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Priſonniers, il ſe trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglois croiſoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à

Priſe du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Motifs qui portent les Anglois à faire une entrepriſe ſur Paita.

ticulier, ne doit pas être fondée ſur le degré de chaleur qui y regne quelquefois, mais ſur la chaleur moyenne d'une Saiſon, ou peut être d'une année entiere. Il ajoûte une raiſon, qui eſt priſe de nous; c'eſt que notre ſenſation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur abſolue indiquée par le Termometre; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. *Pages* 203 *& précédentes.*

(53) A ſix degrés vingt-ſept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Iſles de ce nom: celle ci, qui s'appelle Lobos de la Mer; & une autre plus Septentrionale, qui reſſemble beaucoup à la premiere, & qu'on nomme Lobos de Tierra.

ANSON. 1741.

faire tranſporter, dans les Terres, le tréſor du Roi & le ſien. On ſçut auſſi qu'il y avoit, à la Douanne de Paita, une ſomme conſidérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une ſi belle proie, joint à la certitude que l'Eſcadre ayant été découverte, l'allarme ſeroit bien-tôt répandue ſur toute la Côte & qu'il ſeroit inutile d'y croiſer plus long-temps, détermina M. Anſon à tenter de ſurprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs, uue occaſion de mettre en liberté ſes Priſonniers, qui étoient en grand nombre, & qui conſumoient des proviſions dont il avoit beſoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'inſtruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entrepriſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſque infaillible.

Deſcription de Paita & de ſes environs.

La Ville de Paita eſt ſituée dans un Canton fort ſtérile (54), dont le terrein n'eſt compoſé que de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maiſons y ſont d'un ſeul étage, & n'ont pour murs

(54) A cinq degrés douze minutes de latitude Méridionale.

ANSON. 1741.

que des roſeaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles ſéches. Cette maniere de bâtir eſt aſſez ſolide, pour un Pays où la pluie eſt extrêmement rare. La plûpart des Habitans ſont des Indiens, des Eſclaves Negres, des Mulâtres, ou des Meſtices, entre leſquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui paſſe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancrage y eſt ſûr & commode. Il eſt fréquenté par les Vaiſſeaux qui viennent du côté du Nord ; & c'eſt le ſeul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonſonate, de Realejo & de Panama, veulent ſe rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant preſque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita ſoient ſi arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune ſorte d'herbages, ou d'autres proviſions que du Poiſſon & des Chevres, les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils tranſportent à Paita, ſur des Radeaux, de l'eau, du maïz, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchiſſemens.

ANSON. 1741. On y amene auſſi des Beſtiaux de Rivera, autre Ville, qui en eſt à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, eſt d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort ſaine; & l'on prétend même qu'en ſerpentant dans des Bois de Salſe-pareille, elle s'impregne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita eſt un lieu de débarquement, pour les Paſſagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il eſt à deux cens lieues de Callao, qui ſert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne ſe fait preſque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a ſur la Côte un chemin aſſez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (55).

Projets de l'attaque. Paita eſt une Ville ouverte, qui n'eſt défendue que par un Fort. M. Anſon avoit appris de ſes Priſonniers que le Fort étoit muni de huit pieces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, ſans foſſé, ſans ouvrages extérieurs, ſans rampart, & qu'il n'avoit, pour garniſon, qu'une Com-

(55) Pages 221 & précédentes.

pagnie

pagnie très-foible. On ajoûtoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'employer la ſurpriſe, il ne déſeſpera point d'emporter la Place dès la nuit ſuivante. Ses Vaiſſeaux étoient à douze lieues de la Côte ; diſtance qui les aſſuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne puſſent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant ſa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténébres mêmes, & qu'à cette vûe les Habitans allarmés ne manqueroient pas de tranſporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroiſſant point aſſez conſidérable pour demander toutes ſes forces, il prit la réſolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, ſon Lieutenant, fut chargé de l'entrepriſe, avec cinquante-huit hommes choiſis : & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obſcurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Eſpagnols reçurent ordre de lui ſervir de Guides. Dans une commiſſion ſi délicate, on crut devoir s'aſſurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir ſer-

ANSON. 1741.

ANSON. 1741. vi fidélement ils ſeroient renvoyés ſans rançon, eux & tous les autres Priſonniers; mais en les aſſurant auſſi, qu'au moindre indice de trahiſon, ils auroient la tête caſſée, & que tous leurs Compagnons ſeroient conduits en Angleterre. L'Auteur obſerve, comme une circonſtance fort ſinguliere, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui ſervir de Guide, pour ſurprendre Truxillo, Ville ſituée dans les Terres au Sud de Paita. Ainſi ſon mauvais ſort l'avoit deſtiné à faire réuſſir, contre ſa Nation, les deux ſeules entrepriſes qu'on ait tentées à terre, ſur cette Côte, pendant un ſi long intervalle (56).

Comment les Anglois ſurprennent Paita.

Ce ne fut point avant dix heures du ſoir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra ſans avoir été découvert; mais lorſqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaiſſeau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'allarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois*, *les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble ſe répandit dans

(56) *Ibidem*, pages 223.

toute la Ville. Brett vit pluſieurs lumieres, qui ſe promenoient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta ſa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le temps de ſe mettre en défenſe. Cependant avant qu'ils puſſent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pieces de canon en état de tirer, & les pointerent ſi juſte vers le lieu du débarquement, qu'un boulet paſſa au-deſſus de la tête des Anglois. ANSON. 1741.

Mais Brett ne leur laiſſa pas le temps de lui envoyer une ſeconde volée. Auſſi-tôt que ſes gens furent à terre, un de leurs Guides les conduiſit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occaſion le permettoit, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'eſt un grand eſpace quarré, où ſe termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maiſon du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchaſſent en aſſez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'eſpérance du butin, le bruit de leurs armes, & le ſon de leurs

Ils s'en rendent Maîtres.

ANSON. 1744. tambours, qui ſe faiſoient entendre de toute leur force, perſuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre reſſource que la fuite. Les Anglois n'eſſuyerent qu'une décharge de quelques Marchands, poſtés dans une galerie qui entouroit la Maiſon du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit ſur eux, quitterent leur poſte, & laiſſerent la Place à la diſcrétion des Vainqueurs (57). On n'eut pas moins bon marché de la Garniſon du Fort, qui eſcalada ſes propres murs pour ſe ſauver dans les Bois. Ainſi, dans l'eſpace d'un quart d'heure, les Anglois ſe trouverent maîtres de la Ville, ſans autre perte, que d'un homme tué & deux de bleſſés.

Uſage qu'ils font de leur victoire. Brett plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maiſon du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chauſſé, l'autre nud, abandonnant ſa femme qui n'étoit âgée que de dix-ſept ans, & qu'il n'avoit épouſée que depuis trois jours; d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Enſuite ſon pre-

(57) Pages 227 & précédentes.

mier ſoin fut de prendre poſſeſſion de la Douane, où les Tréſors des Marchands étoient dépoſés. Il trouva des Magaſins remplis de Marchandiſes précieuſes, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Eſcadre : mais le jour ſuivant, lorſque M. Anſon ſe fut approché avec toutes ſes forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes ſuffirent à peine pour le tranſport du butin. On apprit, dans la ſuite, que les Eſpagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piaſtres; & l'Auteur croit que cette ſomme n'eſt pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emporterent, la vaiſſelle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres ſterling. Les Joyaux, tels que les Bagues, les Bracelets, &c. étoient d'une valeur qu'il eſt difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'eſt pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarraſſé à fixer la ſomme, ſe réduit à confeſſer que ce fut le plus grand butin que les Anglois euſſent fait ſur cette Côte (58).

ANSON. 1741.

A quoi les Eſpagnols ont fait monter leur perte.

Mais ils ne détruiſirent pas moins de richeſſes, par la réſolution qu'ils

La Ville de Paita eſt livrée aux flammes.

(58) *Ibid*, page 252.

ANSON. 1741.

prirent de brûler la Ville, à l'exception des deux Egliſes, qui ſe trouvoient heureuſement ſéparées des maiſons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, pluſieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magaſins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut ſi générale & ſi prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent conſumés par les flammes, étoient des Draps fins, des Soieries, des Batiſtes & d'autres marchandiſes. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaiſſeaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans raſſemblés ſur une hauteur, firent pluſieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage ſe refroidit, juſqu'à n'oſer ſoutenir la vûe des Anglois.

Comment les Anglois traitent leurs Priſonniers.

Le Chef d'Eſcadre, ſatisfait de la fidélité des deux Pilotes Eſpagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs ſervices. Il y avoit, parmi les Priſonniers, pluſieurs perſonnes de conſidération, entre leſquelles on avoit

diſtingué un jeune homme de dix-ſept ans, fils du Vice-Préſident du Conſeil de Chili. L'impreſſion qu'il avoit reçue, en naiſſant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibuſtiers, s'étoit renouvellée avec tant d'horreur, lorſqu'on l'avoit fait paſſer ſur un Vaiſſeau de l'Eſcadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré ſon ſort, dans les termes les plus touchans, en regrettant ſon Pere, ſa Mere, ſes Freres, ſes Sœurs, ſa Terre natale, dont il ſe croyoit ſéparé pour jamais, & n'enviſageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur eſclavage, tous les autres Eſpagnols avoient la même opinion de leur ſort. M. Anſon n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuſe idée. Il fit manger tour à tour, à ſa table, ceux qui mériroient cette diſtinction : il ordonna qu'ils fuſſent tous traités, non ſeulement avec humanité, mais avec décence. Auſſi parurent-ils ſe raſſurer, & la joie ſucceda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de reſpect & de tendreſſe pour ſon Bienfaicteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglois, que lorſqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé fai-

ANSON. 1741.

Reconnoiſſance des Eſpagnols.

ANSON. 1741. re un Voyage en Angleterre, que de retourner dans ſa Famille (59). Les trois Dames de la Thereſe, pour leſquelles on n'avoit pas ceſſé d'avoir toutes ſortes d'attentions, furent ſi ſenſibles à cette politeſſe, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoiſſance au Chef d'Eſcadre. Un Jéſuite, qui paroiſſoit fort conſideré des Eſpagnols, ne pouvoit ſe laſſer de lui exprimer la ſienne. Il marqua, ſur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (60).

Principe d'une ſage politique. L'Auteur termine ce récit par des refléxions fort ſenſées. » La maniere, » dit-il, dont les Eſpagnols peuvent » penſer de notre Nation n'eſt pas une » choſe indifférente. Leur eſtime nous » importe peut-être plus, que celle de » tout le reſte du Monde. Le Com- » merce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, » eſt non-ſeulement fort conſidérable, » mais il eſt d'une nature particuliere, qui exige de part & d'autre de » l'honneur & de la bonne foi. Ainſi

(59) Page 255. (60) Page 258.

» M. Anſon joignoit une conſidéra- » tion politique à ſon propre penchant, » qui le portoit à ne pas traiter avec » dureté ceux que le ſort des armes » livroit entre ſes mains (61).

ANSON, 1741.

Deux autres priſes des Anglois.

Pendant l'expédition de Paita, le Gloceſter, commandé par Mitchel, avoit continué de croiſer avec tant de ſuccès, qu'il s'étoit ſaiſi de deux Bâtimens Eſpagnols; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jarres, & d'environ ſept mille livres ſterling en eſpeces; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge conſiſtoit en coton. L'Eſcadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour ſuivant, Mitchel avec ſes deux Priſes. Les Priſonniers de la derniere avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très pauvres; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorſqu'ils eurent tranſporté la Cargaiſon à bord du Gloceſter, ils furent agréablement ſurpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Piſtoles & de Piaſtres, dont le total montoit à douze milles livres ſterling (62).

(61) Page 259.

(62) Page 266.

ANSON. 1741.

M Anſon ſe flatte de communiquer par l'Iſthme avec la Flotte de l'Amiral Vernon.

Après avoir rejoint le Gloceſter, on réſolut de tourner vers le Nord, & de gagner, auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible, le Cap de Saint Lucas en Californie, où le Cap de Corientes ſur la Côte du Méxique. En partant de Juan Fernandez, M. Anſon s'étoit propoſé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correſpondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il ſuppoſoit aux Indes Orientales, où il ſçavoit qu'elle devoit employer ſes forces contre quelqu'un des Etabliſſemens Eſpagnols. Comme il lui paroiſſoit poſſible que Porto Bello fût déja occupée par une garniſon Angloiſe, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Iſthme, il ne pût ſe procurer l'occaſion de donner de ſes nouvelles aux Anglois, qu'il ſuppoſoit ſur la Côte de l'autre Mer, ſoit par les Indiens du Pays, qui ſont aſſez bien diſpoſés pour l'Angleterre, ſoit par le miniſtere même de quelque Eſpagnol, que l'eſpoir d'une grande récompenſe auroit pû gagner : & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aiſé de la continuer. Par une voye ſi courte, M. Anſon ſe flattoit de recevoir du renfort. Il n'eſpéroit pas moins, qu'en concertant ſes

opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloiſes dans la Mer du Nord, il ne pût ſe rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoûte l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en poſſeſſion des richeſſes du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maiſon de Bourbon (63).

ANSON. 1741.

Ses projets ſur Panama.

(63) Pages 269 & précédentes. Mais le dérail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir ſuppoſé que l'Eſcadre eût doublé le Cap de Horn, ſans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger poſſible par l'exemple du Duc & de la Ducheſſe, Armateurs de Briſtol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Bréſil juſqu'à l'Iſle Juan-Fernandez; l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pû ébranler l'Empire Eſpagnol, en Amérique, repréſente l'état où ſe trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la diſpoſition actuelle des Habitans, Eſpagnols & Indiens » La mé» ſintelligence, dit-il, re» gnoit entre les Gouver» neurs. Les Créoles étoient » mécontens à l'excès. Il » n'y avoit ni armes ni » munitions. Les garni» ſons & toute diſcipline « militaire étoient abſolu» ment négligées. Les In» diens de la Frontiere » n'attendoient que le mo» ment favorable pour » prendre les armes, & » pour ſe venger des bar» baries qu'ils avoient eſ» ſuiées depuis deux ſiécles M. Anſon fut inſ» truit de tout par les Let» tres qu'il trouva ſur ſes » priſes. La crainte de l'Eſ» cadre Angloiſe augmen» ta beaucoup l'animoſité » des Gouverneurs. Ils re» jetroient l'un ſur l'au» tre les malheurs qu'ils » prévoyoient. Le Préſi» dent du Chili, celui de » Panama, & tous les au» tres Commandans de» mandoient au Viceroi » du Pérou, les ſecours

ANSON. 1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

Cependant, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit

» d'argent nécessaires pour
» leur défense. Le Vicerοi
» répondoit que la caisse
» Royale de Lima étoit
» vuide, & qu'il avoit as-
» sez de ses propres be-
» soins. D'ailleurs, le Peu-
» ple étoit fort mécontent.
» Il étoit persuadé que de-
» puis plusieurs années les
» affaires de la Monarchie
» n'avoient été ménagées
» que par des vûes parti-
» culieres d'intérêts. Il y
» avoit cent preuves que
» telle étoit l'opinion ré-
» gnante chez les Créoles,
» & l'Auteur se contente
» d'en rapporter une : c'est
» le témoignage des Aca-
» démiciens François, en-
» voyés en Amérique pour
» y mesurer un degré du
» Méridien près de l'Equa-
» teur. Dans une Relation
» de M. de la Condamine,
» qui contient le meurtre
» du Chirurgien François,
» on lit que pendant le tu-
» multe qu'il y eut à cette
» occasion, tous les Ha-
» bitans s'accordoient à
» maudire le Gouverne-
» ment.
» Les Indiens de leur
» côté panchoient à la ré-
» volte, sur presque toutes
» les Frontieres. Plusieurs
» Lettres interceptées fi-
» rent connoître que pour
» peu qu'ils eussent été se-
» condés ils auroient pris
» les armes. C'étoit parti-
» culiérement la disposi-
» tion de ceux qui habi-
» tent vers le Sud du Pé-
» rou, des Arancos, &
» des autres Peuples du
» Chili ; c'est à dire, des
» Nations les plus puissan-
» tes. Les Espagnols me-
» naçoient alors les Chi-
» liens, des grandes for-
» ces qui leur venoient
» d'Espagne, sous les or-
» dres de l'Amiral Pizar-
» ro, & se vantoient qu'il
» alloit achever ce que ses
» Ancêtres n'avoient pu
» finir. Ces menaces ef-
» frayerent les Indiens,
» jusqu'à leur faire croire
» que leur destruction to-
» rale étoit résolue. Les Pi-
» zarres ont été les pre-
» miers Conquérans du
» Pérou ; & les Péruviens,
» qui n'ont pas oublié la
» ruine de leur Empire,
» la mort d'Atalipa, dont
» il chérissent encore la
» mémoire, l'abolition de-

manqué. Cette disgrace le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour

ANSON, 1741.

» leur Culte, & le massa-
» cre de leurs Ancêtres dé-
» testent tout ce qui porte
» le nom de Pizarre. On
» n'ignore pas non plus au
» Chili, que c'est de la
» même source que sont
» venus l'esclavage & la
» misere des Habitans. La
» mémoire de ces événe
» mens tragiques est si peu
» affoiblie chez ces Peu-
» ples, que toutes leurs
» solemnités sont accom-
» pagnées de spectacles,
» qui leur rapellent l'idée
» de leur ancienne gran-
» deur & de leurs infor-
» tunes. Ils assisterent à
» ces Représentations avec
» des transports de regret
» & de fureur; marque
» sensible qu'ils ne respi-
» rent que les occasions de
» recouvrer leur liberté &
» de se vanger de leurs
» Tyrans. Les Gouver-
» neurs Espagnols, qui
» connoissoient bien ces
» dispositions, craignoient
» si fort un soulevement
» général, que vers le mê-
» me temps ils avoient
» employés tous leurs
» soins à tranquilliser les
» plus fiers de ces Indiens.
» Le Président de Chili
» avoit fait de grands pré-
» sens aux Chefs des A-
» rancos, pour en obtenir
» une tréve à des condi-
» rions qui leur étoient
» fort avantageuses; & la
» Négociation n'étoit pas
» encore conclue à l'arri-
» vée des Anglois. M.
» Anson auroit trouvé
» toutes les Côtes denuées
» de troupes & dépourvûes
» d'armes. Il apprit, avec
» certitude, que dans tout
» le Royaume de Chili,
» il n'y avoit pas trois
» cens armes à feu, & la
» plûpart vieux mous-
» quets. Baldivia ne lui au-
» roit coûté que la peine
» de l'attaquer. Les Aran-
» cos, les Pulches & les
» Pouguinches, qui habi-
» tent les bords de la Riviere
» Impériale, à vingt-cinq
» lieues au Nord de cette
» Ville, auroient d'abord
» pris les armes. Ces Peu-
» ples peuvent mettre trente
» re mille hommes en cam-
» pagne, presque toute
» cavalerie. Rien ne les
» auroit empêchés d'en-
» trer dans le Chili, qu'ils
» auroient trouvé sans

ANSON. 1741.

Acapulco ; & cette traverſe ne demandant pas plus d'un mois ou cinq ſemaines, il ſe voyoit le double du temps dont il avoit beſoin, parce que ce Vaiſſeau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, com-

„ armes & ſans munitions, „ & peuplé d'Habitans efféminés, que l'opulence & la moleſſe ont rendus incapables de réſiſter à la fatigue. Ceux „ des Frontieres du Pérou „ n'étant pas moins diſpoſés à ſecouer le joug „ Eſpagnol, il pouvoit „ en réſulter un ſoulevement général, dans toute l'Amérique Eſpagnole Alors la ſeule reſſource des Créoles, mécontens d'ailleurs du „ gouvernement, eût été „ de s'accommoder avec „ les Indiens, & de ſecouer le joug d'un Maître, qui veilloit ſi mal „ à leur ſûreté. Si cette „ conjecture paroît frivole, l'Auteur ſe croit ſûr, „ du moins, que l'arrivée „ des Anglois faiſant prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de „ reſiſter à leurs entrepriſes. Il ajoûte qu'il n'y „ avoit que deux Places, „ ſur les Côtes de cette „ Mer, Panama & Callao, qu'on pût ſuppoſer en état de ſoutenir „ les efforts de l'Eſcadre „ Angloiſe : & M. Anſon „ étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas ſoutenus long temps. Le „ Viceroi même craignoit „ qu'on ne rendît une viſite à Lima. En effet, il „ y a pluſieurs endroits „ ſur la Côte où le mouillage eſt fort bon ; ſurtout un, à deux lieues „ du Sud de Callao ; juſtement au Nord de la „ Pointe que M. Anſon „ nomme Morro Solar, „ dans ſa Carte. On y „ trouve ſoixante à quatre vingt braſſes d'eau, „ à deux cables du rivage ; „ & les Eſpagnols connoiſſoient ſi bien la facilité d'y faire une deſcente, que l'épuiſement „ de la caiſſe royale ne „ leur ayant pas permis „ d'y bâtir un Fort, ils „ y tenoient une garde de „ cent Cavaliers, dont „ toute l'utilité ſe ſeroit „ réduite à leur apprendre „ de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec „ quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de

ANSON. 1741.

me l'eau commençoit à manquer ſur tous les Bâtimens de l'Eſcadre, il ne falloit pas penſer à partir pour la Californie, ſans y avoir pourvu à des néceſſités qui pouvoient devenir plus preſſantes. Payta lui avoit à peine fourni de l'eau pour les beſoins journaliers. Après avoir conſulté les Journaux des Voyageurs, il choiſit pour Aiguade l'Iſle de Quibo, ſituée vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Iſle des Cocos étoit plus ſur ſa route; mais quoiqu'elle ſoit vantée par les Relations de quelques Flibuſtiers, l'expérience lui avoit appris à ſe défier d'un témoignage ſi ſuſpect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas ſans eſpérance de voir tomber entre ſes mains quelque Vaiſſeau de Panama.

„ l'Eſcadre, il fait conſi-
„ dérer qu'elle auroit pû
„ recevoir par l'Iſthme de
„ Panama, les armes,
„ les munitions, & les
„ recrues dont elle au-
„ roit eu beſoin; en un
„ mot, que l'Angleteere,
„ dit-il, auroit pû ſe
„ maintenir dans ſes Con-
„ quêtes en dépit de tous
„ les efforts de l'Eſpagne.
„ La Cour de Madrid n'a
„ voit que deux voies
„ pour rentrer en poſſeſ-
„ ſion d'un ſi riche Do-
„ maine; celle des armes,
„ ou celle de la négocia-
„ tion: la premiere eut
„ été fort difficile, ou
„ peut-être impoſſible; &
„ & la ſeconde auroit dû
„ moins procuré, à l'An-
„ gleterre, un Traité qui
„ eut mis des bornes à
„ l'ambition de ſes Enne-
„ mis.

Il n'eſt pas ſurprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M Walter ait pris plaiſir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un ſi beau ſonge.

ANSON. 1741.

Il va faire de l'eau à l'Iſle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à ſon Eſcadre l'apparence d'une Flotte conſidérable; & le 19, à ſept milles de diſtance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui reſtoit au Sud-Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt. Ce Cap eſt à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les Vaiſſeaux, qui remontent ou qui deſcendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut paſſer pour une excellente croiſiere. Le 22, au matin, on vit l'Iſle de Plata, à quatre lieues à l'Eſt; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Eſt vers l'Eſt, à ſept milles de diſtance. Comme la Ville du même nom n'en eſt pas éloignée, le Gloceſter prit cette occaſion pour ſe délivrer de ſes Priſonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Iſle de Gallo, à l'Eſt-Sud-Eſt demi-Quart à l'Eſt, à quatre lieues de diſtance. Enſuite on traverſa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Oueſt, dans l'eſpérance d'aller directement rencontrer l'Iſle de Quibo: mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Oueſt. Les vents qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Iſle fort difficile à l'Eſcadre. Elle paſſa la

Ligne le 22. Comme on quitte alors le voiſinage des grandes Montagnes, que les Eſpagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Iſthme, où la communication libre de l'Atmoſphère, de l'Eſt à l'Oueſt, n'eſt plus interrompue par cette prodigieuſe chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint auſſi étouffante que ſur les Côtes du Bréſil. On eut juſqu'au ſeptiéme dégré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voiſinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevols, quoique, ſuivant l'opinion commune, cette Saiſon, qui commence en Juin, finiſſe en Novembre.

ANSON. 1741.

La durée des Vandevols n'eſt pas fixe.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Eſcadre demeura compoſée de cinq Vaiſſeaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (64) de l'Iſle de Quibo, au Nord-Nord-Eſt, à quatre lieues de diſtance, & l'Iſle de Quicara à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans le même éloigne-

Iſle de Quibo, & ſa poſition.

(64) A ſept degrés vingt minutes de latitude Méridionale.

ANSON. 1741.

ment. Le fond, ſur ſoixante-cinq braſſes d'eau, ſe trouva de ſable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large juſqu'au lendemain. A ſix heures du matin, on avoit le Cap Maſiaro, au Nord-Eſt demi-Quart au Nord, à trois ou quatre lieues de diſtance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Iſle de Sebaco, au Nord-Oueſt vers le Nord, à la diſtance de quatre lieues. Un vent contraire repouſſa ſouvent les Vaiſſeaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureuſement ſur la Pointe Sud-Sud-Eſt de l'Iſle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno, en faiſant le tour d'un bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Iſle. Ce Canal n'a pas moins de ſix milles de largeur, & l'on y peut paſſer à un mille & demi des Briſans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage, à trente-trois braſſes d'eau, fond vaſart. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Iſle, au Sud-Eſt vers le Sud, une hauteur aſſez remarquable dans l'Iſle, à l'Oueſt vers le Nord, & l'Iſle de Sebaco, à l'Eſt vers le Nord (65).

(65) Pages 282 & précédentes. L'Auteur donne ici

ANSON. 1741.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Oueſt demi-Quart au Nord. L'Iſle de Quibo eſt d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrein par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruiſſeau ſur un rivage ſablonneux. Toute l'Iſle eſt d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un ſeul endroit, & n'eſt proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verds. On y trouve particuliérement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la Caſſe & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent ſurpris de ne pas appercevoir, dans un lieu ſi tranquille, d'autres Oiſeaux que des Perroquets, des Perriques, & des Aras. Les autres Animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des Singes & des Lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaiſſeur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un ſeul Tygre, quoique leurs Priſonniers les euſſent aſſurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une eſpece

Deſcription de l'Iſle de Quibo.

un Plan de l'extrêmité Orientale, où eſt l'Aiguade, avec le mouillage & les ſondes.

ANSON. 1741.

de Serpens, que l'Auteur nomme Serpens volant, parce qu'il s'élance du haut des branches ſur toutes ſortes d'Animaux. La Mer y eſt auſſi fort dangereuſe, autour de l'Iſle, par la quantité de monſtrueux Alligators dont elle eſt remplie, & par une ſorte de grands Poiſſons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embraſſent ſouvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nâgeoires, & qui les tuent. On l'aſſura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorſqu'ils ſe trouvent ſaiſis.

M. Anſon viſite l'Iſle. Il eſt charmé de divers ſpectacles.

Le Chef d'Eſcadre ſe chargea lui-même de viſiter une Baye, qui ſe préſentoit au Nord, & de ranger enſuite toute la Côte Orientale de l'Iſle. Il ne toucha nulle part où le terrein ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à ſon abondance. La Pointe du Nord-Eſt offre une caſcade, qui cauſe de l'admiration. Une Riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quel-

ques endroits, l'eau, ſe répandant ſur un talus égal, forme des nappes charmantes ; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle Forêt, & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anſon & ſes Officiers contemploient les beautés naturelles de cette ſolitude, une volée d'Aras paſſa au-deſſus d'eux ; » & » comme ſi ces Oiſeaux avoient eu deſ- » ſein d'animer la fête & de relever la » magnificence du ſpectacle, ils s'arrê- » terent à faire mille tours en l'air, » qui donnerent tout le temps de re- » marquer l'éclat & la variété de leur » plumage. Ceux qui furent témoins » de cette ſcène ne peuvent encore la » décrire de ſens froid (66).

ANSON. 1741.

Huitres perlieres de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant ; mais ils trouverent quelques Huitres ſur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlieres ſoient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne ſont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo.

(66) Page 288.

ANSON. 1741. Il ne faut que ſe baiſſer dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la Perle, dépend de la qualité du fond où l'huitre s'eſt nourrie; ſi le fond eſt vaſart, la Perle eſt d'une couleur obſcure & de mauvaiſe eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche ſont des Eſclaves Négres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voiſine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dreſſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils ne paſſent pour des Plongeurs parfaits, que lorſqu'ils ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, juſqu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (67).

Les Tortues & maniere de les prendre en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ſes mauvaiſes huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, ſont un aliment fort ſain & d'un excellent goût,

(67) Page 290.

Elles pesent ordinairement deux cens livres ; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe, & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue qu'il vouloit prendre, il plongeoit, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit sur le derriere de l'Animal, qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau, l'Homme & la Tortue, jusqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux. ANSON. 1741.

L'Auteur admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent ayent pû se persuader que la chair de Tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espece de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal, qu'il faut attri- Préjugé des Espgnols contre la chair des Tortues.

ANSON. 1741. buer ce préjugé. Les Eſclaves, Indiens & Négres, qui étoient à bord de l'Eſcadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent ſurpris de la hardieſſe des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bientôt reſſentir les mauvais effets. Mais reconnoiſſant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils ſuivirent leur exemple, & ſe féliciterent d'une expérience, qui les aſſuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec auſſi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe, Village abondant en vivres. L'Eſcadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, deſtinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du ſel de roche, & trente ou quarante livres ſterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe eſt toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent preſque toutes les proviſions néceſſaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu ſe ſaiſir, ſans danger, d'un miſerable Village, qui n'eſt pas capable de défenſe. Leur proviſion de Tortues repondant à tous leurs deſſeins, ils ſe contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur

leur Croiſiere ſans obſtacle. (68)

ANSON. 1741.

En partant de Quibo, le Chef d'Eſcadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger enſuite la Côte à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devoit continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Iſle du milieu des trois Maries (69), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaiſſeaux ne trouvoient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devoient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la Côte de la Chine.

Ordres donnés par le Chef d'Eſcadre, pour chercher le Galion.

L'eſperance commune étoit qu'en arrivant en haute mer, on trouveroit bientôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié, l'eſpace de près d'un mois par des vents d'Oueſt, par des calmes, & par des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt ſuivant l'Eſtime des Pilotes Anglois qu'à cent

l'Iſle des Cocos, & ſa poſition.

1742.

Vent aliſés

(68) A vingt degrés vingt minutes.

(69) A vingt & un degrés vingt-cinq minute au Nord-Oueſt, vers le Nord du même Cap.

ANSON. 1742.

lieues du Continent (70). Elle a, dans ſa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abaiſſe, & va ſe terminer à une Pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 de Janvier. On ſe trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt; changement qui venoit ſans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de ſoixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents aliſés ne ſoufflent qu'à une grande diſtance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Eſt vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tortues, qui flottoient ſur la ſurface de l'eau, pluſieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Il ne ſouffle que fort loin du Continent.

Erreur des Anglois.

Le 26, à dix heures du ſoir, on découvrit une lumiere au Nord-Eſt. Tout le monde ſe figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Eſcadre; &

(70) A cinq degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

chaque Vaiſſeau paſſa la nuit à faire ſes préparatifs pour l'attaquer. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé ſur la Côte. Une ſi cruelle erreur cauſa des regrets fort amers. On étoit ſur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit ſi proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Priſonniers aſſuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû ſur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'uſage d'en allumer pluſieurs, pour lui ſervir de fanaux, lorſqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Eſcadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de paſſer ſans être apperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient beſoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anſon prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, ſur la foi de quelques Indiens, qui aſſurerent qu'elle pouvoit ſe procurer des éclairciſſemens ſans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, vint cinq jours après. Il n'avoit rien

ANSON. 1742.

Ils cherchent Acapulco.

ANSON. 1742.

trouvé qui reſſemblât à un Port, dans l'endroit où les Priſonniers Eſpagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Eſt, pour découvrir ce Port : il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages ſablonneuſes, où la Mer ſe briſoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit apperçu de loin, à l'Eſt, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco ; mais ſe trouvant à la fin de ſes proviſions, il avoit été forcé de retourner vers l'Eſcadre.

Sur la derniere partie de ſes Obſervations, on fit voile vers l'Eſt, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut enſuite pour le haut Pays de Seguatenecio. Une ſeconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Eſt-Sud-Eſt. Elle s'étoit avancée juſqu'au dedans de l'Iſle, qui eſt à l'embouchure de ce Port, ſans qu'un Pilote Eſpagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fuſſent reconnus. Mais elle avoit

ANSON. 1742.

enlevé trois Pêcheurs Négres, avec la précaution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pieces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Négres avoient été ſubmergés.

Les Anglois manquent le Galion.

Ces Priſonniers aſſurerent qu'il avoit manqué l'occaſion de ſurprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils conſolerent toute l'Eſcadre, en ajoûtant que ce Vaiſſeau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de proviſions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la priſe du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuſe à ſon retour qu'avant ſon arrivée. Sa Cargaiſon ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de ſa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs eſperances. L'Auteur, pour les juſtifier, entreprend ici de donner une juſte idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Perſonne, dit il, n'a eu les mêmes occaſions de s'en inſtruire. Il fait remonter ſes recherches juſqu'au Voyage de Magellan : mais, comme on a pris ſoin, dans l'Article des Philippines, de

Ils eſpere de le prendre à ſon retour.

ANSON. 1742. recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Iſles, il ſuffira d'adopter ici (71) ce qui peut ſervir de Supplément à cet Article.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique. Le Commerce Eſpagnol des Philippines ſe faiſoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents aliſés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de diſtance ſe faiſoient ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient aſſez ignorans pour ſe tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents aliſés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure Méthode à un Jéſuite, qui leur perſuada de gouverner au Nord, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Oueſt, qui regnent ordinairement ſous des latitudes plus avancées. Enſuite, dans la vûe d'abréger le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut tranſporté à Acapulco, qui eſt un Port du Mexique.

(71) Dans ce même Volume.

Qu'on ſe rappelle ici la Deſcription de l'Iſle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite; & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (72). L'Auteur en donne pluſieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire uſage, dans ce Recueil, pour dreſſer la Carte des Philippines. ANSON. 1742.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandiſes qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles ſont les Epiceries, les Soieries de la Chine; & ſurtout des Bas de ſoie, dont il ne ſe tranſporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de Mouſſelines, de Toiles peintes & d'autres eſpeces; ſans parler des ouvrages d'Orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domeſtiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandiſes ſont tranſportées par un grand Vaiſſeau, qui ſe nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco. Marchandiſes qui vont de Manille à Acapulco.

Ce Commerce n'eſt pas libre pour tous les Eſpagnols des Philippines. Il Regle de ce Commerce.

(72) Le Pere . . . *Voyez* T. 39 de ce Recueil, p. 13.

ANSON. 1742.

eſt reſtraint à certaines perſonnes, par diverſes Ordonnances, rédigées dans le même eſprit que celles qui regardent les Vaiſſeaux de Regiſtre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eſt le Roi d'Eſpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge eſt diviſée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui eſt diſtribué entre les Maiſons Religieuſes de Manille, à titre de gratification pour le ſoutien des Miſſions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger ſur le Galion une quantité de Marchandiſes, proportionnée au nombre de bales qui lui eſt aſſigné; ou s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de tranſporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achetent ne ſont pas toujours aſſez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances conſidérables à la groſſe avanture. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandiſes, qu'il n'eſt pas permis d'excéder. L'Auteur ſe croyoit bien informé que cette valeur eſt fixée à ſix cens mille Piaſtres. Mais cette loi eſt ſi mal obſervée, qu'il n'y a pas d'an-

A quelle ſomme il monte.

née où la Cargaiſon ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Piaſtres. ANSON. 1742.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enſevelit pas dans Manille, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes Orientales. C'eſt une maxime de Politique, admiſe par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance abſolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas manqué de faire ſouvent des repréſentations au Conſeil d'Eſpagne, ſur le Commerce qui ſubſiſte entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait ſentir que les Soieries de la Chine, tranſportées directement à Acapulco, ſe donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui ſe fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Eſpagne; & que l'uſage des Toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduiſoit preſqu'à rien le débit des Toiles de l'Europe, tranſportées en Amérique, par la voie de Cadix. En effet, il eſt clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & On le croit préjudiciable à l'Eſpagne.

ANSON. 1742. le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Eſpagne, & qu'il détourne de très-groſſes ſommes, qui paſſeroient en Eſpagne, au profit des Marchands & des Commiſſionnaires : au lieu qu'à préſent ces tréſors ne ſervent qu'à groſſir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrémité du Monde. Dom Joſeph Patinho, premier Miniſtre d'Eſpagne, trouva ces raiſons ſi fortes, que vers l'année 1725, il prit la réſolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le tranſport d'aucune Marchandiſe des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaiſſeaux de Regiſtre. Mais le crédit de ceux auſquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce deſſein (73).

Don Joſeph Patinho veut l'abolir.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaiſſeau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ eſt le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir diſpoſé des Marchandiſes, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi le Voyage eſt à peu près d'un an. Quoi-

(73) Pages 341 & précédentes.

que le plus ſouvent on n'y employe qu'un ſeul Vaiſſeau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réſerve pour y ſuppléer dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions ſont égaux, en grandeur, aux Vaiſſeaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord juſqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, ſont des Vaiſſeaux conſidérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à ſix cens hommes, & de cinquante pieces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Eſpagne au haut du grand mât. ANSON. 1742.

Cette Navigation a des regles, ou des uſages, qui s'obſervent fidélement. Le Galion quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mouſſon d'Oueſt, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux ſur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, juſqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion ſoit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Eſt Curieuſe route du Galion.

ANSON. 1742.

vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Oueſt, qui le menent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Eſpagnols, dans cette vaſte étendue de Mer, ſe réduiſent à quelques petites Iſles. On peut ajoûter, ſur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines juſqu'à la Côte de Californie, il ne ſe trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet eſpace, on ne laiſſe pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (74). Le Voyage ne prenant

(74) Carreri, qui a publié ſa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuieux & d'épouventable Voyage*, ne raconte rien qui ne puiſſe ſervir ici de confirmation. Son Journal eſt peu intéreſſant ; mais on y trouve les motifs qui engagent les Eſpagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer juſqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuſe*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. » C'eſt que la paye des » Matelots eſt de trois » cens cinquante piéces de » huit, dont on ne leur » donne que ſoixante-» quinze à Cavite, dans » la crainte que s'ils en » avoient ſeulement la » moitié, ils ne vouluſ-» ſent pas retourner aux » Philippines pour avoir » le reſte. C'eſt que cha-» que Voyage apporte cent » cinquante, & deux cens » pour cent de profit aux » Marchands, neuf pour » cent aux Facteurs, & » qu'il eſt fort agréable » de retourner chez ſoi » avec dix ſept ou dix-huit » mille écus de profit, en » moins d'un an, ſans » compter ce qu'on fait » pour ſoi-même. Un » Gentilhomme Eſpagnol, » qui faiſoit le Voyage » ſans aucun emploi, dit

ANSON. 1742.

gueres moins de ſix mois, & le Galion ſe trouvant chargé de Marchandiſes & de Monde, on eſt néceſſairement expoſé à manquer d'eau douce : mais l'induſtrie des Eſpagnols y ſupplée. On ſçait que leur uſage, dans la Mer du Sud, n'eſt pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaiſſeaux de terre, aſſez ſemblables aux grandes Jarres dans leſquelles on met ſouvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une proviſion d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les Jarres, qui la contiennent, ſont ſuſpendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais. Cette méthode fait ga-

Comment les Eſpagnols ſe procurent de l'eau douce.

„ à Carreri qu'il y gagnoit trente mille piéces „ de huit, ſeulement pour „ les commiſſions. On „ comptoit au Pilote vingt „ mille; aux ſous-Pilotes, „ neuf mille chacun; au „ Général, quarante mille. Le Contre Maître, le „ Maître & le Gardien, qui „ peuvent ſerrer plus de „ Balots de Marchandiſes, „ n'ont beſoin que d'un „ Voyage pour s'enrichir. „ Celui qui prend de l'argent à cinquante pour „ cent peut en gagner encore autant, ſans que „ la marchandiſe, qui ſe „ perd, ſoit ſur ſon compte. De ſi grands gains „ font compter pour rien „ la miſere & le danger. „ Pour moi, ajoûte le „ même Voyageur, toutes ces eſpérances, & „ même de plus grandes, „ ne m'exciteront jamais „ à recommencer une telle „ Navigation, qui eſt capable de faire perdre la „ vie, ou tout au moins „ de la rendre inutile à „ jamais. *Carreri, Tome V. page 327. Voyez, d'ailleurs, ci-deſſous, ſon propre Voyage.*

ANSON. 1741. gner beaucoup de place. Les Jarres d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes à couler que les Futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre reſſource que la pluie, qu'on trouve aſſez régulièrement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaiſſeau à l'autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large bambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce ſecours, quoique dépendant du haſard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols; & ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (75).

Autres difficultés que l'Auteur rejette ſur leur ignorance.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui eſt la premiere cauſe des Maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance des Marins Eſpagnols.

(75) Voyage de Anſon, Tome III, pages 345 & ſuivantes.

ANSON. 1742.

On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expreſſément aux Capitaines de faire la traverſée, ſous la latitude de trente degrés, s'il eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'eſt néceſſaire pour trouver le vent d'Oueſt; c'eſt une reſtriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt plus conſtans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faiſoit route au Nord-Eſt, & même plus au Nord, juſqu'à quarante ou quarante-cinq degres, il ſeroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents aliſés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il ſeroit bien-tôt porté ſur les Côtes de Californie par les vents d'Oueſt;

ANSON. 1742. & tous les inconveniens ſe reduiroient à ceux qui ſont cauſés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaiſſeau François, ſuivant la route que l'Auteur propoſe, fit la traverſée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vandera, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (76).

Signes qui annoncent la terre au Galion.

Lorſque Galion eſt aſſez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même latitude, & dirige ſon cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, à compter du Cap Eſpiritu Sancto, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Eſpagnols nomment *Porra* (77). Cette vûe eſt pour eux un ſigne certain (78) qu'ils

(76) Pages 351 & précédentes.

(77) L'Auteur juge, par le nom, que c'eſt une eſpece de Poreau marin. Carreri dit que ces herbes ont juſqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles ſont groſſes comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles ſont creuſes en dedans, comme les oignons en graine, auſquels la racine reſſemble vers l'extrêmité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longue de ſix palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'eſt une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi ſuprà, page* 342.

(78) C'eſt un uſage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour*

ſont aſſez près de la Californie. Auſſi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raiſon, qu'en cet endroit la Mer voiſine de la Californie eſt embarraſſée des Iſles & de Bas-fonds, entre leſquels il ne veulent pas s'engager. Ce n'eſt qu'en approchant de l'extrêmité Méridionale de cette preſqu'Iſle, qu'ils oſent chercher la Terre, autant pour prendre langue & ſçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croiſent dans ces Mers, que pour vérifier leur Eſtime à la vûe

ANSON. 1742.

des Signes, pour juger des Officiers du Vaiſſeau. On leur permet cette réjouiſſance, après *un horrible Voyage*, de plus de trois mille lieues, & lorſqu'ils commencent à ſe croire au Port, parce qu'il ne leur en reſte plus à faire que ſept cens. Le Matelot, qui voit la premiere herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de piéces de huit des Particuliers. Pour les jugemens de la Cour des Signes, on éleve un dais, & le Préſident, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'aſſeiyent deſſous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les ſous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Enſuite ils jugent auſſi les Paſſagers. L'Ecrivain lit l'accuſation de chacun; & là-deſſus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle eſt changée ſur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, ſucre, biſcuit, viande, vin[1], ou confiture. *Carreri, ibidem, pages* 338 *&* 40.

ANSON. 1742.

du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchiſſemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Miſſionnaires Jéſuites, qui allume certains feux pour leur ſervir de ſignaux (79). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croiſiere qu'on puiſſe choiſir pour les ſurprendre. De-là, ils doivent porter ſur le Cap de Corientes, pour ranger enſuite la Côte juſqu'au Port d'Acapulco.

Colonie Indienne, du Cap Saint-Lucas, d'où il tire des rafraîchiſſemens.

En arrivant au terme, le Galion eſt amarré à deux arbres, ſur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'eſt qu'un déſert dans d'autre temps, ſe remplit de Marchands de toutes les Provinces du Méxique. Auſſi-tôt que la Cargaiſon eſt déchargée & vendue, on ſe hâte de charger l'argent, avec les Marchandiſes deſtinées pour Manille, & les proviſions néceſſaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprès le Galion doit être ſorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus conſidérable, pour le retour, conſiſte en argent. Le reſte eſt

Ce qu'il fait à Acapulco, & temps qu'il y paſſe.

(79) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts méchaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche celui de Madere & qui commence à ſe mettre en réputation a Mexique. C'eſt le Marquis de Valero, qui a fourni aux premiers frais de cet Etabliſſement. *Voyage d'Anſon, ubi ſuprà, page* 354.

composé de Cochenille, de Confitures de l'Amérique Eſpagnole, de Mercerie & de Bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de Vins d'Eſpagne, de Tinto, ou de ſeul Vin d'Andalouſie, pour la célébration de la Meſſe. Cette Cargaiſon prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, deſtinées à recruter les Garniſons des Philippines. Il s'y joint toujours pluſieurs Paſſagers; de ſorte qu'au retour, le Galion ſe trouve ordinairement monté de ſix cens hommes (80). ANSON. 1742.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze dégrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallele, juſqu'à la vûe de l'Iſle de Guam, une des Marianes. Les inſtructions avertiſſent ſoigneuſement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Iſle de Gaſparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépaſſe dans l'obſcurité, les Iſles Marianes, c'eſt que pendant tout le mois de Juin il Son retour à Manille.

(80) *Ibid.*, pages 361 & précédentes.

ANSON. 1742.

eſt ordonné, aux Eſpagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé ſur quelque hauteur.

Précautions qu'il doit prendre.

L'Iſle de Guam eſt gardée par une Garniſon Eſpagnole (81), dans la vûe d'aſſurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Eſpiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les ſignaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batuſan, de Birriborongo, & de l'Iſle de Batan. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe regler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert dans

(81) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription des Iſles Marianes.

l'asile qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentineiles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (82). ANSON. 1742.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet, mais elles sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Payta, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la prise de Payta, il se flattoit qu'elle avoit pris une Vaine attente des Anglois.

(82) Voyage d'Anson, Tome III, page 354.

ANSON. 1742.

autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernieres idées, que s'étant approché juſqu'à la vûe des Montagnes, qui ſe nomment les Mammelles, au-deſſus d'Acapulco, on s'y mit dans une poſition, qui ne laiſſoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura juſqu'au 15 de Mars. Une ſi longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le beſoin d'eau.

M. Anſon veut ſurprendre Acapulco.

M. Anſon, déſeſpéré de ce contretemps, délibera s'il n'entreprendroit pas de ſurprendre Acapulco : mais, lorſqu'il examina ſérieuſement ce deſſein, il y trouva un obſtacle inſurmontable. Les Priſonniers, qu'il interrogea ſur les vents qui regnent près de la Côte, l'aſſurerent qu'à une médiocre diſtance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainſi le projet de mettre le ſoir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entrepriſe impoſſible (83).

Il eſt forcé de chercher de l'eau à Chequetan.

Les Anglois ſe ſeroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles rai-

(83) *Ibidem*, pages 282 & précédentes.

ſonnemens, s'ils avoient pû ſçavoir, comme ils le ſçurent dans la ſuite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient ſur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo ſur le Galion juſqu'à l'année ſuivante. Mais demeurant toujours perſuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la néceſſité de leur ſituation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils réſolurent de ſe rendre au Port de Seguataneio, parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ ſept milles à l'Oueſt des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les deſcriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anſon renvoya les Chaloupes pour le ſonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Eſcadre pouvoit être ſans danger. ANSON. 1741.

L'Auteur croit en devoir une deſcription exacte. Le Port, ou la Rade de Chequetan, eſt à dix-ſept degrés trente-ſix minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Oueſt. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'A- Deſcription de ce Port.

ANSON. 1741. capulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que dans la belle saison les Vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le Pays est assez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & sur quelques éminences, on voit des Tours, qui servent apparemment d'Echauguettes. Cette Perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent surpris seulement, que dans un espace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une seule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueſt, on trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Isle : trois milles plus loin, à l'Oueſt, on voit un Rocher blanc assez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui

Côte à l'Oueſt d'Acapulco.

qui ſe nomme *Petaplan*. C'eſt proprement une preſqu'Iſle, jointe au Continent par une Langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque diſtance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excrémens de divers Oiſeaux. Quatre de ces Rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan; & ſept milles à leur Oueſt, on entre dans le Port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de ſon entrée, au Sud demi-Quart à l'Oueſt (94).

ANSON. 1742.

Montagne de Petaplan.

Si l'on côtoie la Terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au commencement de May; quoique dans le reſ-

Difficulté de reconnoître en Mer le Port de Chequetan.

(94) L'Auteur joint ici diverſes Cartes, qui repréſentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

ANSON. 1742.

te de l'année elle ſoit expoſée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui ſe tiendroient à une diſtance conſidérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver cē Port, que par ſa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-deſſus des autres, qu'on ne diſtingue rien par les vûes priſes d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aſpects ſi différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puiſſe compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux Pointes qui la forment, & qui repréſentent deux Rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Port eſt environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre, de quelque côté qu'on veuille paſſer du Rocher, qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles que la Mer y pouſſe

quelquefois. Les Anglois obſerverent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Eſt & Oueſt. ANSON. 1742.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, ſans décharge, & ſéparé de la Mer par le rivage. Il eſt rempli par une ſource, qui ſort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en eſt un peu ſaumache, ſurtout du côté de la Mer ; car, plus on avance vers la ſource, plus elle eſt douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut poſſible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur cauſa pas peu d'embarras. Ils employerent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voie, juſqu'au rivage, où elles étoient vuidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la ſaiſon des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrein eſt ſi bas, aux environs, qu'il doit être preſqu'entiérement inondé, avant que l'eau puiſſe déborder par-deſſus le rivage (95). Situation & propriété de l'Aiguade.

Le Pays voiſin, ſur-tout celui qu'on

(95) *Ibid.* page 399.

ANSON. 1742.

Courſe inutile des Anglois dans le Pays voiſin.

a décrit, avoit paru ſi peuplé & ſi bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Eſcadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaiſon avec les Habitans. Ce détachement revint le ſoir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit ſouvent du crotin de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin ſe diviſe entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mene à l'Eſt, & l'autre vers l'Oueſt. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Eſt, qui les conduiſit dans une grande Savanne, où ils ne ceſſerent pas de marcher, ſans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la ſoif les forcerent enfin de retourner vers l'Eſcadre: mais ils attacherent à quelques piques, qu'ils planterent ſur la route, des billets en langue Eſpagnole, par leſquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidélement. Cette précaution fut inutile, & perſonne ne parut pendant le ſéjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la ſuite, qu'en tournant à l'Oueſt, ils auroient bien-tôt découvert une Ville

ANSON. 1742.

ou un Bourg, qui n'eſt éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin ſe diviſe. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduiſit aux rafraîchiſſemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'eſt le ſeul endroit de ces Mers où ils pêcherent des Torpilles, poiſſon plat, qui reſſemble beaucoup à la Raie, & qui tire ſon nom d'une propriété ſinguliere, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-ſeulemenr ceux qui marchent deſſus reſſentent un véritable engourdiſſement par tout le corps, ſur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne ſur le corps de ce poiſſon, le bras qui la ſoutient demeure quelque temps engourdi, & qu'il en reſte quelque choſe juſqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorſqu'elle eſt vivante, on la mange ſans danger (96).

Rafraîchiſſemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

On ceſſa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller

Autres Animaux, & Plantes du Pays.

(96) Page 410.

ANSON. 1742.

prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les Alligators y ſont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, ſur le ſable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de Tigres : mais loin d'être auſſi dangereux que dans l'Afrique & l'Aſie, ils n'attaquent preſque jamais les hommes. Les Faiſans, qui ſont en abondance, & de pluſieurs eſpeces, ſur la Côte, offriroient une reſſource toujours préſente, ſi leur chair n'étoit ſeche & ſans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiſeaux de moindre groſſeur, particuliérement des Perroquets, que les Anglois tuoient ſouvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y ſont rares & de peu d'uſage. A peine les Bois fourniſſoient-ils aſſez de Limons pour l'uſage journalier de l'Eſcadre, avec quelque Papas, & cette eſpece de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La ſeule herbe, qui mérite d'être nommée, eſt la Morjeline. Elle croît ſur les bords des ruiſſeaux ; & ſon amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle paſſe pour un Antiſcorbutique.

ANSON. 1742.

M. Anſon, toujours attentif à l'inſtruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Oueſt du Port, un Pays aſſez étendu, qui paroiſſoit double, avec une eſpece d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un ſecond Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe: mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, ſont jointes par une Vallée, & ne laiſſent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fourniſſe que des rafraîchiſſemens médiocres, ſa connoiſſance eſt importante pour la Navigation. C'eſt le ſeul mouillage ſûr, dans une grande étendue de Côtes; à l'exception d'Acapulco, qui eſt occupé par les Eſpagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voiſines, & ce Paſſage peut être gardé par un Parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du Pays ſeroient capables de raſſembler (97).

Obſervations ſur le Port de Chequetan.

La ſaiſon ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine eſpéran-

Les Anglois brûlent leurs priſes & renvoyent leurs Priſonniers.

(97) Pages 414 & précédentes.

ANSON. 1742.

ce, ils ne penſerent qu'à ſe délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation juſqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Eſpagnols, qu'ils avoient équipés, furent ſacrifiés à la ſûreté du Centurion & du Gloceſter. M. Anſon prit le parti de les brûler, pour faire paſſer leurs Equipages & leurs agrets ſur ces deux Vaiſſeaux, qui n'auroient pu réſiſter, ſans ce ſecours, aux Mers orageuſes de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Mouſſons. Il ſe détermina auſſi à renvoyer tous ſes Priſonniers, à la réſerve des Mulâtres, & de quelques Négres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança, pour cette Commiſſion, juſqu'à l'entrée du Port d'Acapulco, en prit occaſion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voiſine (98).

Fauſſes idées des Anglois, en partant pour la Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de Mai, l'Eſcadre ſe promettoit de faire la traverſée, du Méxique aux Côtes Orientales de l'Aſie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents

(98) L'Auteur le donne. Ce Plan repréſente la Pointe Occidentale de l'Entrée, qui ſe nomme *El-Griffo*, à ſeize degrés quarante-cinq minutes de latitude; une Iſle, qui reſtoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Eſt, à trois lieues de diſtance, & qui fait la Pointe Occidente de l'Entrée; le Port *Marquis*; Sierra-di-Brea, un Rocher blanc dans le Port, & des Echaugettes.

alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorziéme degré de latitude du Nord, qui est le parallele qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de renoncer le vent qu'ils cherchoient ; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaisseaux souffroient déja beaucoup du scorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut : ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui consistoient à nettoyer soigneusement leurs Vaisseaux, & à

ANSON. 1742.

Ils recommencent bientôt à souffrir.

ANSON. 1742.

tenir les écoutilles & les ſabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoient pas mieux. On avoit ſuppoſé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorſque le ſcorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. » On n'acquérera jamais, dit-il, » une connoiſſance exacte de ſa cauſe; » mais on conçoit aiſément, qu'il faut » un renouvellement d'air frais pour » entretenir la vie des Animaux, & » que cet air, ſans perdre ſon élaſti- » cité, ni aucune de ſes propriétés con- » nues, peut être tellement alteré par » les vapeurs qui s'élevent de l'Océan, » qu'il en devienne moins propre à con- » ſerver la vie des Animaux terreſtres, » à moins qu'elles ne ſoient corrigées » par une ſorte d'exalaiſon, que la terre » ſeule eſt capable de fournir (99).

Obſervations ſur le ſcorbut.

(99) Anſon, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triſte état des deux Equipages, M. Anſon fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant ſon départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remédes, ou tous deux, à diverſes perſonnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux qui en firent l'eſſai, commença à ſaigner violemment du nez; & quoiqu'il fût preſque à

ANSON. 1742.

Les malheurs communs, n'empêcherent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſoit rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'Oiſeaux, ſigne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de Rochers, qu'on en a découvert juſqu'à préſent. La plûpart de ces Oiſeaux étoient de ceux qui font leur ſéjour à terre; & la maniere, comme le tems de leur arrivée, ne laiſſoit pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Oiſeaux qu'on rencontre en pleine Mer.

On eut le vent aliſé, ſans la moin-

l'agonie, il ſe trouva bientôt mieux. Enſuite, il ſe fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de ſe rétablir à terre. D'autres ſentirent un ſoulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas ſoulagés. Mais les uns & les autres ne ſe trouverent pas plus mal, que s'ils n'euſſent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que le remède agiſſoit à proportion des forces du Malade. La plûpart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la tranſpiration ou par le vomiſſement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produiſoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

ANSON. 1742.

dre variation, depuis la fin de Juin, juſques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorſque ſuivant l'Eſtime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Iſles Marianes (1), il tourna malheureuſement à l'Oueſt. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignoit l'aſſurance de ſortir de peine, & pluſieurs diſgraces irréparables, qui arriverent au Gloceſter, firent prendre la réſolution de détruire ce Vaiſſeau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire paſſer ſur le Centurion l'argent & les vivres; ſeules richeſſes qu'on pût ſauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne conſiſtoit plus qu'en ſoixante-dix-ſept Hommes, dix-huit Garçons, & deux Priſonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de ſoixante-dix, furent tranſportés dans la Chaloupe, avec tout le ſoin qu'on devoit à leur foibleſſe. Cependant, il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hiſſoit pour les faire entrer dans le Centurion.

M. Anſon ſe détermine à brûler le Gloceſter.

Extrêmité où le Centurion tombe à ſon tour.

Ce renfort ne laiſſoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaiſſeau qui reſtoit de l'Eſcadre. Mais

(1) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom, d'Iſles des Larrons.

ANSON. 1742.

il avoit été détourné de ſon cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été ſi fatale au Gloceſter. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant auſſi contribué à le faire avancer, il ſe trouvoit à dix-ſept degrés & un quart de latitude au Nord, au lieu de treize & demi, qui étoit le parallele qu'il devoit ſuivre pour arriver à l'Iſle de Guam. Les Pilotes, ignoroient à quelle diſtance ils étoient du Méridien des Iſles Marianes & croiant n'en être pas loin, ils appréhendoient que ſans s'en être apperçus, le Courant ne les eût portés ſous le vent de ces Iſles. Dans cette ſuppoſition, ils n'auroient pas eu d'autres parti à choiſir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Aſie, où trouvant la Mouſſon de l'Oueſt dans toute ſa force, il ne leur auroit pas été poſſible d'aborder; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triſte perſpective de voir périr tout l'Equipage du ſcorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne ſe paſſoit point de jour, où l'on ne perdît juſqu'à douze hommes; & pour comble de déſolation, on avoit à boucher une voie d'eau que les Charpentiers

ANSON. 1742.

déſeſpéroient de fermer entiérement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Ils découvrent deux des Iſles Marianes.

Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Eſt, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la ſatisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Iſles du côté de l'Oueſt. La plus proche, comme on l'apprit dans la ſuite, étoit celle d'Anatacan, dont on ne ſe crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuſe, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan, qui avoit l'apparence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette Iſle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour ſuivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anſon, fit gouverner vers Tinian, qui eſt entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Eſpagnols avoient une Garniſon à Guam, il prit diverſes précautions pour ſa ſûreté. L'impatience de recevoir quelque information, ſur les propriétés de l'Iſle, lui fit arborer le Pavillon Eſpagnol, dans l'eſpoir que les Inſulaires

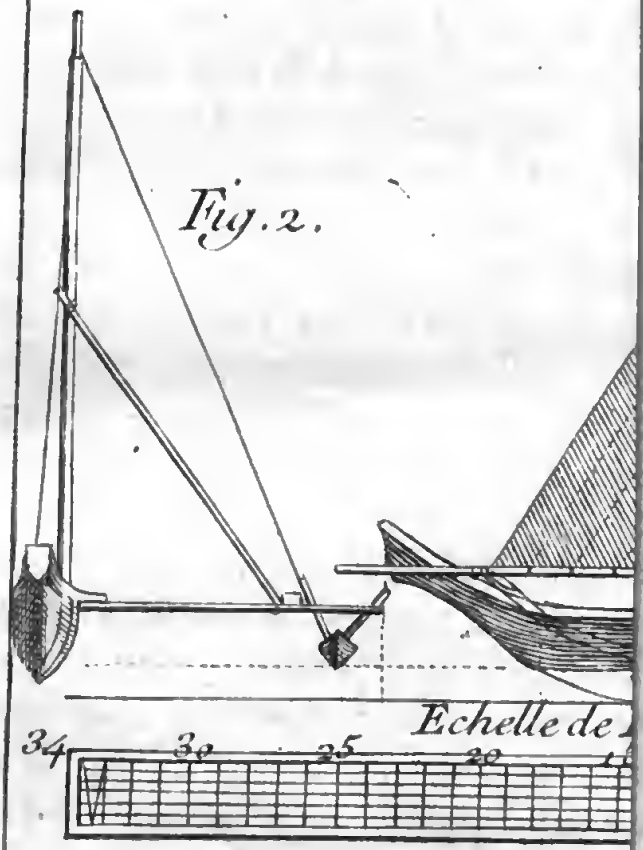
Ils abordent à l'Iſle de Tinian.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

PLAN DU PROS

A.B. *Côté qui est au lof.*
C.D. *Côté qui est sous le vent.*
E.F.G.H. *Cadre qui s'étend du*
I. *Piéce du milieu du Cadre ou*
K.L. *Petit Canot au bout de ce*
M.N.P.Q. *Deux bras, l'un de*
de la poupe, pour affermir le Cad
R.S. *Planche placée au côté du p*
le vent pour l'empecher de puiser

Fig. 2.



BATIME

prenant ſon Vaiſſeau, pour le Galion de Manille, s'empreſſeroient de venir à bord. En effet, on vit paroître après midi un Pros, qui portoit un Eſpagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaſſe Angloiſe, tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage. ANSON. 1742.

L'Eſpagnol, interrogé ſur l'état de l'Iſle, fit aux Anglois un récit, qui ſurpaſſa même leurs deſirs. Il leur apprit qu'elle étoit ſans Habitans; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur ſituation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Iſle même remplie de toutes ſortes d'Animaux d'un goût exquis; que les Bois produiſoient naturellement des Oranges, des Limons, des Citrons, des Noix de Cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Eſpagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garniſon de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garniſon, & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens, pour tuer des Bœufs, qu'ils devoient charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte. Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Eſpagnol.

ANSON. 1742.

Ce détail cauſa une joye fort vive aux Anglois. A la diſtance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reſte étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Iſle déſerte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarieres, qu'on auroit priſes pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Eſpagnol ayant ajoûté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonſtance fit ſentir à M. Anſon combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allaſſent informer le Gouverneur Eſpagnol de l'arrivée du Vaiſſeau. Il donna des ordres pour s'aſſurer de la Barque.

Beauté de l'Iſle.

Ce ne fut pas ſans une peine extrême, que le Centurion laiſſa tomber l'ancre ſur vingt-deux braſſes d'eau. On employa cinq heures entieres à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de ſervir, ne montoit qu'à ſoixante & onze; miſérable reſte des Equipages réunis de trois Vaiſſeaux, qui faiſoient enſemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Anglois la trouvent déſerte.

Les Indiens ayant conclu, de la pri-

ſe de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, ſe retirerent dans les Bois de l'Iſle, & laiſſerent pluſieurs Cabanes, qui épargnerent, aux Anglois, la peine & le temps de dreſſer des Tentes. Une de ces Cabanes, qui leur avoit ſervi de Magaſin, étoit de ſoixante pieds de long, ſur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Eſcadre lui-même, prêterent la main pour les aider à ſortir du Vaiſſeau. On perdit encore vingt & un hommes, la veille & le jour du débarquement. ANSON. 1742.

L'Iſle de Tinian, dont l'Auteur ne ſe laſſe point de vanter les avantages, eſt ſituée à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude, Oueſt d'Acapulco. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Oueſt, au Nord-Nord-Eſt. Le terrein en eſt ſec, & un peu ſablonneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'eſt ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'éleve inſenſiblement depuis l'Aiguade des Anglois, juſqu'au milieu de l'Iſle : mais avant

Deſcription de l'Iſle de Tinian.

ANSON. 1742.

que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on trouve pluſieurs Clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui eſt entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrein des Plaines eſt fort uni, & les Bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que ſi la diſpoſition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mêlange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année ſont les ſeuls Maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître enſemble, dans une grande Prairie; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces Animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'Animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Vil-

lages. Les Bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'abord approcher. M. Anſon en fit tuer, quelques-uns, à coup de fuſil; mais d'autres raiſons l'ayant enſuite obligé de ménager ſa poudre, on les prenoit aiſément à la courſe. La chair en eſt bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille, qui eſt auſſi d'un excelleut goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, juſqu'à ne pouvoir s'élever une ſeconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent, dans les Bois, une grande quantité de Cochons ſauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces Animaux étoient ſi féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Iſle avec le détachement Eſpagnol, & qui étoient déja dreſſés à cette chaſſe. Elle fut ſanglante. Les Cochons, preſſés dans leur retraite, ſe défendirent ſi furieuſement, qu'ils déchirerent pluſieurs Chiens. ANSON. 1742.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Eſpagnol, les Anglois admirerent l'abondance de Cocos, de Goyaves, de Limons & d'Oranges, dont les Bois étoient remplis.

ANS ON. 1742.

Le Fruit à Pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Iſles, leur parut préférable au Pain même. Ce fruit, dont la deſcription n'eſt pas exacte dans le Journal de Dampier, croît ſur un arbre, qui s'éleve aſſez haut, & qui, vers le ſommet, ſe diviſe en grandes & longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé, & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore; & dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'Artichaud. En meuriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une Pêche mûre : mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain, pour cauſer la dyſſenterie (3). Outre ces fruits, l'Iſle avoit des Melons d'eau, de la dent de Lion, de la Menthe, du

(3) *Ibidem*, Tome III, pages 52 & précédentes.

Pourpier, du Cochleatia & de l'Oſeille, que les Anglois dévorerent, avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards, de Sarcelles, de Corlieux, & de Pluviers ſifflans. ANSON. 1742.

Il doit paroître étrange qu'un lieu ſi favoriſé du Ciel, ſoit entiérement déſert, ſurtout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (4), lorſqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Eſpagnols forcerent le reſte de paſſer dans l'Iſle de Guam, qui avoit ſouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts : mais, après cette tranſmigration, la plûpart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Priſonniers fut confirmé par la vûe de pluſieurs ruines, qui prouvoient aſſez que l'Iſle avoit été fort peuplée.

L'Iſle de Tinian étoit autrefois habitée.

Ruines que les Anglois y trouverent.

(4) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription générale des Iſles Marianes.

ANSON. 1742. Elles conſiſtent preſque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour baſe un quarré, & qui ſont entr'eux à la diſtance d'environ ſix pieds. Chaque rang eſt ſéparé de l'autre, par le double de cet eſpace. La baſe des piliers eſt de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils ſe terminent tous par un demi globe, à ſurface plate; & toute la maſſe, c'eſt-à dire les pilliers & les demi-globes, eſt de ſable & de pierre, cimentés enſemble & revêtus de plâtre. (5). Ces monumens, ſuivant le témoignage des Priſonniers, ſont les reſtes de pluſieurs Monaſteres Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui ſoufflent continuellement dans l'Iſle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eſt quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement ſain.

Quelle eſt ſon eau. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient ſuppléé à ce défaut par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, aſſez près de la ſurface. On y voit auſſi de grandes pieces d'excellente eau dormante, qui paroiſſent formées par des ſources. La principale incommodité de Tinian vient

(5) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

d'une infinité de Moucherons, & d'autres insectes, tels que des Millepedes & des Scorpions. On y est tourmenté aussi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes, comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation. ANSON. 1741.

Les Anglois trouvoient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Oueſt de l'Isle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtiment à de grands dangers. Cette saison est celle de la Mousson de l'Oueſt. Aussi long tems qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & surtout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour

Le mouillage n'y est pas sûr.

ANSON. 1742.

du Compas. Il ſouffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut ſe fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Eſt entre l'Iſle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'eſt-à-dire, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au milieu de Juin, le temps eſt égal & conſtant (6).

Triſte expérience qu'en firent les Anglois.

Ces connoiſſances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaiſſeau, ils donnerent tous leurs ſoins aux Malades, qui commençoient à ſe rétablir heureuſement. M. Anſon, attaqué lui-même du ſcorbut, s'étoit fait dreſſer une Tente ſur le rivage, où il vivoit ſans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence néceſſaire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, lui fit ordonner, pour la ſûreté du Vaiſſeau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente braſſes depuis les ancres, & à ſept depuis les écubieres, d'une bonne hanſiere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajoûta

(6) Pages 64 & précédentes.

celle

celle d'abbaiſſer entiérement la grande vergue & la vergue de Miſaine, pour laiſſer au vent moins de priſe ſur le Vaiſſeau. ANSON. 1742.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois ſuivans ſe paſſerent ſans diſgrace; & quoique le temps fût orageux, on ſe repoſoit ſur des meſures auſquelles il ne paroiſſoit rien manquer : mais le 22, un vent d'Eſt, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuoſité ſurprenante (8), rompit tous les cables & jetta le Vaiſſeau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les ſignaux de détreſſe, auſquels on devoit ſuppoſer que Saumarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anſon, la plûpart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize perſonnes, ſe trouverent privés, ſans le ſçavoir encore, de l'unique moyen qui leur reſtoit pour ſortir de l'Iſle. Mais c'eſt dans les termes de l'Auteur, qu'il faut repréſenter leur ſituation. Leur Vaiſſeau eſt jetté en Mer par une tempête.

(8) Cette tempête eſt décrite fort au long.

ANSON. 1742.

Etat de ceux qui se trouvoient dans l'Isle.

» A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquerent, du rivage, que le Vaisseau avoit disparu, leur consternation fut inexprimable. La plûpart, » persuadés qu'il avoit péri, supplierent le Chef d'Escadre d'envoyer la » Chaloupe faire le tour de l'Isle, pour » chercher les débris. Ceux qui le » croyoient capable d'avoir résisté à la » tempête, n'osoient se flatter qu'il fût » jamais en état de regagner l'Isle; car » le vent étoit toujours à l'Est, avec » une extrême violence, & l'on sçavoit qu'il y avoit trop peu de monde » à bord, pour lutter contre un temps » si orageux. Dans l'une & l'autre supposition, il n'y avoit pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de » Tinian. Ils se trouvoient à plus de » six cens lieues de Macao, Port le plus » voisin pour leur Nation. Ils n'avoient » pas d'autre ressource que la petite Barque Espagnole, dont ils s'étoient saisis, & qui ne pouvoit contenir le » quart de leur nombre. Le hasard de » quelque Vaisseau qui relâchât dans » l'Isle, étoit sans aucune vraisemblance. Peut-être le Centurion étoit-il » le premier Bâtiment Européen qui » en eut approché. Il ne falloit pas espérer, de plusieurs siécles, les accidens

» qui l'y avoient conduit. Il ne leur » reſtoit donc que la triſte attente, de » paſſer le reſte de leurs jours dans cette » Iſle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils devoient appréhender » que le Gouverneur de Guam, inſtruit » de leur malheur, n'envoyât contre » eux toutes ſes forces ; & le plus favorable traitement, qu'ils puſſent enviſager, étoit de paſſer toute leur vie » dans les chaînes. Peut-être même » avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité de Pirates ; car » leur Commiſſion étoit à bord du » Vaiſſeau. 1748.

» Quoique ces cruelles idées fiſſent » une juſte impreſſion ſur le Chef d'Eſcadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premieres réflexions étoient » tombées ſur les moyens de ſe délivrer d'une ſituation ſi déſeſpérée. » Il communiqua, aux plus intelligens » de ſa Troupe, un plan qu'il jugea » poſſible ; & le voyant confirmé de » leur approbation, il aſſembla tous les » autres, pour leur repréſenter qu'il y » avoit peu d'apparence que le Centurion, fût ſubmergé ; que s'ils conſideroient avec attention la force d'un » tel Vaiſſeau, ils conviendroient qu'il » étoit capable de ſoutenir les plus for-

ANSON. 1742.

» tes tempêtes ; que peut-être reparoî-
» troit-il dans peu de jours : mais que
» dans la ſuppoſition la moins favora-
» ble, on devoit juger qu'il auroit été
» jetté aſſez loin de l'Iſle pour ſe trou-
» ver dans l'impoſſibilité d'y retourner,
» & qu'il auroit pris la route de Ma-
» cao : que pour ſe préparer néanmoins
» à toutes ſortes d'événemens, on pou-
» voit s'occuper des moyens de ſortir
» de l'Iſle ; qu'il en avoit déja trouvé
» un, qui conſiſtoit à ſcier en deux la
» la Barque Eſpagnole, pour l'allonger
» de douze pieds ; ce qui feroit un Bâ-
» timent d'environ quarante tonneaux,
» & capable de les tranſporter tous à
» la Chine ; que les Charpentiers, qu'il
» avoit conſultés ſur cette entrepriſe,
» lui en promettoient le ſuccès, &
» qu'il ne demandoit que les efforts
» réunis de l'Aſſemblée. Il ajoûta qu'il
» vouloit partager le travail avec eux ;
» & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont
» il ne fût prêt à donner l'exemple :
» mais qu'il étoit important de ne pas
» differer l'ouvrage, & de ſe perſua-
» der même que le Centurion ne pou-
» voit revenir, parce qu'en ſuppoſant
» ſon retour, il n'en réſulteroit pas d'au-
» tre inconvénient, que l'inutilité du
» travail ; au lieu que s'il ne paroiſ-

» ſoit pas, leur infortune & la ſaiſon » exigeoient d'eux toute la diligence, & » par conſéquent toute l'activité poſſible. ANSON. 1742.

» Ce diſcours releva leur courage ; » mais il ne produiſit pas d'abord tout » l'effet que leur Chef en avoit attendu. La reſſource même, qu'il leur » offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencerent à ſe flatter » que le retour du Centurion les diſpenſeroit d'un travail pénible, auquel ils auroient toujours le pouvoir » de revenir. Cependant quelques jours » d'une vaine attente, leur ayant ôté » l'eſpérance de revoir le Vaiſſeau, ils » ſe livrerent avec ardeur au projet de » leur délivrance. Si l'on conſidere combien ils étoient mal pourvus de tout » ce qui étoit néceſſaire à l'exécution, » il paroîtra ſurprenant que M. Anſon pût ſe promettre, non-ſeulement d'allonger la Barque, mais de » l'avitailler & de la mettre en état de » parcourir un eſpace de ſix ou ſept » cens lieues, dans des Mers qui lui » étoient inconnues. Auſſi croit-on devoir ici le détail de quelques circonſtances, qui feront admirer l'induſtrie » des gens de Mer.

» Par un bonheur, dont les Anglois » remercierent la Fortune, les Char-

ANSON. 1742.

» pentiers étoient à terre avec leurs » caiſſes d'inſtrumens, lorſque le Vaiſ- » ſeau fut jetté en Mer. Le Serrurier » s'y trouvoit auſſi, avec ſa forge & » & quelques outils; mais ſes ſoufflets » étoient reſtés à bord. Le premier ſoin » fut d'en fabriquer une paire. On man- » quoit de cuir; mais on y ſuppléa par » des peaux. Les Indiens, ou les Eſ- » pagnols, avoient laiſſé un amas de » chaux, dont on ſe ſervit pour tan- » ner quelques peaux de Bœuf. Les ſouf- » flets, dont le tuiau fut un canon d'ar- » me à feu, n'eurent pas d'autres dé- » faut que la mauvaiſe odeur d'un cuir » mal préparé.

» Pendant que le Forgeron s'occu- » poit de ſon travail, d'autres abbat- » toient des arbres, & ſcioient des » planches. M. Anſon mit la main à » cet ouvrage, qui étoit le plus péni- » ble. Comme on n'avoit ni aſſez de » poulies, ni la quantité néceſſaire de » cordages pour hâler la Barque à terre, » on propoſa de la mettre ſur des rou- » leaux. La tige des Cocotiers, étant » ronde & fort unie, parut propre à » cet uſage. On abbattit quelques-uns » de ces arbres, aux bouts deſquels on » pratiqua des ouvertures pour rece- » voir des barres. Dans le même temps,

» on creuſa un baſſin ſec, où l'on fit en- ANSON. 1742.
» trer la Barque, par un chemin fait
» exprès depuis la Mer juſqu'au baſſin.
» D'un autre côté, on tuoit des Bœufs,
» & l'on amaſſoit toutes ſortes de pro-
» viſions. Après avoir déliberé ſur ce
» qui pouvoit être employé à l'équi-
» pement de la Barque, on trouva que
» les Tentes qui étoient à terre, & les
» cordages que le Centurion avoit laiſ-
» ſés par hazard, pourroient ſuffire,
» avec les voiles & les agrets de la Bar-
» que même. Comme on avoit quan-
» tité de ſuif, on réſolut de le mêler
» avec de la chaux, & de ſuiver la
» Barque de ce mêlange.

Il reſtoit l'embarras de ſe procurer des vivres néceſſaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biſcuit, ni aucune ſorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Iſle de Tinian; mais il ne pouvoit ſe conſerver en Mer. Quoiqu'on eût aſſez de Bétail en vie, on n'avoit pas de ſel pour le ſaler; & dans un climat ſi chaud, le ſel n'auroit pas pris. On réſolut enfin de prendre à bord autant de Noix de Cocos qu'il ſeroit poſſible, & de ſuppléer au pain par du riz. L'Iſle fourniſſoit des Cocos. Pour ſe procurer du

ANSON. 1742. riz, on réſolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Iſle de Rota, où l'on ſçavoit que les Eſpagnols ont de grandes Plantations, confiés aux ſoins des Habitans Indiens. Mais cette entrepriſe ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureuſement que pour quatre-vingt-dix coups de fuſil ; foible reſſource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, ſans un concours d'accidens fort ſinguliers, auroit rendu le départ de la Barque abſolument impoſſible. Après avoir reglé tout ce qui regardoit ſa fabrique & ſon équipement, il étoit aiſé de calculer, à-peu-près, dans quel temps l'ouvrage ſeroit achevé. » Enſuite, on devoit naturellement conſidérer le cours qu'il falloit ſuivre, » & la terre où l'on devoit aborder. » Ces idées menerent les Officiers à la » fâcheuſe réflexion qu'ils n'avoient, » dans l'Iſle, ni Bouſſole ni Quart-de-» Cercle. Il s'étoit déja paſſé huit jours,

» ſans aucune reſſource pour cette diſ- ANSON. 1742.
» grace ; lorſqu'en fouillant dans une
» caiſſe, qui appartenoit à la Barque
» Eſpagnole, on y trouva une petite
» Bouſſole, qui ne valoit guéres mieux
» que celles qui ſervent de jouet aux
» Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins
» regardée comme un tréſor ineſtima-
» ble. Peu de jours après, on eut le
» bonheur de trouver ſur le rivage un
» Quart-de-Cercle, qui avoit apparte-
» nu à quelque Mort de l'Equipage.
» On s'apperçut, à la vérité, que les
» Pinules y manquoient, ce qui le
» rendoit inutile ; mais un Mate-
» lot ayant tiré par hazard la layette
» d'une vieille table, que les flots
» avoient pouſſée à terre, y trouva
» quelques Pinules, qui convenoient
» fort bien au Quart-de-Cercle, & qui
» ſervirent ſur le champ à détermi-
» ner, avec aſſez de préciſion, la la-
» titude de Tinian. Le travail, animé
» par toutes ces faveurs de la Fortune,
» avança ſi heureuſement, que le 9
» d'Octobre, on ſe crut aſſez maître
» de l'exécution pour en regler la du-
» rée ; & le départ fut fixé au 5 de
» Novembre (9).

(9). Pages 101 & précédentes.

ANSON. 1742.

Mais l'embarras des Anglois, devoit finir plutôt, & par une concluſion plus heureuſe. Deux jours après, un Matelot qui ſe trouvoit ſur une hauteur, au milieu de l'Iſle, apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il ſe mit à courir vers le rivage, en criant de toute ſa force, le *Vaiſſeau*, le *Vaiſſeau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la maniere dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la porterent avec le même empreſſement au Chef d'Eſcadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il eſperoit ſi peu, lui fit jetter ſa hache; » & ſa joie, ſuivant l'expreſſion de » l'Auteur, parut altérer pour la pre» miere fois cette parfaite égalité d'a» me, qu'il avoit conſervée juſqu'alors. » Tout le monde l'accompagna juſqu'au » rivage, avec des tranſports qui ap» prochoient de la frénéſie, pour ſe re» paître d'un ſpectacle dont on s'étoit » cru privé pour jamais (10).

Heureux retour du Centurion.

L'abſence du Centurion avoit duré dix-neuf jours, pendant leſquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été pouſſé vers l'Iſle d'Agnigan, au riſque

Ses ſouffrances pendant dix-neuf jours.

(10) Page 111.

de s'y briſer mille fois dans l'obſcurité des ténébres. Enſuite les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Oueſt, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de ſa double Chaloupe, qui s'étoit briſée dès la premiere nuit contre le bordage, jetta M. Anſon dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire tranſporter toutes les futailles ſur des Radeaux; & de furieux coups de vent l'expoſerent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de proviſion, que l'Iſle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (11). ANSON. 1742.

La Mouſſon de l'Eſt ſembloit bien fixée. On eut en pouppe un vent frais & conſtant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il reſtoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée ſi parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equipage étoit dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe ſoumettoit ſans plaintes & ſans Les Anglois quitte l'Iſle de Tinian.

(11) L'Auteur donne ici une courte Deſcription des Iſles Marianes, mais qui n'ajoûte rien à celle qu'on a lue dans l'article particulier de ces Iſles. *Voyez ci deſſus.*

ANSON. 1742. impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route juſqu'à Macao. Le 3 de Novembre (12), on découvrit une Iſle qu'on prit, à la premiere vûe, pour celle de Betel-Tobago-Xima: mais elle parut plus petite qu'on ne la repréſente ordinairement. Une heure après, on en vit une ſeconde, cinq ou ſix milles plus à l'Oueſt; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faiſant mention d'aucune autre Iſle, à l'Eſt de Formoſe, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impoſſibilité où l'on ſe trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaiſſeau n'eût été pouſſé par quelque Courant dans le voiſinage des Iſles de Bachi. Une juſte précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude juſqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Iſles. Alors, M. Anſon fit porter à l'Oueſt; & deux heures après on découvrit la Pointe Méridionale de l'Iſle Formoſe. Cette vûe ne laiſſa plus douter que la ſeconde Iſle ne fût Betel-Tobago-Xima; & la premiere, un Iſlot ou un Rocher, ſitué à cinq ou ſix milles de cette Iſle, que les

Iſle de Betel-Tobago-Xima.

(12) Le détail de cette route eſt d'une importance qui ne permet pas d'en rien ſupprimer.

Cartes ni les Journaux n'ont point obſervés. ANSON. 1742.

En approchant de l'Iſle Formoſe, on prit le parti de gouverner à l'Oueſt vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'apperçut qu'à deux heures après-midi. On les avoit alors à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à trois milles de diſtance, & la Pointe Méridionale de Formoſe reſtoit au Nord demi Quart-d'Oueſt, à cinq lieues. Pour ſe garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Oueſt, les laiſſant entre la terre & le Vaiſſeau. Quoiqu'ils paroiſſent hors de l'eau, de la groſſeur du corps d'un Vaiſſeau, ils ſont environnés de Briſans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'eſt un basfond qui s'étend, depuis cet écueil, l'eſpace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, eſt Sud-Oueſt vers l'Oueſt; & la diſtance, de treize lieues. Suivant la meilleure Eſtime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formoſe eſt à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de longitude Oueſt de Tinian; quoique quelques-uns la miſſent un degré de plus à l'Oueſt. Rochers de Vele-Rete.

ANSON. 1742. Dans l'empreſſement de relâcher à Macao, on porta de Formoſe, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine, à l'Eſt de Pedro-Blanco, Rocher qui ſert de guide aux Vaiſſeaux deſtinés pour Macao. On continua le même cours juſqu'à la nuit, pendant laquelle on amena ſouvent pour jetter la ſonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, ſur quarante-deux braſſes, un fond de ſable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles de-là, vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, on eut le même fond à trente-cinq braſſes. Enſuite, les profondeurs allerent en diminuant juſqu'à vingt; mais, peu après, elles remonterent ſubitement à trente. On fut d'autant plus ſurpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les ſondes fort régulieres au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Oueſt. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les ſondes recommencerent à diminuer réguliérement juſqu'à vingt-deux braſſes; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance. On demeura au large, pour attendre le jour.

Inégalité des Sondes.

ANSON. 1742.

La ſurpriſe des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de ſe voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagerer, en le faiſant monter à ſix mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plûpart cinq. Cet Eſſain de Pêcheurs eſt le même ſur toute cette Côte, juſqu'à Macao. M. Anſon ſe flatta que parmi tant de Marins, il ſe trouveroit un Pilote, qui conſentiroit à ſervir de Guide au Vaiſſeau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un ſeul à venir à bord, ni à donner la moindre inſtruction. Lorſqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils préſentoient du poiſſon (13) pour ſeule réponſe, ſans marquer la moindre curioſité pour un ſpectacle auſſi nouveau pour eux qu'un grand Vaiſſeau de l'Europe, & ſans ſe détourner un moment de leur travail. Une inſenſibilité, qui s'accordoit ſi peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anſon fut réduit à ſe conduire par la foible connoiſſance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la latitude & de la profondeur de

Nombre ſurprenant de Bateaux de Pêcheurs.

Les Anglois prennent fort mauvaiſe idée des Chinois.

(13) Les Anglois ſçurent dans la ſuite que Macao ſignifie Poiſſon.

ANSON. 1742. l'eau, qui ne paſſoit point dix-ſept ou dix-huit braſſes, qu'il étoit encore à l'Eſt de Pedro-Blanco (14). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Oueſt, ſans ceſſer de voir une multitude de Bateaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le ſignal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le ſon d'un Cornet. Le Centurion, continuant ſon cours, dépaſſa deux petits Rochers, qui ſe préſentoient à quatre ou cinq milles de la Côte, & vit arriver la nuit, ſans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées juſqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de groſſeur, mais qui eſt aſſez élevé, & qui ne repréſente pas mal un pain de ſucre par ſa figure & ſa couleur. Il eſt à ſept ou huit milles de la Côte.

Iſles de Lema. Le 7, on apperçut une chaîne d'Iſles, qui s'étend Eſt & Oueſt, & qui porte,

(14) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la latitude de Pedro-Blanco, qui eſt de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui eſt preſque partout de vingt braſſes à l'Oueſt de ce Rocher, on peut être aſſuré du lieu où l'on eſt, par la nature du fond. Juſqu'à trente milles de Pedro-Blanco, on trouva toujours fond de ſable; mais près de ce Rocher on eut un fond de vaſe molle, qui continua juſqu'à l'Iſle de Macao. Seulement, fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit eſpace, fut de vaſe verdâtre, mêlée de ſable. *Ibid*, pages 151 & 152.

comme on l'apprit dans la ſuite, le nom d'Iſles de Lema. Elles ſont au nombre de quinze ou ſeize, de differentes grandeurs, ſtériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (15). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre par des ſignes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Iſles (16). On ſuivit leur conſeil; & le ſoir, on jetta l'ancre à dix-huit braſſes de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ſes ſervices en mauvais Portugais. Il demanda trente Piaſtres, qui lui furent comptées ſur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Riviere de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Iſle eſt ſituée, avoit alors onze Vaiſſeaux Européens, dont quatre

ANSON. 1742.

(15) L'Auteur donne ici une Vûe des Iſles de Lema, dans le Point où la plus Occidentale de ces Iſles reſte à l'Oueſt Nord-Oueſt, à un mille & demi de diſtance.

(16) Son Rocher le plus Occidental eſt une très-bonne marque de reconnoiſſance pour ceux qui viennent de l'Eſt. Il eſt à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord; au Sud, ſoixante-quatre degrés vers l'Oueſt, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieues de diſtance. Il faut le laiſſer à ſtribord. On peut en approcher juſqu'à un demi mille, où l'on trouve dix-huit braſſes d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Oueſt, demi-Quart à l'Oueſt, pour embouquer le Canal entre les Iſles de Cabouce & de Bambou. *Ibid.*, pages 158 & 159.

ANSON. 1742.

étoient Anglois. Il conduiſit le Vaiſſeau entre les Iſles de Bambou & de Cabouce, où l'on trouva douze à quatorze braſſes d'eau; & de-là au Nord vers l'Oueſt, entre un grand nombre d'Iſles, où les ſondes furent à peu près les mêmes juſqu'au ſoir, qu'on mouilla ſur dix-ſept braſſes, à une médiocre diſtance de l'Iſle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une eſpece de chaînes. A ſept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Oueſt Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt vers l'Oueſt, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (17).

Le Centurion mouille dans la Rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la premiere fois qu'ils ſe voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civiliſé, où ils pouvoient ſe promettre toutes les commodités de la vie, & tous les ſecours néceſſaires à leur Vaiſſeau. L'Auteur donne une légere idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaiſe de Macao. » Cette » Ville, dit-il, autrefois très riche, très » peuplée, & capable de ſe défendre

Etat préſent de cette Ville.

(17) Sur cinq braſſes d'eau; la Ville demeurant à l'Oueſt vers le Nord, à trois lieues de diſtance; la pointe de Lantoun à l'Eſt vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Eſt; l'un & l'autre de ces deux endroits à la diſtance d'environ cinq lieues. *Page* 158.

» contre les Gouverneurs Chinois de ſon » voiſinage, eſt extrêmement déchûe de » ſon ancienne ſplendeur. Quoiqu'elle » continue d'être habitée par des Portu- » gais, & commandée par un Gouver- » neur que le Roi de Portugal nomme, » elle eſt à la diſcrétion des Chinois, » qui peuvent l'affamer & s'en rendre » Maîtres. Auſſi le Gouverneur Portu- » gais ſe garde-t-il ſoigneuſement de » les choquer (18).

ANSON. 1742.

La Riviere de Canton, ſeul Port de la Chine, qui ſoit aujourd'hui fréquenté par les Européens, eſt un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les uſages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaiſſeaux Marchands, M. Anſon craignit d'expoſer la Compagnie Angloiſe des Indes à quelque embarras de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité ſur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette conſidération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta auſſi à députer un de ſes Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ſes avis ſur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La princi-

(18) *Ibid.* page 160.

ANSON. 1742.

pale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaiſſeaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui ſe regle ſur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaiſſeau de guerre eſt exempt de cette ſervitude; & le Chef d'Eſcadre Anglois ſe faiſoit un point d'honneur de ne pas s'y ſoumettre à la Chine.

Difficulté du Chef d'Eſcadre Anglois pour les Droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le ſoir avec le Député de M. Anſon, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas eſpérer que les Chinois ſe relâchaſſent ſur le payement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voiſin, ſûr, & propre au radoub du Vaiſſeau, où vraiſemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaiſſeau ſe rend au Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette propoſition, leverent l'ancre, & ſe rendirent à Tipa, Port formé par pluſieurs Iſles & ſitué à ſix lieues de Macao. Ils ſaluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anſon ſe fit mettre à terre, pour ſe procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'eſperance d'en obtenir des provi-

sions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui représenter » qu'il étoit Com- » mandant en Chef d'une Escadre de » Sa Majesté Britannique, envoyée de- » puis deux ans dans la Mer du Sud,

ANSON. 1742.

Les Portugais s'excusent de lui fournir des vivres.

Lettre de M. Anson au Viceroi de Canton.

ANSON. 1742. » pour croiſer ſur les Eſpagnols qui » étoient en guerre avec le Roi ſon » Maître ; qu'en retournant dans ſa Pa- » trie, une voie d'eau & la néceſſité de » ſe pourvoir de vivres l'avoient forcé » d'entrer dans le Port de Macao ; qu'il » s'étoit rendu à Canton, pour y de- » mander les ſecours dont il avoit be- » ſoin ; mais qu'ignorant les uſages du » Pays, il n'avoit pû trouver d'accès » à la Cour, & qu'il ſe voyoit réduit à » faire renfermer ſes demandes dans » une Lettre : qu'elles conſiſtoient dans » la permiſſion de prendre les Ouvriers » néceſſaires pour réparer ſon Vaiſſeau, » & d'acheter des vivres, pour ſe met- » tre en état de partir avant la fin de la » Mouſſon.

Un Mandarin Chinois va viſiter le Vaiſſeau Anglois.

Cette Lettre, traduite en Chinois, produiſit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de Janſon, accompagné de deux Mandarins, d'une Claſſe inférieure & d'une nombreuſe ſuite de Domeſtiques, parut ſur un Eſcadre de dix-huit demie-Galeres, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Muſiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Enſuite, il envoya déclarer, au Chef d'Eſcadre, qu'il avoit

ordre du Viceroi de Canton, d'examiner l'état du Vaiſſeau. La Chaloupe Angloiſe partit ſur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour ſa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage ſe revêtirent de l'Uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & ſe rangerant ſur le tillac. Il monta ſur le bord au ſon des tambours & de toute la Muſique Militaire des Anglois; & paſſant devant leur corps de Troupes, il fut reçu ſur le demi-Pont par le Chef d'Eſcadre, qui le conduiſit dans la Chambre de Pouppe. Il y répéta ſa Commiſſion. Elle conſiſtoit à vérifier les articles de la Lettre, & particuliérement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, ſe diſpoſerent à l'exécution de ſes ordres. Il avoit mis chaque article à part, ſur un papier, avec une aſſez grande marge, ſur laquelle il devoit écrire ſes obſervations. ANSON. 1742.

Ce Mandarin paroiſſoit non-ſeulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverſes recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avoit repréſentée, & Adreſſe du Chef d'Eſcadre.

ANSON. 1742. concluront qu'il étoit impoſſible de mettre le Vaiſſeau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Eſcadre qu'il reconnoiſſoit la vérité de toutes ſes repréſentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaiſſeau; & ſa principale attention tomba ſur les pieces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, auſſi-bien que la groſſeur & le poids des Boulets. Le Chef d'Eſcadre ſaiſit cette occaſion, pour inſinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ſes demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane; & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion ſeul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui ſe trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajoûta que ſi les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſere dans un Port, ſurtout lorſqu'ils offroient de payer tout ce qui leur ſeroit accordé. Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement que la Commiſſion dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de ſe regarder comme l'Avocat du Vaiſſeau Anglois. Il aſſura qu'à ſon retour

Il obtient des vivres des Chinois.

à

à Canton, on tiendroit un Conſeil, dont il étoit Membre; & que ſur ſes repréſentations, il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au Vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il commit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin (19). ANSON. 1742.

Repas qu'il donne aux Mandarins.

Après cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chere qu'il le deſiroit. » Entre pluſieurs mets, on leur ſervit du Bœuf, » dont les Chinois ne mangent point » ſans répugnance. M. Anſon ignoroit » que depuis pluſieurs ſiécles, ils ont » adopté quantité de ſuperſtitions Indiennes. Mais ils ſe jetterent ſur quatre groſſes pieces de volaille, qu'ils » mangerent preſqu'entiérement. Ils parurent fort embarraſſés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après » avoir eſſayé en vain de s'en ſervir, « & d'un air fort gauche, ils furent » obligés d'en revenir à leur uſage,

(19) Pages 183 & précédentes.

ANSON. 1742. » c'eſt-à-dire, de ſe faire couper leur » viande en petits morceaux par quel- » ques gens de leur ſuite. A la vérité, » ils ſe montrerent moins Novices dans » l'art de boire. M. Anſon prenant droit » de ſes incommodités pour ſe diſpen- » ſer de boire beaucoup, le grand Man- » darin, qui avoit remarqué le teint » vif & l'air frais d'un jeune Officier » du Vaiſſeau, lui frappa ſur l'épaule, » & lui dit, par la bouche de l'Inter- » préte, qu'il ne lui croyoit pas les mê- » mes raiſons de ſobriété qu'au Chef » d'Eſcadre, & qu'il le prioit de lui te- » nir compagnie à boire. Le jeune An- » glois, voyant que quatre ou cinq » bouteilles de vin François, n'alté- » roient pas la ſérénité du Mandarin, » fit apporter un Flaccon d'eau des » Barbades, auquel ce Magiſtrat Chi- » nois ne fit pas moins d'honneur; » après quoi il ſe leva de table, avec » tout le ſens froid qu'il y avoit ap- » porté (20).

1743. Craintes qui troublent le travail des Anglois.

Malgré ſes promeſſes, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (21) qui prolongerent

(20) Pages 186 & précédentes.

(21) L'Auteur attribue une partie des obſtacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Ecoutons ſes plaintes, qui ſont aſſez inſ-

le retardement de la permiſſion du Conſeil, juſqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouſſé avec vigueur (22). Il ne laiſſa pas d'être troublé par differens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la ſuite, que le Con- ANSON. 1743.

tructives. „ Il y en avoit „ un, habitué dans cette „ Ville, qui parloit fort „ bien la langue du Pays, „ qui ſçavoit parfaite- „ ment combien tout y eſt „ vénal, & qui connoiſſoit „ en particulier pluſieurs „ des Magiſtrats ; en un „ mot, trés propre à tra „ verſer les deſſeins de „ M. Anſon. Ses intri- „ gues ne doivent pas „ être entiérement attri- „ buées à la haine Na- „ tionale, ou à l'oppoſi- „ tion d'intérêts entre les „ deux Parties. Un motif „ encore plus puiſſant „ y avoit ſans doute „ part, c'étoit la vanité. „ Les François prétendent „ que les Vaiſſeaux de „ leur Compagnie ſont „ des Vaiſſeaux de guer- „ re, & leurs Officiers „ craignoient que toute „ diſtinction, qui ſeroit „ accordée au Chef d'Eſ- „ cadre Anglois, en ver- „ tu de la Commiſſion de „ ſon Roi, ne les ren- „ dît moins reſpectables „ aux yeux des Chinois, „ ou ne fût à l'avenir un „ exemple peu favorable „ aux Vaiſſeaux des Com- „ pagnies. Et plût à Dieu „ qu'il n'y eût que les „ Officiers François, qui „ euſſent donné dans l'af- „ fectation de s'ériger en „ Commandant de Vaiſ- „ ſeaux de guerre, & „ qui ſe fuſſent laiſſés „ aller à la crainte de „ perdre un peu de leur „ conſidération, ſi l'on en „ uſoit autrement avec le „ Centurion qu'avec eux. „ Le mal fut que ces mo- „ tifs firent le même effet „ ſur nos Compatriotes. *Ibid.*, *page* 192. Ainſi, les Anglois mêmes de ce Canton déclamerent contre le Chef d'Eſcadre.

(22) On leur fit payer le fer juſqu'à trois livres ſterling le quintal, & les Ouvriers en demanderent mille, qui furent réduits à ſix cens pour la main d'œuvre.

ANSON. 1743.

seil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'étoit chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille Piastres; & que ce dessein n'avoit manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce Message, qui fut renouvellé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidélement observé, força les Anglois de lever l'ancre aussitôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé, une

Le Centurion remet à la voile.

bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient fait à Macao; la plûpart Laſcarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Eſcadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mouſſon de l'Oueſt fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroiſſoit entreprendre, paſſe pour impoſſible dans cette ſaiſon, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de ſon Vaiſſeau & dans l'habileté de ſon Equipage, que toute la Ville de Macao, & ſes gens mêmes, étoient perſuadés qu'il vouloit ſe ſignaler par une expérience ſi hardie; & pluſieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient ſervi de cette occaſion pour écrire à leurs Correſpondans de Batavia.

ANSON. 1743.

Faux bruits que les Anglois répandent.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des deſſeins beaucoup plus importans. M. Anſon conſidéroit que le Vaiſſeau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la réſolution d'aller les attendre au Cap d'Eſpiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal, premiere Terre que les Eſpagnols vien-

Grandes vûes de M. Anſon.

ANSON. 1743. nent reconnoître en approchant des Philippines. C'eſt ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent ; il ſe promettoit d'y être aſſez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on repréſentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pieces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'eſcorteroient mutuellement ; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-ſept perſonnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il ſçavoit que ſon Vaiſſeau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions ; & l'immenſe tréſor qu'il ſe flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ſes gens.

Il les explique à ſes gens. Il avoit formé ce grand projet en quittant la Côte du Mexique ; & ſon chagrin, dans tous les délais qu'il avoit eſſuyés à la Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond ſecret à Macao, parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne ſervît à le trahir. Mais, lorſqu'il ſe vit en pleine Mer, il aſſembla tous ſes gens ſur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué ſon deſſein, » il

» les assura qu'il sçauroit choisir une Croisiere, où les Galions ne lui échapperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâtimens, il croyoit sa victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois ils étoient composés; que si l'on s'en rapportoit aux Fables Espagnoles, ils étoient impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il répondoit sur sa parole, que pourvû qu'il les pût joindre, il les combattroit de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceroient tous deux de part en patt (23). ANSON. 1743.

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le Monde promit solemnellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout d'un coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. »M. Anson, dit-» il, ayant fait provision à la Chine, » de Moutons en vie, demanda un jour » à son Boucher, pourquoi il n'en » voyoit plus servir sur sa table, & s'ils » étoient tous tués. Le Boucher répon-» dit, du ton le plus sérieux, qu'il en » restoit deux encore; mais que si M. Jusqu'où vont leurs transports de joie.

(23) Pages 208 & précédentes.

ANSON. 1743.

» le Chef d'Eſcadre le permettoit, il » avoit deſſein de les garder pour en » traiter le Général des Galions (24).

Erreur de Dampier, ſur la poſition des Iſles de Bachi.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Oueſt. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Iſle Formoſe, d'où portant au Sud, on ſe trouva, le 4, ſous la latitude où Dampier place les Iſles de Bachi. Mais les Anglois ſoupçonnerent ce Voyageur de s'être trompé ſur cette poſition, comme ils avoient obſervé une autre de ſes erreurs pour la latitude de la Pointe Méridionale de Formoſe.

Elle eſt corrigée par les Anglois.

Vers les ſept heures du ſoir, on découvrit cinq petites Iſles, qu'on prit pour celles de Bachi; après leſquelles, on eut la vûe de Betel-Tabago-Xima: & l'on en prit occaſion de corriger la poſition des Iſles de Bachi, qu'on a placées juſqu'à préſent vingt-cinq lieues trop à l'Oueſt (25).

De-là, M. Anſon fit porter entre le Sud & le Sud-Oueſt, pour s'aprocher du Cap *Eſpiritu Sancto*. On le décou-

(24) Page 209.

(25) Suivant les obſervations des Anglois, celle de ces Iſles, qui eſt au milieu, eſt à douze degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Elles ſont au Sud-Sud-Eſt de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de diſtance; & cette derniere Iſle eſt à vingt & un degrés cinquante-ſept de la même latitude. *Page* 210.

vrit, le 20 de Mai, au Sud-Sud Oueſt, à onze lieues de diſtance. C'eſt une Terre médiocrement haute, & relevée de pluſieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles ſur ce Cap, pour faire des ſignaux aux Galions lorſqu'ils approchent de terre, M. Anſon fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être apperçu. Cette Croiſiere étoit celle qu'il avoit choiſie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Oueſt, & qu'on s'efforçât de ſe tenir dans la latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de longitude Eſt de Betel-Tabago-Xima. On touchoit à la fin de Mai. Les Galions étant attendus le mois ſuivant, chacun ſe flattoit d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ſes maux (26).

ANSON. 1743.

Croiſiere qu'ils choiſiſſent.

Dans cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatiguant ſur le Vaiſſeau, M. Anſon fit exercer réguliérement ſon monde au manîment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un uſage qu'il avoit obſervé pendant tout le Voyage, lorſque les circonſtances l'avoient permis ; & l'avantage qu'il en

M. Anſon exerce ſes gens.

(26) Page 209.

ANSON. 1743.

tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui juſtifia ſes ſoins. L'Auteur en prend occaſion de recommander cette pratique à tous les Commandans de ſa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. » Qui » n'avouera pas, dit-il, qu'entre deux » Vaiſſeaux de guerre, égaux en nombre d'hommes & de canon, la diffe» rence qui vient du plus ou moins d'ha» bileté, dans l'uſage du canon & de » la mouſqueterie, eſt ſi grande, qu'il » n'y a point d'autre circonſtance qui » puiſſe la balancer. S'il eſt certain que » ce ſont ces Armes qui décident du » combat, quelle doit être l'inégalité » entre deux Partis, dont l'un ſçait em» ployer ces Armes, de la maniere la » plus deſtructive pour ſon Ennemi; & » dont l'autre employe ſi mal les ſien» nes, qu'il les rend preſqu'auſſi dan» gereuſes pour lui-même que pour » l'Ennemi (27). On peut ſe plaindre auſſi, ſuivant l'Auteur, que la Nation demeure trop ſervilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fuſil par exemple, n'a pas toujours été porté à ſa perfection ſur les Vaiſſeaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on

Obſervations ſur la néceſſité de cette méthode.

(27) Page 213.

a ſuivie pour l'enſeigner. Sur le Vaiſſeau de M. Anſon, on apprenoit aux Matelots, la maniere la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Eſcadre propoſoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, ſi bien inſtruit, vaut le double de celui qui n'eſt pas exercé à tirer (28). ANSON. 1743.

Toutes les attentions, avec leſquelles on s'efforça de ſe dérobber à la vûe des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaiſſeau ne fût apperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'allarme, & s'adreſſerent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux; deux de trente-deux pieces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Eſpagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déja levé l'ancre; mais de nouvelles diſputes pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mouſſon contraire, arrêterent encore une fois leur entrepriſe. Au reſte, M. Anſon fut ſurpris d'avoir été découvert ſi ſouvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'eſt Projets de défenſe à Manille.

(28) Page 216.

ANSON. 1743.

pas fort élevée, & que le Vaiſſeau fut preſque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à meſure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils ſe voyoient déja au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à repréſenter avec l'Auteur, combien l'idée des tréſors Eſpagnols s'étoit emparée de leur imagination ; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs eſpérances, » ils devoient en ſentir la plus vive in- » quiétude, & que d'heure en heure, » la certitude de voir paroître les Ga- » lions pouvoit diminuer (29).

Impatience des Anglois.

Cependant le 20 de Juin, c'eſt à dire, un mois juſte après leur arrivée ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Eſt. Le Chef d'Eſcadre ayant fait porter auſſi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions : mais on fut ſurpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours ſur le Centurion. M. Anſon ne pouvoit ſe perſuader, que les Eſpagnols ne l'euſſent reconnu à ſon tour. Cependant il ne put demeurer long-tems en balance, ni douter même

Ils découvrent un des Galions.

(29) Page 220.

qu'ils n'euſſent pris la reſolution de le combattre. ANSON. 1743.

Vers midi, les Anglois ſe trouverent à une lieue du Galion ; & ne voyant pas paroître le ſecond, ils conclurent qu'il en avoit été ſéparé. Bientôt les Eſpagnols hiſſerent leur voile de Miſaine, & s'avancerent ſous leurs Huniers, le Cap au Nord ; avec le Pavillon & l'Etendart d'Eſpagne au haut du grand mât. M. Anſon s'étoit préparé auſſi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ſes forces. Il avoit choiſi trente de ſes plus habiles Fuſiliers, qui furent diſtribués dans les Hunes, & dont les ſervices répondirent à ſon attente. Comme il n'avoit pas aſſez de monde pour donner un nombre ſuffiſant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reſte étoit diviſé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux ſabords, & le tirer, lorſqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de ſe ſervir de toutes ſes pieces ; & ne penſant point à tirer par bordées, entre leſquelles il y auroit eu néceſſairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu

On ſe prépare des deux côtés au combat.

Méthode des Eſpagnols pour éviter les bordées.

ANSON. 1743. continuel, dont il ſe promettoit d'autant plus d'avantages, que l'uſage des Eſpagnols eſt de ſe jetter ventre à terre, lorſqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre dans cette poſture qu'elle ſoit lachée; après quoi ils ſe relevent, pour ſervir aſſez vivement le Canon & la Mouſqueterie, juſqu'à ce qu'ils ſe croyent menacés d'une autre bordée. En tirant coup ſur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le combat s'engage. Le Centurion, ſe trouvant à la portée du canon ennemi, arbora ſon Pavillon. M. Anſon crut obſerver que les Eſpagnols avoient négligé juſqu'alors de débarraſſer leur Vaiſſeau, & qu'ils étoient occupés à jetter dans les flots leur Bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer ſur eux ſes pieces de chaſſe, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du piſtolet. Le Galion repondit de ſes deux pieces de l'arriere; & le Centurion ayant prolongé ſa vergue de ſivadiere, pour ſe diſpoſer à l'abordage, les Eſpagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il ſe plaça ſous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de ſe jetter dans le Port de Jalapay, dont ils n'étoient éloignés que de ſept

lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif. ANSON. 1743.

Pendant une demie heure, les Anglois dépaſſerent le Vaiſſeau ennemi, & foudroyerent ſon avant. La largeur de leurs ſabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des ſiennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ſes baſtingues étoient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevoit juſqu'à la moitié de la hauteur du mât de Miſaine. Cet accident, qui parut cauſé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confuſion ; mais il fit craindre auſſi, au Chef d'Eſcadre, que le Galion n'en fût conſumé, & que le feu ne ſe communiquât même à ſon Vaiſſeau. Enfin les Eſpagnols ſe délivrerent de cet embarras, en coupant leurs baſtingues, & faiſant tomber dans la Mer toute cette maſſe enflammée. Le Centurion n'en conſerva pas moins l'avantage de ſa ſituation. Son canon étoit ſervi avec autant de régularité que d'ardeur ; tandis que ſes Fuſiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion & qu'après avoir nétoyé les Hunes ennemies, ils tuoient

Accident qui nuit aux Eſpagnols.

ANSON. 1743. ou mettoient hors de combat tout ce qui ſe montroit ſur le demi-Pont. Ce feu continuel cauſa un mal infini aux Eſpagnols. Leur Général même en fut bleſſé. Cependant après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de ſa ſituation, & l'Ennemi continua de ſoutenir ſon feu pendant plus d'une heure: mais enfin le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une ſi terrible execution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anſon, s'appercut de leur deſordre. Il voyoit de ſon Bord les Officiers Eſpagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs poſtes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou ſix coups de canon avec aſſez de juſteſſe, ils ſe reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'Etendart qui étoit au ſommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuſe Commiſſion auroit éte tué par les Fuſiliers, ſi le Chef d'Eſcadre, qui comprit de quoi il étoit queſtion, ne les eût empeché de tirer. Ainſi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (30).

Feu terrible des Fuſiliers Anglois.

Le Galion rend.

(30) Pages 229 & précédentes.

ANSON. 1743.

Le Galion ſe nommoit *Noſtra Signora de Cabadonga.* Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naiſſance le plus brave & le plus habile Officier que l'Eſpagne eût aux Philippines. Non ſeulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente ſix pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaiſſeau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ſes plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit baſtingué, & qui ſe défendoit par demi-piques. Les Eſpagnols eurent ſoixante-ſept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre bleſſés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-ſept bleſſés, entre leſquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en ſervir (31).

Son nom & ſes forces.

On n'entreprend point de repréſenter les tranſports de l'Equipage Anglois, lorſqu'il ſe vit en poſſeſſion d'un tréſor qui avoit fait depuis ſi long-tems l'uni-

Joie des Vainqueurs, & danger qui les menace.

(31) Page 239.

ANSON. 1743. que objet de ſes eſpérances, & pour lequel il avoit tant ſouffert. Dans le même inſtant il ne s'en fallut preſque rien, qu'un bonheur ſi preſent ne fût anéanti par l'accident le plus funeſte. A peine l'Ennemi eut-il baiſſé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anſon s'approchant de lui, ſous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la ſoute aux poudres. Le Chef d'Eſcadre reçut cette nouvelle ſans émotion; & la ſageſſe de ſes ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la Priſe à M. Saumarez, ſon premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Hautbord. Tous les Priſonniers Eſpagnols furent envoyés à bord du Vaiſſeau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de ſortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis ſeul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le Centurion fût poſté au Cap Eſpiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les

Un autre Galion leur échappe.

eût empêchés de faire deux priſes au lieu d'une (32).

ANSON. 1743.

Après l'action, ils réſolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anſon ſe crut d'abord obligé de faire tranſporter les tréſors Eſpagnols, à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La ſaiſon faiſant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit ſe faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin ſi précieux ſe trouvât ſous les yeux du Chef d'Eſcadre, & qu'il fût aſſûré contre toutes ſortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaiſſeau. Il n'étoit pas moins important de s'aſſûrer des Priſonniers. De-là dépendoient non ſeulement les tréſors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Eſpagnols étoient plus nombreux du double que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, obſervant la foibleſſe de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit compoſée que de jeunes gens, regretterent, avec pluſieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, diſoient-ils, par une poignée (33) d'En-

Précautions du Chef d'Eſcadre.

(32) Page 233. (33) Page 233.

ANSON. 1743.

fans. Pour leur ôter les moyens de ſe révolter, ils furent tous mis à fond de cale, ſans autre exception que les Officiers & les Bleſſés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner paſſage à l'air. On fit, de quelques groſſes planches, deux eſpeces de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du ſecond. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale ces tuyaux aſſuroient les Anglois contre toutes les entrepriſes de leurs Priſonniers qui n'auroient pû déboucher par un Canal, de ſept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près deſquels on poſta des Sentinelles, la méche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Eſpagnols. Leurs Officiers au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de ſix hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Eſcadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les Priſonniers étoient bien avertis que le moindre trouble ſeroit puni de mort: & ces précautions n'empecherent pas

Comment il s'aſſure des priſonniers.

que l'Equipage Anglois ne ſe tînt prêt à la moindre allarme. Tous les fuſils étoient chargés, & placés à vûe d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs ſabres ni leurs piſtolets, & les Officiers, ſe couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (34) à côté d'eux. ANSON. 1743.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Eſpagnols étoit déplorable. Outre la chaleur qui étoit exceſſive, ils ſouffroient, à fond de calé toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, ſuffiſoit à peine pour les empêcher de mourir de ſoif, puiſqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner d'avantage, dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut ſurprenant que dans un aſſez long Voyage, cette affreuſe miſere n'en fit pas mourir un ſeul : mais un mois d'une ſi rude Priſon les métamorphoſa ſi ſinguliérement, qu'ayant paru frais & vigoureux, lorſqu'ils y étoient entrés, ils en ſortirent avec l'apparence d'autant de Squelettes ou de Fantômes (35). Leur miſérable ſituation.

Pendant qu'on prenoit toutes ces meſures, pour la ſûreté des tréſors & des Les Anglois retournent à la Riviere de Canton,

(34) Page 237. (35) Page 238.

ANSON. 1743. Priſonniers, M. Anſon faiſoit gouverner vers la Riviere de Canton : & le 30 de Juin, au ſoir on eut la vue du Cap de Langano, à la diſtance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Iſles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquerent pluſieurs autres à l'Oueſt. De-là continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Iſle de Supata (36), la plus occidentale des Iſles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la priſe ; & ne rencontrant aucun obſtacle, ils arriverent heureuſemeut devant la ville de Macao.

Compte des richeſſes du Gallion. Ils avoient eu le temps dans un ſi long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante trois pieces de huit, & trente-cinq mille ſix cens quatre vingt deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de Cochenille, & quelques autres marchandiſes d'aſſez peu de valeur, en comparaiſon de l'argent. Cette priſe jointe aux autres, faiſoit à peu près la ſomme totale de

(36) A cent trente-neuf lieues ; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-ſept minutes vers l'Oueſt de celle de Grafton.

quatre cens mille livres ſterling, ſans y comprende les Vaiſſeaux, les Marchandiſes, &c, que l'Eſcadre Angloiſe avoit brûlés ou détruits aux Eſpagnols, & qui, ne pouvoient aller à moins de ſix cens mille livres ſterling. Ainſi, l'Auteur eſtime la perte de l'Eſpagne à plus d'un million ſterling. Si l'on y ajoûte, dit-il, les dépenſes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Eſcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'Eſcadre Angloiſe la jetta dans ſes Ports d'Amerique, & la ruine de ſes Vaiſſeaux de guerre, le total doit monter à des ſommes exceſſives (37). ANSON. 1743.

On trouva ſur le Galion, des Deſſeins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (38).

En laiſſant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, paſſage étroit, qui forme l'embouchure de la Riviere de Canton, le deſſein du Chef d'Eſcadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter juſqu'à l'Iſle du Tigre, Les Chinois ſe font rendre compte des forces du Vaiſſeau Anglois.

(37) Page 242.

(38) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du Centurion ſur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille; obſervations dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON. 1743. où la Rade eſt à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaiſſeaux. M. Anſon répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion étoit un Vaiſſeau de guerre du Roi de la Grande Bretagne, & l'autre Bâtiment, une Priſe qu'il venoit de faire ſur les Eſpagnols; qu'il vouloit entrer dans la Riviere pour y trouver un abri contre les ouragans de cette ſaiſon, & qu'il ſe propoſoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mouſſon. L'Officier lui demanda un état des Hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parce que ſon devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorſqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fuſils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut ſi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'allarme à ſes Maîtres. Les Anglois s'imaginerent qu'à cette occaſion, il défendit, en particulier, au Lamaneur Chinois de conduire les deux Vaiſſeaux au-delà de Bocca-Tigris.

Ce

ANSON. 1743.

M. Anſon paſſe, malgré eux, le Détroit de Bocca Tigris.

Ce Paſſage n'a guéres qu'une portée de fuſil de largeur. Il eſt formé par deux pointes de terre, ſur chacune deſquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui ſe preſente à gauche n'eſt proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embraſures : mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou ſix livres de balle. Le Fort de la droite reſſemble aſſez à nos grands Châteaux antiques. Il eſt ſitué ſur un rocher élevé ; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de ſix livres de balle. Telles étoient les fortifications qui défendoient l'entrée de la Riviere de Canton. Cette deſcription doit faire juger que M. Anſon, ne pouvoit être arrêté par de ſi foibles obſtacles, quand les deux Forts euſſent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Auſſi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Eſcadre de lever l'ancre & de paſſer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaiſſeaux touchât. On paſſa le Détroit ſans aucune oppoſition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le

ANSON. 1743. Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'oppoſer.

M. Anſon écrit au Vice-roi de Canton. Le 16 de Juillet, M. Anſon envoya un de ſes Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroy, dans laquelle il lui expliquoit les raiſons qui l'avoient obligé de paſſer le Détroit de Bocca-Tigris, & le deſſein où il étoit de lui aller rendre ſes devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroi promit d'envoyer le lendemain ſa réponſe. Dans le même temps quelques Officiers Eſpagnols demanderent au Chef d'Eſcadre la liberté d'aller à Canton ſur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller pour ſçavoir d'eux mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces génereux Priſonniers déclarerent de bonne foi que les Rois d'Eſpagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient réſolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs eſpérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Eſcadre, un traitement fort humain.

Témoignage que les Priſonniers Eſpagnols rendent aux Anglois.

Cet aveu, dans une bouche ennemie fit une juſte impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, qui avoient été portés juſqu'alors à prendre M. Anſon pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne puſſent douter du témoignage des Eſpagnols, ils leur demanderent comment il étoit poſſible, qu'ils euſſent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puiſque les deux Nations étoient en guerre. A la premiere de ces deux queſtions, les Eſpagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaiſſeau de guerre, & qu'il avoit par conſequent beaucoup d'avantages ſur le Galion qui n'étoit qu'un Vaiſſeau Marchand. La ſeconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'uſage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anſon, cédant à la bonté naturelle de ſon caractere, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette reponſe inſpira, aux Mandarins, beaucoup de reſpect pour lui; quoique l'Auteur n'oſe aſſurer que le bruit des tréſors, dont il

ANSON. 1743.

ANSON. 1743.

étoit en poſſeſſion, n'eût autant de part à ce ſentiment, qne la haute idée qu'ils avoient conçue de ſon caractere (38).

Explication du Viceroi.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une ſuite fort nombreuſe & d'une Flotte de Chalouppes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Eſcadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaiſſeaux juſqu'à la ſeconde Barre. Ils ajoûtetent, en réponſe à ſa letrre, que le Viceroy s'excuſoit de recevoir ſa viſite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvoient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorſque la ſaiſon commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joie. M. Anſon étoit informé qu'on avoit déja fait partir un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaiſſeaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroy ne fût de gagner du temps pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie

(38) Pages 254 & ſuivantes.

de la Commiſſion des Mandarins, n'étoit pas la plus importante. Ils parlerent des Droits, que les deux Vaiſſeaux devoient payer. Le Chef d'Eſcadre rejetta cette propoſition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandiſes, dans leurs Ports, & n'ayant pas deſſein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaiſſeaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaiſſeaux de guerre, dans les Ports où l'uſage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi ſon Maître lui défendoient expreſſément de ſe relâcher ſur ce Point. Une réponſe ſi déciſive arrêta les Mandarins. Ils paſſerent au dernier Article de leur Commiſſion, c'étoit de prier le Chef d'Eſcadre de relâcher les Priſonniers qu'il avoit à bord, parce que le Viceroi craignoit que l'Empereur ſon Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans ſon propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faiſoit un grand Commerce avec ſes Sujets. M. Anſon ſouhaitoit ardemment d'être délivré de ſes Priſonniers Eſpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il

ANSON. 1743.

Ses Priſonniers Eſpagnols ſont relâchés à ſa priere.

ANSON. 1743. avoit deſſein d'accorder, il fit quelques difficultés ; après leſquelles il feignit de céder au deſir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent ; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Priſonniers, pour les tranſporter à Macao. Enſuite les deux Vaiſſeaux allerent jetter l'ancre au-deſſus de la ſeconde Barre, où ils devoient reſter juſqu'à la Mouſſon.

Plaintes ameres que les Anglois font de. Chinois.

On paſſe ſur un long détail d'injuſtices, de tromperies & de vols que les Anglois eſſuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir ſe procurer, pour leur argent, les proviſions dont ils avoient beſoin pour retourner en Europe. L'Auteur eſt fort éloigné de ſouſcrire aux éloges que les Miſſionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice, dit-il, de » fauſſeté & d'attachement pour le » gain, il ſeroit difficile de trouver, » dans aucun autre Pays du Monde, » des exemples comparables à ceux » qu'on voit tous les jours à la Chi» ne (38). Il en rapporte un grand » nombre. Qu'on juge, ajoûte-t-il, » par ces échantillons, des mœurs

(38) Page 263.

» d'une Nation qu'on préfére ſouvent » au reſte des humains, comme le » modéle des plus excellentes quali- » tés (39).

ANSON. 1743.

Mais le Chef d'Eſcadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de ſe voir preſqu'à la fin du mois de Septembre, ſans avoir reçu le moindre meſſage de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour ſortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ſes Officiers le 17 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inſpection de ſon Vaiſſeau, pour l'informer qu'il étoit réſolu de ſe rendre à Canton dans ſa Chaloupe, & que le lendemain de ſon arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin ſe contenta de répondre qu'il feroit ſçavoir au Viceroi les intentions du Chef d'Eſcadre.

M. Anſon prend le parti d'aller à Canton.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'é-

Ses précautions pour ſon Vaiſſeau.

(39) Page 275.

moigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à ſe repoſer ſur eux du ſoin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promeſſes, ſans avoir néanmoins à ſe reprocher trop de crédulité, puiſqu'il en fut preſſé fort vivement par les Marchands de ſa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on ſe donnoit pour le ſatisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faiſant connoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adreſſer directement au Viceroi, & de lui demander une audience, ſans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permiſſion de faire embarquer ſes vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde à la principale Porte de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoiſe (40), lui ſervit d'Inter-

ANSON. 1743.

Secours qu'il donne dans une incendie.

(40) Il ſe nommoit *Flint*. On l'avoit laiſſé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit perſuadé alors qu'il étoit fort utile à la Compagnie Angloiſe d'y avoir un bon Interprête de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été ſuivi, quoique l'expérience, dit-

ANSON. 1743. prête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent conſumées par le feu; & le ſecours que les Anglois prêterent aux Habitans, pour la conſervation du reſte de la Ville, diſpoſerent ſi favorablement l'eſprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Il obtient une Audience du Viceroi. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anſon, que le Conſeil n'avoit pû ſe déterminer là-deſſus, ſans renoncer à la prétention des droits; & ſans avoir pris la réſolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magiſtrats Chinois n'ignoroient pas ſes diſpoſitions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour conteſter avec lui. Dans cette idée, il ſe prépara gayement à ſe rendre au Palais; ſûr d'ailleurs de ſon Interprête, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui ſeroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Man-

il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pû l'eſperer. Il ſe plaint » qu'on préſére ridiculement de » faire un Commerce, » auſſi conſidérable que » celui de l'Angleterre à » Canton, par le Barbouin Anglois de quelques Interprêtes Chinois, ou par le canal très ſuſpect d'autres Nations. *Pages* 293.

darin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il ſe mit en chemin avec ſa ſuite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent juſqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille ſous les armes, au travers deſquels il fut conduit juſqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteil de parade, ſous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conſeil. On avoit laiſſé pour le Chef d'Eſcadre, un ſiége vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Tréſorerie, qui, ſuivant le cérémonial Chinois, ont la préſéance ſur tous les Officiers d'épée. ANSON. 1743.

Dans le cours de cette Audience, M. Anſon apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par ſa Lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de ſon arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas beſoin de cette humiliante confirmation pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permiſſions qu'il demandoit ; & lorſqu'il eut achevé ſes explications, le Ce qui s'y paſſe.

ANSON. 1741. Viceroi lui fit des remercimens fort vifs de l'important ſervice qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il obſerva qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit ſur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette eſpece de plainte, il lui ſouhaita un heureux retour en Europe.

En ſortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartement voiſin, où l'on avoit préparé des rafraîchiſſemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon retour, il fut ſalué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne paſſent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-ſeulement d'avoir obtenu des permiſſions qui le mettoient en état de partir au commmencement de la Mouſſon, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût ſçavoir en Europe, qu'il étoit en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaiſſeaux de guerre de la Nation dans les Ports de la Chine (41).

Deux avantages dont M. Anſon s'applaudit.

(41) *Ibidem*, pages 307.

ANSON. 1743.

Les ordres du Viceroi furent executés avec tant de diligence, que dans l'eſpace de quatre jours, M. Anſon vit toutes les proviſions à bord, & qu'il ne lui reſta qu'à faire lever l'ancre pour deſcendre la Riviere. Le Centurion & ſa Priſe paſſerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert ſix mille piaſtres pour le Galion, prix fort au-deſſous de ſa valeur. Ils ſouhaitoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anſon avoit trouvé aſſez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être perſuadé que la guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre duroit encore, & que la France ſe déclareroit pour l'Eſpagne. Il ſavoit auſſi qu'on ne pouvoit être informé de ſa victoire, en Europe, avant le retour des Vaiſſeaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raiſons, qui devoient lui faire hâter ſon Voyage, le déterminerent à livrer le Galion pour la ſomme qu'on lui offroit.

Il vend le Galion aux Portugais de Macao.

Il mit à la voile, pour ſon retour,

Son retour en Angleterre.

ANSON. 1744. le 15 de Décembre. Sa Navigation fut heureuſe juſqu'au détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Iſle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Trois ſemaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoiſe, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarieres de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Iſle de Sainte-Helene le 19, mais ſans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Lézard; & le 15 au ſoir, il arriva, ſans perte & ſans danger, à la Rade de Spitead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (42).

(42) *Ibid.* page 327.

ANSON. 1744.

§ X.

Obſervations critiques ſur les Chinois.

ON a détaché du Voyage de M. Anſon, quelques Obſervations critiques ſur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'article de la Chine, dans le vingt-deuxiéme Tome de ce Recueil (43), mais que leur ſingularité ne permet pas de ſupprimer.

Critique des Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empreſſement prouvent aſſez que les Chinois ſont induſtrieux. Mais cette adreſſe dans les Arts mécaniques, qui peut paſſer pour leur talent favori, n'eſt pas pouſſé au plus haut point. Ils ſont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans pluſieurs choſes, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme preſque tout leur talent conſiſte dans l'imitation, ils ont cette ſtérilité d'invention qu'on a tou-

(43) Le Voyage a paru depuis.

ANSON. 1744. jours reprochée aux imitateurs ſerviles. C'eſt ce qu'on remarque ſur-tout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de juſteſſe & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque piéce à part, & ſçavent donner, à tout l'aſſemblage, aſſez de reſſemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette juſteſſe dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine eſt deſtinée.

Si l'on paſſe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture eſt en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réuſſir dans le deſſein & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes dans les grandes compoſitions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiſeaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la maniere de diſtribuer les jours & les ombres; & plus rarement

encore, cette grace & cette facilité, qui ſe font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque choſe de roide & de meſquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractere particulier de leur génie qui manque abſolument de feu & d'élévation. ANSON. 1744.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'abſurdes, & leur obſtination d'inconcevable. Depuis bien des ſiécles, tous leurs voiſins ont l'uſage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois ſeuls ont négligé, juſqu'à préſent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode groſſiere de repréſenter les mots par des caracteres arbitraires. Cette méthode rend néceſſairement le nombre des caracteres trop grand pour la mémoire. Elle fait de l'Ecriture un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des ſiécles précédens, par cette voie, doit être enveloppé de ténébres & de confuſion; car les liaiſons entre ces caracteres, & les mots qu'ils re- Critique de leur Littérature.

ANSON. 1744.

préſentent, ne peuvent être tranſmis par les Livres ; il faut qu'elles ayent paſſé d'âge en âge par le ſecours de la Tradition ; ce qui ſuffit ſeul pour répandre une très-grande incertitude ſur des matieres compliquées, & ſur des ſujets d'une grande étendue. On le ſentira parfaitement, ſi l'on fait attention aux changemens qu'un fait ſouffre en paſſant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand ſçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoiſe ſont fort problématiques.

Critique de leur Morale.

Quelques Miſſionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne ſont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modéles de juſtice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaſte Empire de la Chine n'eſt qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne diſpute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge dans la conduite que les Magiſtrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Eſcadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui pa-

roît, ſuivant le témoignage des Miſſionnaires mêmes, qu'au lieu d'établir des principes qui puiſſent ſervir à juger des actions humaines & donner des regles générales de conduite, ces prétendus Sages ſe bornent à recommander un attachement aſſez ridicule à à quelques points peu importans de Morale. Ce n'eſt pas ſur leur droiture, ajoûte l'Auteur, ni ſur leur bonté, que les Chinois ſont fondés à s'attribuer de la ſupérioté ſur leurs voiſins, mais uniquement ſur l'égalité affectée de leurs dehors, & ſur leur extrême attention à réprimer toutes les marques exterieures de paſſion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le ſens-froid & la patience dont les Chinois ſe glorifient, & qui les diſtinguent des autres Nations, ſont-ils au fond la ſource de tous leurs vices ; car on a ſouvent obſervé qu'il eſt difficile d'affoiblir, dans un homme, les paſſions les plus vives & les plus violentes, ſans augmenter, en même-temps, la force de celles qui ſont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la diſſimulation & la fripponnerie des Chinois ont peut-être leur principale ſource dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bien-

ANSON. 1744.

ANSON. 1744.

séances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Nation.

Critique de leur Gouvernement.

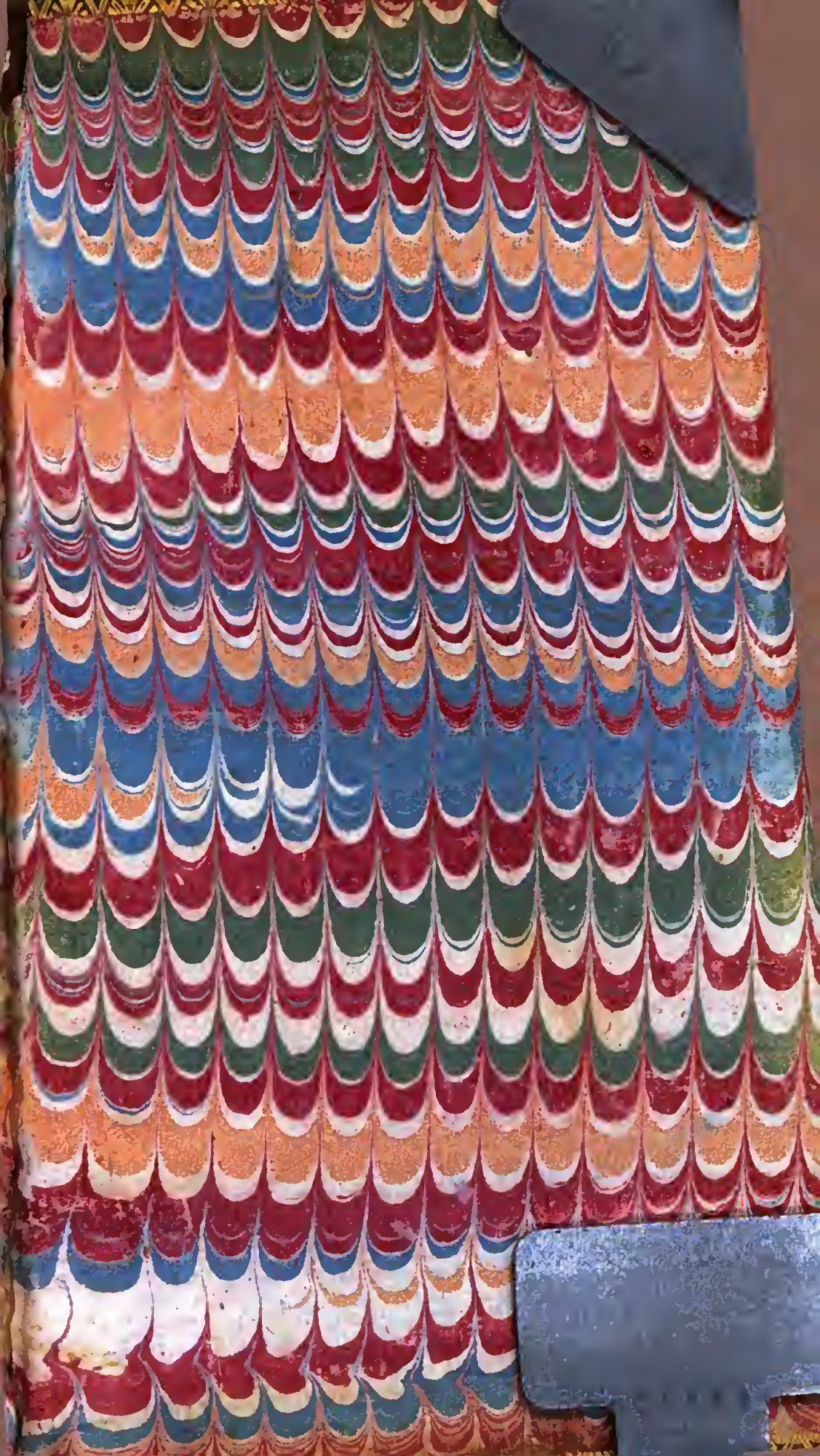
L'Auteur ne fait pas plus de grace à leur gouvernement. Il en appelle encore à M. Anson. Nous avons vû, ce sont ses termes, que les Magistrats Chinois sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution même de l'Empire est défectueuse, puisque le premier but d'un sage Gouvernement doit être d'assurer la tranquillité des Peuples contre les entreprises des Puissances étrangeres : or, cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont relevées par tant d'Ecrivains, s'est vû conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé, non-seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. On a remarqué, à l'occasion des différends de M. Anson avec les Chinois, qu'avec le Centurion seul, ce Général Anglois se croyoit supérieur à toutes les forces navales de la Chi-

ne. L'Auteur, pour juſtifier une aſſertion ſi hardie, donne le deſſein des deux ſortes de Navires, qui ſont en uſage à la Chine. Le premier eſt une Jonque de cent vingt tonneaux; eſpece de Bâtiment qui ſert ſur les grandes rivieres, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre eſt de deux cens quatre-vingt tonneaux; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaiſſeau eſt tout-à-fait plat. Lorſque le Bâtiment eſt fort chargé, la ſeconde & la troiſiéme planche de cette ſurface plate eſt ſouvent ſous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, ſont d'une forme encore plus groſſiere que le corps. Les mâts ſont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelaſſés, & ſouvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Etague de la vergue, lorſqu'elle eſt hiſſée, ſert de troiſiéme hauban. Les voiles ſont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de Bambou. Elles gliſſent le long du mât à l'aide de pluſieurs cerceaux; & lorſqu'on les

ANSON. 1744.

ANSON. 1744. amene, elles ſe plient ſur le Pont. Ces Vaiſſeaux Marchands ſont ſans artillerie. On doit juger par leur deſcription, qu'ils ſont abſolument incapables de réſiſter au moindre de nos Vaiſſeaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un ſeul que ſa fabrique rende plus propre à proteger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magaſin des forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (44).

(44) Pages 323 & précédentes.

Fin du XLIe Volume.

Biblioteca Nacional FONDO PALATINO 931586